Paul-Louis CAMBUZAT

Tome 1

L'évolution des cités du Tell en Ifrîkya du VIIe au XIe siécle

OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

Paul - Louis CAMBUZAT

L'évolution des cités du Tell en Ifrîḳiya du VIIe au XIe siècle

- I -

OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

A La Memoire de **Monsieur Saadedine Ben Cheneb,** *Ancien Doyen De La Faculté Des Lettres Et Sciences Humaines D'alger, Qui, Avant De Mourir, M'a Encouragé A Entreprendre Cette Etude.*

INTRODUCTION

L'idée d'une telle étude est née lors d'un séminaire tenu à la Faculté des Lettres d'Alger le 23 février 1967. M. le Professeur Duby, de la Faculté des Lettres d'Aix en Provence, à propos de "la culture matérielle et de l'histoire sociale", avait retracé les étapes de la recherche historique durant les dernières décennies. Il avait montré comment cette recherche, partie des sources écrites pour la rédaction d'une histoire " évènementielle " s'était tournée vers l'étude de l'économie et de la société - en France avec Marc Bloch et Lucien Febvre et la revue Annales - pour écrire une histoire "structurelle". A cette étape de son évolution, elle s'était orientée selon deux directions : soit vers l'histoire des mentalités - des comportements collectifs et des cadres psychologiques qui avaient dominé telle ou telle civilisation - , soit vers l'histoire de la culture matérielle. Cette dernière s'est amplifiée, surtout dans les pays où les sources écrites sont trop récentes ou trop rares pour nous renseigner sur une époque antérieure à la fin du Moyen Age occidental. L'étude de la culture matérielle vise à décrire le "quotidien possible" - selon l'expression de M. Duby -,notamment dans le monde rural où les techniques et le paysage constituent des sources permanentes et d'une utilisation plus aisée que des écrits trop fragmentaires, voire inexistants.

Parmi les voies d'approche envisagées pour une meilleure connaissance de la vie quotidienne, M. Duby soulignait l'importance de deux champs d'étude : l'un, archéologique, portant sur la nourriture, les techniques culturelles,et le matériel de la vie quotidienne; l'autre, assez proche de la géographie humaine, visant à analyser sur le terrain et sur les cartes les différents aspects du paysage urbain ou rural pour y discerner les traces d'anciennes structures. Les résultats d'une recherche de ce type, effectuée sur des villages désertés, ont donné lieu à la publication par l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (VI° section) d'un

volume intitulé : Villages désertés et histoire économique. (1)

Lors de ce même séminaire, au cours des échanges qui suivirent l'exposé de M. Duby, plusieurs problèmes-clés pour l'histoire du Maghrib furent évoqués par les participants et notamment celui des rapports entre les villes et les campagnes. S'il s'avère difficile de pousser l'analyse du monde rural ancien, faute de moyens techniques et financiers nécessaires pour approfondir l'investigation archéologique entreprise jusqu'ici seulement dans quelques centres privilégiés, il apparaît possible cependant de retracer des réseaux routiers, de dresser la carte des marchés, de procéder à divers inventaires, par exemple celui des productions économiques. En tout domaine, il serait opportun de manifester l'importance des "séries", c'est-à-dire des continuités, chronologiques ou géographiques.

Le problème étant ainsi posé dans ses dimensions maghrébines, il m'a semblé légitime de tenter d'appliquer les méthodes mentionnées précédemment dans une étude limitée à la fois dans le temps et dans l'espace. Mais vu l'état actuel des travaux historiques consacrés à l'Afrique du Nord, il était prématuré d'envisager une description du " quotidien possible ". Plus modestement, il valait mieux chercher à dessiner des paysages urbains dans leur environnement géographique, à partir des centres mentionnés dans les textes anciens et repérables sur les cartes.

La période la moins connue, et sur laquelle une recherche de ce genre pourrait donner quelque lumière nouvelle, est celle des " siècles obscurs du Maghrib " (2), des conquêtes arabes jusqu'aux grandes dynasties de l'Occident musulman. Ces siècles méconnus sont néanmoins déterminants pour l'avenir, décisifs même dans l'histoire du Maghrib, puisque ce dernier a pu acquérir durant cette période un ensemble de traits caractéristiques et encore spécifiques. Mais l'Islam, " on l'a souvent écrit, est une religion de citadins... Dans l'Afrique du Nord comme ailleurs, l'Islam s'est enraciné par les villes, villes nouvelles comme FES et KAIROUAN, ou villes anciennes où l'on s'est empressé de construire une mosquée. Il s'inscrit partout dans le paysage urbain...." (3).

---

(1) **Villages désertés et histoire économique (XI° - XVIII° siècle), S. E. V. P. E. N, Paris, 1965.**

(2) E.F. GAUTIER, **Le passé de l'Afrique du Nord**, Paris, 1937.

(3) J. DESPOIS, **L'Afrique du Nord**, Paris, 1949, p. 149.

Aussi est-ce " avant tout dans les aspects et la vie des cités que l'Islam a laissé une empreinte ineffaçable " (1). Cette affirmation pourrait-elle se vérifier dans les premiers siècles du Maghrib musulman ? En prenant pour objet d'étude une région fortement urbanisée auparavant (2), il semblait plus facile de suivre la transformation des cités dans le Haut Moyen Age.

Ainsi a pris corps ce projet de tracer les lignes d'évolution des cités au cours des premiers siècles du Maghrib musulman. Mais il fallait trouver à cette étude une limite chronologique et géographique. Un article de J. Despois m'y a beaucoup aidé (3). Ce spécialiste de la géographie de l'Afrique du Nord démontre de façon probante que le Tell oriental, à savoir les hautes plaines constantinoises et tunisiennes, forme une entité physique distincte dont la limite méridionale dessine un vaste arc de cercle suivant les monts du Hodna, les massifs des Aurès et Nemencha et les montagnes de la Dorsale tunisienne en se prolongeant jusqu'au nord du golfe de HAMMAMET. Au VI° siècle, "la province byzantine d'Afrique qui, dans le Tell n'a guère dépassé l'ouest de la région de SETIF, a conservé à peu de chose près, dans les régions sahariennes, les mêmes limites que les provinces romaines" (4). Or, fait intéressant à constater et à vérifier, " après les conquêtes arabes et jusqu'au XI° siècle, les régions qui forment aujourd'hui l'Algérie et la Tunisie sont dans l'ensemble groupées en deux blocs hostiles. Tandis qu'à l'Est les souverains aghlabides et fatimides gouvernent une Ifriqiya organisée en royaume oriental, le centre et l'ouest de l'Algérie - hautes plaines steppiennes et Tell oranais - sont dominés par les Nomades Berbères du groupe des Zénata qui ont embrassé l'hérésie kharéjite.... Et pourtant, cette fois encore et bien que l'Aurès leur échappe en totalité, les gouvernants de l'Est maintiennent leurs positions dans le Hodna et dans les Zibane un moment confondus sous le nom de Zab...

---

(1) Xavier de PLANHOL, **Le monde islamique - Essai de géographie religieuse**, Paris, 1957, p. 5.

(2) Cf. C. COURTOIS, **Les Vandales et l'Afrique**, Paris, 1955, pp. 107, 313 ; C. DIEHL, **L'Afrique byzantine - histoire de la domination byzantine en Afrique**, Paris, 1896, livre II.

(3) J. DESPOIS, **La bordure saharienne de l'Algérie orientale, Revue Africaine**, t. LXXXVI, 3°-4° trim. 1942, pp. 197-219.

(4) ibidem, p. 214.

(Mais) après le XI° siècle et à la suite des invasions hilaliennes, les conditions politiques et économiques de la Berbérie orientale ont complètement changé. L'Ifriqiya disparaît momentanément en tant qu'Etat indépendant et ne se reconstitue qu'au XIII° siècle avec la dynastie hafside " (1). Et les Hafsides, note justement J. Despois, "ont toujours prétendu à la possession des mêmes positions sahariennes que leurs précédesseurs musulmans, romains ou byzantins" (2).

A l'aide de ces données générales de base, il devenait possible de circonscrire l'objet de notre recherche, dans l'espace et dans le temps.

Dans l'espace, ce serait tout le Tell oriental, mais à partir de cette "limite historique et humaine qui sépare l'Algérie orientale de l'Algérie occidentale et qui a toujours passé à l'ouest des Zibane et du Hodna, soudant étroitement ces deux régions sahariennes à celles, pourtant si différentes, des hautes plaines constantinoises " (3). Autrement dit, il s'agirait de la zone du Tell comprise entre BOUGIE, les Biban, le Hodna et les Ziban, à l'ouest, et l'extrémité de la Dorsale tunisienne, à l'Est ; la limite méridionale étant formée par l'ancien "limes" byzantin jusqu'au sud de TEBESSA et remontant jusqu'à SBAYTLA et SOUSSE.

Dans le temps, à partir des conquêtes du VII° siècle, il faudrait aller jusqu'au milieu du XI° S. et un peu au-delà. C'est en effet à cette date que s'opère vraisemblablement, en tous les cas dans leur organisation administrative comme dans leur peuplement, une rupture dans l'évolution des cités, avec l'invasion hilalienne. Mais jusque là, et dès le VIII° siècle, le Tell oriental, avec ses "marches" aux contours changeants, a constitué une unité géo-politique. (4)

Les bornes de notre champ d'étude étant ainsi posées de façon approximative, il convenait, pour les préciser, de dépouiller les sources et les études, tant historiques que géographiques, qui permettraient de dessiner dans le détail les phases de l'évolution des cités. Par souci de sortir des jugements hâtifs sur la coupure provoquée lors de la conquête arabo-musulmane, j'ai été amené, dans la première partie qui reprend les

(1) ibidem, p. 216.

(2) ibidem.

(3) ibidem, p. 219. Cf. R. BRUNSCHVIG, **La Berbérie orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du XV° siècle**, Paris, 1940, T. I, p. 283.

(4) Cf. DJAIT Hicham, **La wilāya d'Ifrikiya au II° /VIII° siècle : étude institutionnelle**, Studia islamica, XXVII, Paris, 1967, pp. 77-121.

événements les plus marqués de la vie de ces cités du Tell, à m'étendre sur les péripéties de cette conquête pour essayer d'en fournir un schéma plausible. Car cette période de transition est capitale : d'elle va dépendre le type de civilisation qui s'instaure alors.

Dans la seconde partie, j'ai tenté de tracer, sur un mode descriptif et explicatif plus succinct, les grandes lignes d'évolution des cités telliennes en tenant compte surtout des facteurs externes de la lente désurbanisation qui s'effectue durant les quatre premiers siècles de l'Hégire. Dans la troisième partie enfin, j'ai rédigé pour chaque cité une brève monographie qui comporte parfois plus d'hypothèses vraisemblables que de données sûres.

Tel qu'il est , je souhaite seulement que ce travail suscite - ne serait - ce que par réaction - d'autres recherches plus approfondies.

Il n'aurait d'ailleurs pas pu être mené à bien sans l'aide constante et le soutien bienveillant de Monsieur C.- E. Dufourcq, professeur à la Faculté des Lettres de Nanterre, qui a dirigé mes recherches lors des séminaires tenus à Alger durant l'année universitaire 1967-1968 et n'a cessé depuis de suivre mes études, malgré les difficultés dues à l'éloignement. C'est lui qui m'a éveillé aux problèmes posés par les conquêtes du VII° siècle en Afrique du Nord tandis que Monsieur R. Bourouiba, Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Alger, m'initiait à l'histoire du Maghrib musulman. Je dois dire encore ma reconnaissance à Monsieur H. Terrasse, de l'Institut, qui a bien voulu m'encourager dans la recherche poursuivie ici et à tous mes amis d'Alger qui m'ont aidé à persévérer dans mes efforts.

PREMIERE PARTIE

LE CADRE HISTORIQUE

DE L'EVOLUTION DES

CITES DU TELL

Il ne s'agit pas de récrire l'histoire des cinq premiers siècles du Maghrib oriental musulman, mais de retracer le cadre des événements dans lequel s'inscrit la transformation des cités.

Il paraît légitime d'étudier successivement :

- d'abord ce que l'on peut appeler le legs de l'occupation byzantine,
- puis la conquête arabo-musulmane et l'organisation de la wilāya d'Ifrīkiya.
- l'Ifrīkiya aghlabide
- l'Ifrīkiya fātimide et zīride
- et enfin l'arrivée des Banū-Hilāl et les bouleversements qu'elle entraîne.

CHAPITRE I.

LE LEGS DE L'OCCUPATION BYZANTINE.

Historiquement, la domination arabe a succédé à l'occupation byzantine. Tout en laissant provisoirement de côté le problème de l'habitat berbère qui n'a pas été affecté par la conquête byzantine, il convient d'établir une sorte de bilan de l'oeuvre urbaine accomplie par les Byzantins et pour cela de se placer successivement à deux points de vue : d'abord, celui des constructions ou restaurations des villes, inévitablement militaire et défensif ; ensuite le point de vue proprement urbain lié aux données socio-économiques et politiques.

1°- L'ASPECT MILITAIRE DE LA CARTE URBAINE SOUS L'OCCUPATION BYZANTINE.

L'Afrique byzantine était née comme une province lointaine, comme une marche frontière en contact avec un monde qui restait en dehors de l'empire. Cette situation originelle a largement contribué à caractériser son système urbain. Procope (1) a raconté comment les généraux de Justinien et particulièrement Jean de Cappadoce, jugeaient l'Afrique trop lointaine, difficile à conserver une fois conquise, et comment aussi, seuls des arguments religieux avaient fini par emporter la décision de l'empereur en vue d'une expédition byzantine en Afrique vandale en l'an 533.

---

(1) PROCOPE, De Bello Vandalico, Ed. de la Byzantine de Bonn, pp. 353-356 cf. Ch. DIEHL l'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique. 533-709, 2 Vol, Paris, 1896, 1er vol., p. 7.

— L'occupation de l'Afrique :

En fait, dix mille hommes d'infanterie et cinq à six mille cavaliers, combattifs mais indisciplinés, appuyés par une forte flotte et avec l'aide des population romaines d'Afrique auxquelles Bélisaire s'était présenté comme un libérateur (1), avaient pu rapidement mettre fin à la domination des Vandales - alors en pleine décadence - et annexer l'Afrique à l'empire. De la capitale, CARTHAGE, la seule place avec HIPPONE que n'eût point rasé Genséric (2), Bélisaire avait fait la base de ses opérations, consolidant ses murs, reconstruisant sa forteresse et la renforçant d'un large fossé bordé d'une palissade, fournissant aussi un abri sûr à la flotte impériale - "En trois mois, quelques régiments de cavalerie avaient détruit le royaume de Genséric." (3)

Mais cette Afrique que Justinien déclarait avoir été remise entre ses mains par la miséricorde de Dieu "avec toutes ses provinces" (4) était loin d'être occupée après trois mois de lutte. La Proconsulaire et la Byzacène, jusqu'à THELEPTE et CAPSA, furent certes bientôt soumises à l'autorité impériale, tandis que vers l'Ouest Bélisaire progressait jusqu'à CONSTANTINE où l'empereur installait le duc de Numidie. Cependant, la pénétration se limitait vers le Sud à la lisière septentrionale des hauts plateaux, c'est-à-dire le long des places-fortes qui protégeaient la grande route de CARTHAGE à CONSTANTINE : TAGOURA, MADAURE, TIPASA, GADIAUFALA, AD CENTENARIUM, TIGISIS (5). En effet, toutes les régions montagneuses de la Proconsulaire et de la Byzacène contenaient des tribus prêtes à se révolter contre les Byzantins comme elles l'avaient fait contre les Vandales (6).

(1) Procope, op. cit, pp. 373-375.

(2) Procope, op. cit, p. 333. cf. DIEHL, op. cit. I, pp. 23-24 ; pour ce chapitre j'ai emprunté l'essentiel de ma documentation à Ch. DIEHL, dont l'étude n'a pas été remplacée, quitte à la compléter à l'aide de recherches plus récentes.

(3) DIEHL, op. cit, I, p. 33.

(4) Codex Justinianus, ed. Krüger, 1867 I, 27, 7.

(5) cf. DIEHL, op. cit, I, pp. 34-36.

(6) Ch. COURTOIS : Les Vandales et l'Afrique, Paris, 1955, p. 440 s.v.

— L'oeuvre de Solomon :

Il appartint à Solomon, successeur de Bélisaire avec les titres de " magister militum " et de préfet du prétoire d'Afrique, de consolider l'oeuvre de la conquête et de soumettre un pays si peu docile auquel Justinien voulait rendre ses anciennes frontières "jusqu'aux limites qu'avaient atteintes la République Romaine avant l'invasion des Vandales et des Maures" (3). Disposant d'une armée lourdement équipée et peu mobile, face à des adversaires moins soucieux de stratégie mais plus adaptés à la lutte en ce terrain accidenté, Solomon eut d'abord soin de s'abriter derrière de fortes murailles et de défendre les frontières de la province byzantine contre les razzias des Berbères, tant en Numidie qu'en Byzacène (2).

Lors d'une seconde campagne, en 539, après avoir soumis le Zab, le Hodna et la Maurétanie Sitifienne, il assure ses conquêtes par l'implantation de citadelles à TUBUNAE, ZABI JUSTINIANA (3) et SITIFIS, se protégeant par là des nomades du Sud et des Berbères. C'est ainsi que Solomon "assura en Afrique une entière sécurité, il entoura chaque ville de remparts" (4). Les quatre circonscriptions militaires prévues pour la défense de l'Afrique byzantine : Tripolitaine, Byzacène, Numidie et Maurétanie, dépendaient de gouverneurs militaires chargés en premier chef de veiller sur les postes-frontières et les villes dont les fortifications étaient toujours à poursuivre.

— Les principes du système défensif byzantin :

En essayant de retracer les principes du système défensif employé par les Byzantins, Ch. DIEHL (5) a montré que, sur toutes les frontières, la stratégie impériale prit les mêmes mesures, applicables en Afrique.

(1) Codex Justinianus, I, 27, 2, 4.

(2) par exemple pour THEVESTE, cf. C. I. L. VIII, 1863.

(3) C. I. L., VIII, 8805.

(4) Procope, op. cit, p. 493.

(5) Ch. DIEHL, op. cit. I, livre II, 2° partie, ch. II, p. 158 s.v.

Il s'agissait d'abord de l'établissement d'une première ligne de défense, formée, tout le long du limes " d'une série de villes fortifiées, reliées par une succession de postes-castella, "phrouria" assez rapprochés les uns des autres, solidement construits, bien pourvus d'eau et de vivres.... Leur but est double : ils doivent barrer la frontière et surveiller l'approche de l'ennemi et d'autre part servir de base d'opération aux colonnes expéditionnaires chargées de piller le terrain hostile" (1).

Il s'agissait ensuite de renforcer cette première barrière, malgré tout insuffisante, de développer une seconde ligne de défense, constituée de citadelles "plus importantes et plus espacées : ce sont d'ordinaire d'assez grandes villes, défendues par des garnisons plus nombreuses, et qui offrent tout à la fois un soutien aux places de la frontière, une nouvelle barrière à l'invasion, un asile aux populations du plat pays" (2).

Ainsi, "avant toute chose, il importait qu'on garantisse, en cas d'invasion, la sécurité des villes et des campagnes" (3). Un tel système défensif supposait des fortifications multiples et de types très variés, couvrant l'Afrique byzantine de cités nouvelles ou rebâties. Et tandis que Solomon entourait " chaque cité de remparts" (4), son lieutenant Justinien reconstruisait près de cent cinquante villes africaines (5).

On y distingait :

a/. Les villes fortifiées comme THEVESTE, THELEPTE, VAGA, TIGISIS, CALAMA, BAGAI, THUBURSICUM-BURE, LARIBUS, COULOULIS, MAMMA, THAGURA, GUESSES.

b/. Les villes ouvertes, défendues par un castellum: comme TUBUNAE, THAMUGADI, SITIFIS, MADAUROS, TIPASA, SUFES, AMMAEDERA, THIGNICA, HENCHIR SIDI AMMARA (AGGAR ?)

c/. Les châteaux-forts isolés occupant une position stratégique comme à LIMISA.

---

(1) ibidem, p. 142.
(2) ibidem.
(3) ibidem, p. 143.
(4) Procope, op. cit, p. 493.
(5) EVAGRIUS, *Historia Ecclesiastica*, P. G., t LXXXVI, IV, 18.

d/. Des fortins protégeant les villages ou les grandes propriétés, comme à AIN-BOU-DRIS, sur la route de THEVESTE à SUFETULA, KSAR-AL-ACHUR, entre CALAMA et HIPPO, HEMCHIR ZAGA, entre VAGA et THABRACA.

e/. Des petites places de refuge à proximité ou au centre des villages, comme à HAOUCH-KHIMA-MTAC-DARROUIA.

En nous limitant aux cités de quelque importance, il est possible de retracer les lignes de défense de l'Afrique byzantine. L'occupation militaire de cette province exigeait sur les frontières un ensemble de fortifications établies sur une première ligne. (1)

– Première ligne de défense, aux frontières de l'Afrique byzantine.

A la frontière de BYZACENE, c'était la ligne TACAPE (Gabès), CAPSA, THELEPTE, THEVESTE, jalonnée de forteresses dont peu ont été retrouvées en dehors de celles de KSOUR-AL-KRAIB, de KSAR-AL-FOUL, près de GAFSA, de AIN-BOU-DRIS (2) et d'une suite de fortins sur la route de THELEPTE à THEVESTE. En retrait, plus à l'intérieur, il faut mentionner avec Procope (3), les deux villes frontières de MAMMA et de COULOULIS et le château d'AMMAEDERA.

A la frontière de Numidie, au croisement des routes les plus importantes et à la limite des deux provinces de Byzacène et de Numidie, dominait la place forte de THEVESTE (4). Bien que contrôlant le versant méridional de l'Aurès, comme l'avaient fait les Romains (5), les Byzantins n'occupaient pas le massif-même, qui était devenu un centre insurrectionnel (6). C'est surtout le versant septentrional que, comme leurs prédécesseurs encore, ils avaient jalonné de postes depuis

---

(1) C. DIEHL, op. cit, I, p. 228 s.v.
(2) C. I. L., VIII, 2095. Add.
(3) De Aedificiis. ed. Byzantine de Bonn, p. 342. cf. DIEHL, op. cit, I, p. 235.
Atlas archéologique de l'Algérie, rédigé par Stéphane GSELL selon les cartes au 1/200.000° du Service géographique de l'Armée, Paris, 1911, feuille 29 N° 101.
Cf. E. ALBERTINI : **Ostrakon byzantin de Négrine (Numidie)**. Cinquantenaire de la Fac. des Lettres d'Alger, 1932, pp. 53-62. C. COURTOIS, op. cit, pp. 326-27.
(6) J. Birebent : **Aquae Romanae**, Alger, 1964, p. 288.

CHERIA (1) jusqu'à LAMBAESE (2), en passant par CEDIA (3), BAGAI (4), MASCULA (5), THAMUGADI (6), GUESSES et de nombreux autres fortins et redoutes qui contrôlaient les routes d'invasion. A l'Ouest, entre le Chott-al-Hodna et la bordure de l'Aurès, la citadelle de TUBUNAE (7) retrouvait le rôle important que lui avaient attribué les Romains, de même que celles de LAMBIRIDI (8), BALAZMA (9), CELLAE (10), ZARAI (11) et DIANA VETERANORUM (12), sur la route qui remonte vers le Nord-Est, en direction de SITIFIS.

A la frontière de MAURETANIE SITIFIENNE, la ligne constituée par les citadelles de ZABI JUSTINIANA(13), BORDJ GHADIR (14) et THAMALLULA (15) et aboutissant à SITIFIS (16), traversait les monts du Hodna. Après SITIFIS, nous savons que CUICUL (17) (Djemila), MILEV (18) (Mila) et TUCCA (19) à l'embouchure de l'Ampsaga (Oued-El-Kebir), protégeaient le Tell des montagnards des Babor, l'occupation byzantine se prolongeant par les places d'IGILGILI (20) de ZIAMA (21) et SALDAE (22)

---

(1) Atlas, f° 39 N°164.
(2) Atlas, f° 27 N°222.
(3) ibid. 39, 43.
(4) ibid. 28, 68.
(5) ibid. 28, 138. C. I. L., VIII, 2245.
(6) ibid. 27, 255.
(7) ibid. 37, 10.
(8) ibid. 27, 120.
(9) ibid. 27, 89.
(10) ibid. 26, 135.
(11) ibid. 26, 69.
(12) ibid. 27, 62.
(13) ibid. 25, 85.
(14) ibid. 26, 3.
(15) ibid. 26, 19.
(16) ibid. 16, 364.
(17) ibid. 16, 233. Cuicul, non fortifiée : cf. C. COURTOIS : **Les Vandales...** op. cit, p. 327.
(18) ibid. 17, 59 Add.
(19) ibid. 8, 71-72.
(20) ibid. 7, 77.
(21) ibid. 7, 68.
(22) ibid. 7, 12. Add.

– Deuxième ligne de défense, à l'intérieur de la province.

A l'intérieur de ces frontières et derrière ces premières lignes de forteresses, l'Afrique byzantine se couvrait de citadelles pour protéger les cités ou les riches campagnes, en plus des nombreux fortins et redoutes qui la parsemaient.

En BYZACENE, la route du littoral qui reliait TACAPE à CARTHAGE était jalonnée par les places de IUNCA, MACOMADES MINORES, JUSTINIANA–POLIS, SULLECTUM, THAPSUS, LEPTIS MINOR, RUSPINA, HADRUMETE et HORREA CAELIA. HADRUMETE (1) constituait la place la plus importante où aboutissait la grande voie transversale qui rejoignait SUFETULA par AQUAE REGIAE en longeant le versant méridional du Tell, tandis qu'une autre voie, passant à l'Est du massif, le reliait à la grande route de CARTHAGE (Carthage - Cirta et Carthage - Théveste) dans la vallée de la Medjerda, par THUBURBO MAJUS. Pour protéger le massif central, MADARSUMA, SUFETULA et CILLIUM commandaient, d'Est en Ouest, les hauts plateaux.

En PROCONSULAIRE, la route de CARTHAGE se prolongeait, au Nord de la Byzacène, par les forteresses d'UPENNA, d'APHRODISIUM et de HAMMAMET, sur la côte, puis coupait à travers la presqu'île du Cap Bon et passait par KASR ELLOUS, CILIBIA et TUBERNUC. A l'intérieur des terres, surveillant la grande voie de CARTHAGE à CIRTA et THEVESTE, VAGA, BULLA REGIA, THIGNICA, THUBURSICUM BURE (2), TUCCA, AGBIA, AUNOBARIS, SICCA VENERIA, LARIBUS et OBBA composaient une ligne de défense de part et d'autre de cette voie. Sur la route qui pénétrait dans le Tell, SUFES et MAMMA renforçaient cette ligne tandis que, à l'Est, DJALULA (3), CHUSIRA et LIMISA fermaient le massif, précédées par une suite de redoutes de moindre importance.

---

(1) cf. YOUSSOUF KAMAL , **Monumenta Cartographica Africae et Aegypti**, Le Caire, 1926-1938 , 13 tomes, T. III, fasc. I, p. 492 : listes du ./ "Chronos alexandrinos" et p. 535 : liste de Léon le Sage . cf. aussi Procope, **De Bello Vandalico**, op. cit. pp. 510-511.

(2) C. I. L., VIII, 1434.

(3) qui est peut-être COULOULIS, cf. DIEHL, op. cit, p. 281.

En NUMIDIE, la protection de la route de CARTHAGE à CIRTA se poursuivait par les places-fortes de TAGOURA, MADAURE, TIPASA, GADIAUFALA, TIGISIS, et SILA (1), qui défendaient les cités de THAGASTE, THIBILIS, CALAMA (2) et CIRTA.

– L'ensemble du système défensif tellien.

En résumé, l'occupation de l'Afrique byzantine était organisée comme un vaste système défensif comprenant "trois grandes rangées de forteresses à peu près parallèles l'une à l'autre ... (qui) s'échelonnaient à partir de la frontière" (3) :

– C'étaient d'abord les postes du limes : GABES, GAFSA, THEVESTE, AMMAEDERA, MASCULA, BAGAI, THAMUGADI, GUESSES, LAMBESE, TUBUNAE, ZABI JUSTINIANA, THAMALLA, SETIF.

– C'était la seconde ligne qui, partant du littoral, s'appuyait aux revers méridionaux du massif central tunisien et, par LARIBUS et SICCA VENERIA, allait rejoindre les postes échelonnés sur la lisière septentrionale du haut plateau numide.

– C'était enfin la série des places qui occupaient les vallées de la Medjerda, de la Seybouse et du Rummel, depuis CARTHAGE jusqu'à SETIF.

A l'examen de ces grandes articulations défensives, il faudrait joindre la considération des multiples forts et fortins qui furent élevés par les habitants des villages et des grandes propriétés agricoles ou en avant des grands centres urbains. Mais c'est l'histoire de ces derniers qui nous intéresse ici et avant d'en relater les péripéties à partir de la conquête arabo-musulmane, il était nécessaire d'en comprendre la disposition. Dans la seconde partie, il conviendra d'ailleurs de revenir sur le problème de l'emplacement de ces cités pour essayer d'expliquer les facteurs géographiques qui ont déterminé leur construction, puis, en se basant sur les itinéraires, de montrer les liens entre ces cités et ce, dans quelle structure politique, administrative ou ethnique.

(1) C. I. L., VIII, 564.
(2) C. I. L., VIII, 5352, 5363.
(3) C. DIEHL, op. cit, p. 291.

Pour le moment, la question est la suivante : au moment des premières conquêtes du VII° siècle, dans quelle situation politique et militaire se trouve l'Afrique byzantine, et donc : de quelle manière ce système d'abord défensif va-t-il pouvoir résister aux envahisseurs ? Un bref inventaire des résultats de l'occupation byzantine en ces années décisives est donc nécessaire.

2°. PROBLEMES DE L'OCCUPATION BYZANTINE AU MILIEU DU VII° SIECLE.

Les villes n'étaient pas que les éléments d'un dispositif stratégique. D'ailleurs, le plus fort et le plus large système défensif se serait avéré inutile et sans vie profonde, s'il n'avait été au service d'une administration stable et puissante et si, d'autre part, il n'avait permis une prospérité économique réelle, assurée par le gouvernement de la province et des cités. Bien que décadente par rapport à la situation qu'elle avait connue durant l'occupation romaine jusqu'au IV° siècle, la province d'Afrique avait fini par trouver un certain équilibre politique et économique. Elle le conserva jusqu'à la mort de l'empereur Héraclius, en 641.

– Difficultés internes et externes.

Certes, ce ne fut pas sans difficultés ni crises profondes dues à des circonstances tant intérieures qu'extérieures. La reconstruction ou la fortification des cités, entreprises si hâtivement par Solomon - au détriment de leur solidité - n'étaient pas encore terminées que celui-ci devait faire face, en Tripolitaine et dans le Sud de la Byzacène, à des révoltes de tribus qui laissèrent le pays dévasté. "Les villes elles-mêmes, menacées, bloquées par les indigènes, parfois surprises et pillées, voyaient diminuer leur population dans des proportions énormes, et l'Afrique, dépeuplée, appauvrie, épuisée, semblait impuissante à réparer ses désastres" (1).

Séditions dans l'armée indisciplinée et irrégulièrement payée, peste, soulèvement des tribus et pillage des campagnes et des villes : c'était plus qu'il n'en fallait pour ruiner une province par ailleurs si éloignée du pouvoir central. Devenue exarchat à la fin du VII° siècle

(1) Ch. DIEHL, op. cit. II, p. 359.

sous le gouvernement de l'empereur Maurice, elle n'en demeurait pas moins soumise aux vicissitudes de l'Empire. On le vit bien lors de la prise du pouvoir à Byzance par le fils de l'exarque de CARTHAGE, le patrice Héraclius, en 610. Celui-ci réussit à rendre à l'Afrique la sécurité et l'ordre nécessaire à sa prospérité. Mais dans le même temps, l'Empire connaissait sur ses frontières orientales les premières attaques des troupes musulmanes. Et si, jusqu'en 634, " les Arabes avaient mené leurs opérations guerrières sans tactique définie, à partir de cette date Khālid-ibn-al-Wālid mit sur pied un plan d'invasion systématique et cohérent, où place était faite aux méthodes de pénétration et d'occupation" (1).

Le dernier espoir de réintégrer à l'Empire les provinces de Palestine et de Syrie fut anéanti à la bataille de Yarmouk, en 636. Désormais, les Byzantins voyaient leurs frontières reculer jusqu'en Anatolie et le danger d'une attaque sur terre se doublait du péril maritime puisque les Syriens constituaient la première flotte capable de porter la guerre dans toute la Méditerranée orientale (2). C'est en cette période critique que disparaissait avec Héraclius le dernier empereur assez puissant pour maintenir la cohésion des différentes parties de cet empire immense mais déjà entamé.

Après lui, le gouvernement central byzantin allait connaître à nouveau les révolutions de palais, les querelles religieuses redoublées et les difficultés financières qui l'affaiblissaient périodiquement depuis trois siècles. Aussi, tandis que se succédaient les empereurs, les préfets de CARTHAGE étaient tentés de gouverner à leur guise, isolant la province dans le souci d'en maintenir l'unité, à la fois administrative, militaire et religieuse.

– Tentative d'autonomie de la province d'Afrique.

Comme déjà en 634, le stratège Pierre avait désobéi à Héraclius lui-même en refusant de porter secours à l'Egypte attaquée par les Arabes, le préfet Georges, en 641, s'abstenait de faire connaître les édits

(1) Francesco GABRIELI : **Mahomet et les grandes conquêtes arabes**, Paris, 1967, p. 146.

(2) cf. GABRIELI, op. cit, p. 176. Robert MANTRAN: **L'expansion musulmane (VII° - XI° siècles)**, Paris, 1969, p. 114.

impériaux aux sujets d'Afrique, pour ne pas troubler leur orthodoxie. Car l'hérésie monothéliste divisait l'Orient au moment où les premiers chrétiens d'Egypte fuyaient l'invasion musulmane et se réfugiaient en Byzacène. Le souci constant du préfet était de préserver la communauté africaine des dissensions. Intervention du Pape, synodes provinciaux et controverses théologiques assuraient l'unité religieuse de la province mais en même temps manifestaient la puissance grandissante et l'indiscipline de ses chefs politiques et ecclésiastiques. Tandis que les autres provinces de l'Empire se soulevaient ou bien, laissées à elles-mêmes, accueillaient leurs envahisseurs musulmans en amis et en libérateurs (1) le patrice Grégoire s'efforçait d'affermir son autorité sur l'Afrique et même de la substituer au pouvoir central en s'appuyant sur les revendications orthodoxes de l'Eglise encore en pleine extension et sur les tribus berbères jusque là tentées par une dissidence chronique ou tout au moins de s'affranchir à l'égard d'une autorité affaiblie qui ne parvenait plus à rétribuer régulièrement les services de ses alliés.

Pour se rapprocher de ces derniers et, tout à la fois, mieux affirmer sa volonté d'indépendance, Grégoire quittait la métropole de CARTHAGE et s'installait à SUFETULA, importante place-forte et noeud de communications essentiel sur la ligne de défense méridionale du Tell, en Byzacène. Siège épiscopal et centre religieux, SUFETULA, dont le castrum était protégé au Sud et au Sud-Est par cinq réduits fortifiés, pouvait non seulement constituer une nouvelle métropole administrative où le patrice frapperait monnaie à son effigie (2), mais aussi une forte position stratégique qui commanderait les plaines du Sud et la route de pénétration dans le Tell. Jusqu'à THAMUGADI (3), les cités semblaient assez fortifiées pour résister à tout assaut d'envahisseur venu par voie de terre. Or cet assaut était imminent puisque les Arabes effectuaient déjà leurs premiers raids jusqu'à BARKA, en Cyrénaïque, avant même d'avoir obtenu la reddition d'Alexandrie.

(1) GABRIELI, op. cit, p. 162 - 56 : Ibn Abd al HAKAM apud Ibn Khaldoun, de Slane, ed. Casanova, Paris, 1925, tome I, appendice, p. 304.

(2) Ibn Abd al HAKAM Histoire des Berbères d'Ibn Khaldoun, trad. de Slane, ed. Casanova, Paris, 1925, tome I, appendice p. 304.

(3) C. I. L., VIII, 10681, 2389.

CHAPITRE II

LA CONQUETE ARABO–MUSULMANE ET L'ORGANISATION DE LA WILĀYA D'IFRIKIYA

I°. LA PREPARATION DE LA CONQUETE.

Le plus ancien chroniqueur qui ait relaté les évènements de la conquête de l'Afrique septentrionale est un Egyptien, Ibn Abd al Hakam, muḥaddiṯẖ, "collectionneur" de traditions historiques (1), qui ignorait à peu près tout de cette région si lointaine tout comme ses prédecesseurs arabes, deux siècles plus tôt . "Jurjīr (Grégoire), écrit-il,... régnait sur les territoires de Tripoli à Tanger" (2). Et son traducteur note à ce propos : "Ces maigres détails constituent tout ce que savaient les historiens arabes ..ur ce qui se passait en Ifriqiya avant l'invasion" (3).

– Le Maghrib inconnu.

Les premiers conquérants de l'Afrique byzantine en savaient-ils plus long sur ce pays où les envoyait le Khalife Uthman ?C'est peu probable. Parvenus à BARKA en 643 après la rapide conquête de l'Egypte puis de la Cyrénaïque, ils ne pouvaient pas se douter, dans leur zèle religieux et leur bravoure, de la somme d'efforts qu'il leur faudrait déployer pour venir à bout de la résistance de cette province. La triste

(1) cf. R. Brunschvig: Ibn Abd-al-Hakam et la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes. Etude critique. Annales de l'Institut d'Etudes Orientales (A.I.E.O) Alger, 1942-1947, tome VI, pp. 108 à 155.

(2) Ibn Abd-al-Hakam: Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne (Futuh Ifriqiya wa ' l -Andalus). texte arabe et trad. Albert Gateau, Bibliothèque arabe-française, Alger, 1942, p. 39.

(3) Ibidem, note 23.

réputation dont jouissait l'Ifrīḳiya en Orient, aux dires des chroniqueurs (1), semble traduire une peur de l'inconnu. Elle reflète surtout, outre la méconnaissance quasi-totale que les Arabes avaient de ce pays, tant de l'Ifrīḳiya (2) elle-même que du Maghrib (3) dans son ensemble, le souvenir amer des difficultés rencontrées si longtemps sur ces terres de djihād.

(1) Ibn Abd al-Hakam, op. cit, pp. 40-41: "ce n'est point l'Ifriqiya, mais plutôt le pays perfide (mufarriḳa) qui égare et trompe, et auquel personne ne s'attaquera tant que je serai en vie", aurait dit le Khalife Umar á ᶜAmru b. ᶜAs. Le même Khalife - ibid. p. 73 - considérait l'Ifrīḳiya comme "une des portes de l'enfer". cf. aussi Abou lᶜ Arab et Al-Khochani: **Classes des savants de l'Ifrikiya.** texte et trad. Ben Cheneb. Publication de la Fac. des Lettres d'Alger 1915-1920 trad., p. 52 et G. MARCAIS: **La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Age.** Paris, 1946, pp. 20 et 21 et les références supplémentaires.

(2) cf. les légendes sur l'origine du mot Ifrīḳiya rapportées par IBN AL FAQIH ; in **"Description du Maghreb et de l'Europe au III°-IX° siècle. Extraits du Kitab al-Buldān"**, texte arabe et traduction française par Mohammed Hadj-Sadok, Alger, 1949, pp. 30-31, légendes reprises et développées notamment par Al-Bakri dans la traduction des "Al Masālik wa - l - mamālik" faite par de Slane pour la partie consacrée à l'Afrique, sous le titre: **Description de l'Afrique septentrionale**, Alger, 3° éd., 1913, pp. 48-49. cf. aussi **Encyclopédie de l'Islam**, 1° édition, s.v. Ifriqiya, II, 480 sq., art. de G. Yver.

(3) cf. KHURRADADBIH: in **"Description du Maghreb et de l'Europe au III°-IX° siècle**, op cit, p. 7, note 64 et El Bekri / de Slane, op. cit, p. 22, note 1. Le mot Maghrib désigne tous les pays situés au "couchant", à l'Ouest de l'Egypte, c'est-à-dire l'Afrique du Nord et l'Espagne. Au X° siècle (Ibn Hawkal-Kitāb Sūrat al ' Ard - Configuration de la terre. trad. J.H. Kramers - G. Wiet., Paris, 1965, t. I, p. 57) ses limites se préciseront. Beaucoup plus tard, ses divisions seront mieux définies. cf. ABU L-FIDA: **Kitāb takwim al-Buldān**, texte arabe publié d'après les mss. de Paris et de Leyde par M. Reinaud et de Slane, Paris, 1840, p. 122. Mais même encore au X° siècle, l'éloignement et les difficultés naturelles propres à cette région ne cesseront de frapper les Orientaux. cf. Al-Muqaddasi: **Description de l'occident musulman au IV/X° siècle**, texte arabe et traduction C. Pellat, Alger, 1950, p. 3 : "Malheureusement, le Maghrib est fort éloigné, avec nombre de zones désertiques, des routes difficiles et de multiples périls ; situé à un angle du monde musulman, il est en partie coupé par la mer ; aussi n'est-il ni recherché ni visité ; on ne s'en enquiert pas et personne n'a publié ses mérites". cf. aussi M. TALBI: **L'émirat aghlabide**, Paris, 1966, pp. 122. et s.v.

Car c'est bien de guerre sainte qu'il s'agit d'abord, quels que soient les autres mobiles qui peuvent pousser les conquérants à s'aventurer sur cette terra incognita. La tradition se plaît d'ailleurs à relater les encouragements apportés par les plus hautes autorités pour obéir à ce devoir religieux (1) dans ces conditions prérilleuses.

– L'adversaire byzantin.

Si le pays leur est inconnu, l'adversaire qu'ils vont attaquer leur est par contre déjà familier, oserait-on dire. C'est le Rūm (2), l'occupant

(1) voir note 4 (le Khalife UMAR). On fait appel au fondateur de l'Islam lui-même, cf. Ibn KHURRADADBIH, op. cit, p. 23: "MUHAMMAD (Ibn YUSUF Ibn al-WARRĀQ) rapporte qu'on avait entendu d'un natif d'Alexandrie la tradition suivante: l'apôtre de Dieu a dit: Celui dont les péchés sont nombreux doit placer la Libye derrière lui" et la note 5 de M. HADJ-SADOK: c'est à dire, il doit traverser la Libye, passer en Ifriqiya et combattre les infidèles, afin d'obtenir le pardon de ses péchés. Sur l'importance du djihad et le rôle de ce devoir religieux, cf. F. GABRIELI dans son ouvrage déjà cité : **"MAHOMET et les grandes conquêtes arabes"**, Paris, 1967, p. 87: "Durant toute la période héroïque du début, et jusqu'à l'offensive de l'Islam contre l'Occident chrétien, la dynamique musulmane s'incarne dans le djihād qui puise dans le Coran sa justification et sa motivation religieuse". Au chapitre - , l'auteur passe en revue et critique judicieusement les principales interprétations données à travers les siècles de ce problème "des plus passionnants et des plus épineux de l'histoire" que constituent les conquêtes arabes et la formation si rapide d'un immense empire arabo-musulman. Voir aussi E.I. (Encyclopédie de l'Islam), 2° édition, Vol. 2, art. de Tyan, pp. 551-553. Sur les règles relatives à la conduite du djihād, cf. ABOU-L-HASAN AL MAWERDI: **les Statuts gouvernementaux ou règles de droit public et administratif** - traduits et annotés par E. FAGNAN, Alger, 1915, chap. IV. S'il est vrai que MAWERDI a vécu au XI° siècle , il rapporte néanmoins un certain nombre de traditions et de commentaires des tous premiers siècles de l'Hégire.

(2) que A. GATEAU in Ibn al-HAKAM: "Conquête..." op. cit, p. 35 traduit par GREC, quand le mot arabe est al-Rum. Mais l'empire byzantin est encore, et même aux yeux de ses adversaires, l'empire Romain (d'Orient) et ses sujets sont des "Romains". Cependant A. GATEAU a raison, en ce sens que dans le passage cité, qui relate la prise de Tripoli, il s'agit bien des GRECS – Byzantins –, occupants étrangers que les chroniqueurs et géographes arabes distingueront des autochtones. Ces Rūm constitueront bientôt un élément ethnique particulier que nous aurons l'occasion d'étudier dans la seconde partie.

byzantin, chrétien, récemment encore maître de tous les pays riverains de la Méditerranée orientale (1) et auquel ils n'ont cessé de se heurter depuis leur sortie de l'Arabie. Ils en ont éprouvé la puissance militaire, sur terre et sur mer, au prix de sévères défaites, même s'ils en ont toujours triomphé à la longue. En situation d'infériorité quant au nombre, l'armement et l'art de la guerre, ils ont appris d'expérience que leur seule force est la légèreté et la rapidité de leur cavalerie, son extrême mobilité et l'impétuosité de ses attaques. (2) Cet adversaire byzantin bien organisé pour se défendre par ses lignes de forteresses et protégé efficacement derrière les remparts de ses cités, non seulement ne leur apparaît plus invincible mais il leur a enseigné malgré lui l'art des sièges (3). "Il est stupéfiant , remarque F. Gabrieli (4),...de voir la rapidité avec laquelle les Arabes semblent s'être familiarisés avec les méthodes de fortification et de sièges eux qui , quelques années auparavant ne connaissaient que les "fortins" rudimentaires du désert (âṭim) et s'étaient montrés incapables de surmonter l'obstacle d'un modeste fossé lorsqu'ils assiègeaient Médine ".

— L'adversaire berbère.

Mais, outre l'occupant byzantin, l'ennemi à combattre, c'est aussi, pour les Arabo-musulmans, le Berbère si mal connu, si différent.

---

(1) Muqaddasi / Pellat, op. cit, pp. 39 et 65 dit encore Baḥr al-Rum, la mer des Rūm.

(1) cf. F. GABRIELI : "Mahomet et les grandes conquêtes arabes", op. cit, p. 113: "Même si l'armement très rudimentaire dont disposaient les nomades (épée, lance, arc et légère cotte de maille) finit à la longue par se perfectionner un peu, il reste toujours inférieur à celui des armées byzantines., qui avaient derrière elles une longue et illustre tradition militaire". cf. aussi C. DIEHL, "Afrique byzantine..." , op. cit, t. 1, p. 12, qui compare les armements vandales, byzantins et arabes et les tactiques correspondantes.

(3) cf. à propos des deux sièges de Damas, M.J. de GOEJE : Mémoires d'histoire et de géographie orientale, n° 2, Mémoire sur la conquête de la Syrie, Leyde, 1900, pp. 82, 98 sq et, pour le difficile siège de Césarée, p. 168.

(4) op. cit, p. 113.

des autres populations locales jusqu'ici rencontrées (1), et dont il est difficile d'évaluer la force et la fidélité réelle à son maître byzantin (2), dont il partage cependant la religion (3). Cependant, au cours de leur

---

(1) Certes, les chroniqueurs essaieront de trouver aux Berbères une origine orientale, voire sémitique, les faisant descendre des Philistins dont le roi était Djalūt, c'est-à-dire Goliath. cf. IBN ABD AL HAKĀM: "Conquête...", op. cit, p. 35. IBN KHURRADADBIH, op. cit, p. 13. Ibn Khaldun/de Slane, 1925, p. 184. cf. aussi Léon l'Africain: Description de l'Afrique. trad. Epaulard, Paris, 1956, t. 1, p. 11 sq. Nous reviendrons sur l'étude de la population berbère dans la seconde partie. Il est certain en tous cas que les conquérants du VII° siècle ne purent trouver chez les Berbères les mêmes liens du sang qu'avec les populations du royaume ghassanide ou de Syrie, cf. note suivante.

(2) On sait que lors de leurs premières campagnes en Palestine et en Syrie les Arabes purent compter sur les complicités et les intelligences, voire les trahisons, de troupes et de populations sémitiques auxquelles les liait une parenté de sang et de langue. cf. pour la bataille de Yarmuk, de GOEJE, "Mémoire..., op. cit, p. 121. Les troupes, plus du tout ou trop irrégulièrement payées par Byzance, et les populations, lasses d'être exploitées par un maître si exigeant, ont souvent accueilli comme des libérateurs les envahisseurs qui se montraient au début tolérants et respectueux de leurs intérêts. cf. F. GABRIELI : "MAHOMET...", op. cit, p. 162 - de GOEJE : Mémoire..." op. cit, p. 124 : les Syriens "se hâterent d'embrasser le parti des vainqueurs et de les accueillir au son des tambours et au chant des choeurs. Car , à leur sentiment, il leur fallait nécessairement un maître. Et quoique la domination des Grecs s'accordât mieux avec leurs convictions religieuses, ils se disaient que, par contre, celle des musulmans contribuerait à leur bien-être matériel"' cf. encore D. et J. SOURDEL : La civilisation de l'Islam classique, Paris, 1968, p. 43.

(3) cf. Ibn Abd Al-HAKAM : "Conquête...", op. cit, p. 81 : "...Berbères qui comme les étrangers (a^c^djam) professaient le christianisme" / Ch. E. DUFOURCQ, dans un article de la Revue historique - Paris, oct. - déc. 1968 - "Berbérie et Ibérie médiévales: un problème de rupture", p. 295 reprend à son compte l'affirmation du voyageur Al-BAKRI (trad. de Slane, Description de l'Afrique septentrionale. 2° éd., Alger, 1913, p. 74): "A l'époque byzantine, les Berbères professaient le christianisme" et il ajoute: "Il est incontestable que cette affirmation globale est à nuancer...". Nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur ce problème de la religion des Berbères et de leur islamisation, de même que sur celui de leur langue originelle et de leur arabisation.

progression jusqu'à Barka, les Arabes ont déjà pris contact avec quelques groupements berbères, Luwāta, Huwwārā et Nafūsa (1) et ils apprirent à les distinguer des Afārik (2).

– Les données stratégiques de la conquête.

Ces préliminaires pourront paraître un peu longs, mais ils étaient nécessaires pour comprendre la façon dont les Arabes (3) ont été amenés à entreprendre la conquête de l'Ifrīkiya puis du Maghrib tout entier. Au moment où au NORD du nouvel empire à peine occupé, leurs troupes se heurtaient à une plus forte réaction byzantine sur les frontières de l'Anatolie, la route de l'Ouest semblait ouverte. Et si l'éloignement du Maghrib par rapport à leurs bases de départ orientales constituait une difficulté, ils savaient aussi qu'il l'était davantage encore pour les Byzantins qui ne pouvaient dégarnir leurs lignes de défense à l'Est ni apporter d'aide efficace à Djurdjir (Grégoire) isolé au Maghrib, autrement que par la mer. Or cette mer, ils sont à même désormais d'y naviguer, avant d'y acquérir bientôt la suprématie. Comme un peu plus tard, Mu^cawiya sur la côte de Syrie, à Alexandrie, Abdallah ibn Abī Sarh, chargé par son frère de lait, le Khalife Uthmān, du gouvernement de l'Egypte, contri-

---

(1) Nafūsa ou Nufūsa. Sur ces trois fractions et leur implantation cf. Ibn Abd al-HAKAM: "Conquête...", op. cit, pp. 30-31. Ces trois groupements, d'après Ibn Khaldun, appartiennent aux vagues berbères les plus récentes, celles des Butr.

(2) ibidem, note 3: "ce mot semble désigner ici, par rapport aux berbères immigrés, la population indigène soumise aux Rum, imprégnée de leur civilisation".
Les Afārik seront étudiés, avec les autres éléments de la population de l'Ifrikiya, dans la seconde partie.

(3) Arabes, musulmans, arabo-musulmans ? Aucun de ces termes ne suffit à rendre compte avec exactitude de la composition des troupes qui ont envahi le Maghrib. Si leurs chefs sont arabes, elles se sont accrues, tout au long de leur marche vers l'Ouest, de contingents étrangers, récemment acquis à l'Islam. (Au début du VIII° siècle, encore augmentées d'éléments berbères, elles passeront en Espagne). Cependant, si la foi donne à ces troupes un sentiment d'unité et joue comme facteur de cohésion, elle ne constitue pas pour tous et à un même degré, le seul motif à combattre, comme nous le verrons plus loin. Peut-être faudrait-il dire " Orientaux " et laisser ainsi présager d'une influence culturelle et morale plus durable qu'un simple apport ethnique.

bue à la création de la première flotte de l'empire musulman. (1)

Ainsi, malgré la marge d'incertitude qui demeure assez large, les conditions semblent réunies pour tenter la conquête du Maghrib sans trop de risques (2). Néanmoins, selon une tactique qui a fait ses preuves chez ces nomades, il leur faut songer, avant d'entreprendre une action de grande envergure, à reconnaître les positions de leur adversaire et à éprouver sa force. Les Arabes disposent, pour ce faire, d'une base avancée en Pentapole, sur laquelle ils peuvent se replier rapidement en cas d'échec. (3). Cette reconnaissance s'opère vraisemblablement en 647 sous la forme d'un raid (4).

---

(1) cf. F. GABRIELI: "Mahomet..." op. cit. p. 174, qui tient compte des données rassemblées par W. HOENERBACH: **La navegacion omeyada en el Méditerranéo y sur consecuencias politico-culturales**, dans : **Miscelanea de estudios arabes y hebraicos de la Universidad de Granada**, II, 77-95, 1953.

(2) "C'est là un projet avisé et raisonnable" auraient dit au Khalife UTHMAN les compagnons du Prophète (ansar) (Récit de ^cUbayd Allāh b. Ali SALIH, in Arabica, I, 1954, p. 35).

(3) jusqu'en 82 H (701) Barka sera pour les conquérants successifs cette base de repli, donc bien après la fondation de Kayrawān.

(4) En 27 de l'hégire (647-48). Remarquons qu'il ne s'agit pas ici de reprendre la discussion critique concernant la chronologie des événements qui se sont déroulés durant cette période incertaine, jusqu'à l'installation de la dynastie aghlabide. Des multiples données, souvent contradictoires, recueillies chez les chroniqueurs arabes ou byzantins, une bonne mise au point est faite par E. LEVI-Provençal : **Un nouveau récit de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes**, Arabica, 17-43, 1954. Sur les sources et les études ayant trait à la conquête, consulter la liste donnée par G. MARCAIS: **La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Age**, Paris, 1946, p. 27. Autre bibliographie plus récente dans Ch. A. JULIEN: **Histoire de l'Afrique du Nord**, éd. revue et mise à jour par R. Le TOURNEAU, Paris, 1966, pp. 330-333. cf. aussi H. FOURNEL: **Les Berbèrs, étude sur la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes**, Paris, 1875, 2 tomes ; si l'interprétation des événements faite par cet auteur est à corriger, car elle est au service d'une thèse insoutenable (voir notamment la conclusion générale) son étude est, pour l'époque, vraiment exhaustive et représente un effort de recherche remarquable qui n'a jamais été repris avec une telle ampleur. Sur le deroulement des événements, l'interprétation la plus modérée, prudente en même temps que plausible, reste encore celle de C. DIEHL.

– L'entrée en Byzacène.

Lorsque l'autorisation lui est donnée par le Khalife Uthman. ʿAbdallāh b. Saʿd b. Abī Sarh s'avance avec vingt mille hommes (1), en direction de la Byzacène. Il ne perd pas de temps à investir la ville fortifiée de Tripoli (Aṭarāblus) dans laquelle s'étaient réfugiés les Rūm, mais s'empare de la flotte byzantine alors au mouillage. Traversant la plaine de la Djaffāra, il poursuit sa route ver KĀBIS (Gabès), récemment fortifiée (2), sans s'y arrêter.

Sans remonter le long du littoral, ʿAbdallah b. Saʿd et ses hommes traversent les basses plaines de la steppe présaharienne, peu peuplée et dont l'habitat est très clairsemé (3), au Nord des Chotts. Ils sont alors probablement guidés par des Luwāta, ces nomades chameliers qui, depuis plus d'un siècle, n'ont cessé de convoiter les richesses de la Basse Byzacène (4).

→ "L'Afrique byzantine...", op. cit, vol. 2, livre V, chap. II, pp. 563-593. Mais ce qui nous intéresse ici au premier chef, c'est la stratégie, et, sur le terrain, la tactique, employées par les conquérants, en tant qu'elles tiennent compte (ou non) de l'existence du système de défense érigé en Afrique byzantine, - et dont le Tell constitue le centre avec ses nombreuses cités -, et qu'elles le modifient.

(1) Récit de ʿUbayd.., Arabica. I, 1954, p. 36. Ibn Abd al-HAKAM, op. cit, pp. 40-41.

(2) cf. DIEHL: Afrique byzantine., op. cit, I, p. 229 : "Le récit de la Johannide prouve d'une manière péremptoire qu'au milieu du VI° siècle encore, GABES au moins était dépourvue de remparts". Al-BAKRĪ (trad. de Slane, op. cit, p. 41) affirme que "GABES (est) ... une grande ville ceinte par une muraille de grosses pierres - al-Sakhar al-djalil - et de construction antique". cf. aussi Récit de Ubayd, Arabica, I, 1954, p. 36: "GABES, ville dans laquelle les Rūm pénétrèrent et se fortifièrent".

(3) cf. Jean DESPOIS : La Tunisie orientale - Sahel et Basse Steppe, Paris, 2° ed, 1955, p. 118 (habitat) et p. 127 : "Les Byzantins ont bien fortifié le pays ; mais les deux lignes de fortins, appuyées l'une sur un nouveau limes qui passe au Nord des Chotts et l'autre sur les montagnes de la Dorsale, laissent le plat pays vide et sans autre refuge que les villes de la côte".

(4) cf. DIEHL: Afrique byzantine, op. cit., t. I, p. 66 et DESPOIS : La Tunisie orientale, op. cit, p. 128 : "Nomade Levathes (ou Luwāta) et Huwwāra et montagnards Nafūsa en Tripolitaine, Nafzāwa du Djarīd et Frexes, étaient toujours prêts à forcer le limes. La conquête arabe va être pour ces tribus l'occasion inespérée de se répandre sur les campagnes encore riches de la Byzacène", qu'elles n'avaient pu razzier depuis longtemps.

Le patrice Grégoire est sûrement déjà informé de ce raid, avant même que les Arabes atteignent les hautes steppes, au Sud de la Dorsale. Quelle importance lui donne-t-il ? Comment peut-il l'évaluer ? Est-ce simplement à ses yeux une incursion sans lendemain ? (1). C'est peu probable. En effet, les nombreux immigrés qui tout récemment ont fui l'Egypte à la suite de l'invasion arabe pour se réfugier en Byzacène, l'ont averti de la réalité du danger que représente cette invasion. Laissant approcher l'ennemi jusqu'aux hautes steppes méridionales, Grégoire est décidé à se défendre sur la première ligne défensive qui borde le Tell. Il quitte SBAYTLA (Sufetula), sa nouvelle capitale (2) avec une armée supérieure en nombre et en armement à celle des envahisseurs.

---

(1) Comme ces habitants de Damas qui "considéraient d'abord l'invasion des Arabes comme une razzia - innamahum ḳawm ghasā, note Eutychius - et s'attendaient à ce qu'ils se retirent à l'approche de l'hiver". de GOEJE : Mémoire..., op. cit, p. 86

(2) "sa résidence", écrit prudemment G. MARCAIS: La Berbérie musulmane..., op. cit. p. 29. Ch. A. JULIEN : Histoire de l'Afrique du Nord, op. cit, t. 2, p. 14 : "Pour parer à l'invasion, le patrice GREGOIRE se rapprocha des tribus berbères et prit pour base stratégique la place fortifiée de Sufetula sans toutefois en faire sa capitale"...Avec FOURNEL: Les Berbers ...., op. cit, pp. 112-113, et C. DIEHL : l'Afrique byzantine, op. cit, t. 2, p. 557, je pense plutôt - cf. 1ère partie de ce chapitre infini - que CREGOIRE établit là son gouvernement . cf. Ibn KHURRADADBIH: Description du Maghreb..., trad. Hadj SADOK, op. cit, p. 7 : "Sbeitla, la ville madina du roi Djurdjir le byzantin", pour des raisons stratégiques, certes - se rapprocher des Berbères et faire face à une invasion attendue du Sud-Est - mais aussi pour manifester son désir d'autonomie par rapport au pouvoir central byzantin. Les raisons stratégiques avaient été suffisamment déterminantes puisque, très probablement, les Arabes avaient déjà tenté quelques razzias fructueuses (cf. FOURNEL : Berbers ..., op. cit, p. 110) avant l'an 27 (647) et donc avaient pu inciter le patrice à s'installer au sud de la province. Est-on cependant obligé de croire Ibn Abd-al-HAKAM ("Conquête.. .", op. cit, p. 38) lorsqu'il écrit que "la capitale de l'Ifriḳiya était alors une ville nommée Kartadjanna (mustaḳarr sultan Ifriḳiya) dont le roi était Djurdjir ?" Cette assertion ne reflète-t-elle pas la connaissance confuse qu'avaient les Orientaux au IX° siècle d'une Afrique byzantine dont la métropole traditionnelle était Carthage ? A la fin du XIV° siècle, Ibn KHALDUN (Histoire des Berbères, trad. de Slane, op. cit, t. I, p. 209) affirme que "la ville de Sbaitla formait la capitale de son (Djurdjir) empire".

Sur les piémonts de la Dorsale, en un endroit difficile à déterminer, mais non loin de SUFETULA, les deux adversaires évaluent leurs forces puis, lorsque le combat s'engage, sous les coups vigoureux et les rapides assauts des cavaliers arabes, les troupes byzantines sont défaites et le patrice Grégoire tué.

Les troupes musulmanes qui jusqu'alors avaient évité les villes fortifiées (1), sachant SUFETULA dégarnie de ses troupes, investissent alors cette ville, l'emportent d'assaut et la pillent.

– L'écueil du Tell.

Mais de rapides reconnaissances vers le Nord leur font comprendre que les Byzantins sont fortement retranchés le long de leurs lignes de défense et ils ne poursuivent pas la percée opérée à SUFETULA sur cette première ligne. Plus accoutumés aux longues chevauchées en plaine qu'à une tactique de montagne, ils profitent de leur victoire pour razzier le plat pays. ᶜAbd Allah b. Saᶜd lança alors dans toutes les directions (c'est-à-dire, à l'Est jusqu'au Sāhil et au Sud-Ouest jusque dans la région de GAFSA et dans les fertiles oasis du D̲jarid (2), des détachements qui rapportèrent un butin considérable (3).

Désormais, aux motifs religieux du djihad s'ajoute donc pour les conquérants l'attrait du butin car ce pays leur apparaît prometteur de richesses réelles et variées (4). Ce raid de reconnaissance qui se termine

---

(1) cf. ᶜUbayd Allah ..., Arabica, t. I, 1954, p. 36 ; devant Gabès fortifiée, "les musulmans conseillèrent alors à ᶜAbdallah b. SAᶜD de ne pas s'occuper des positions fortifiées avant qu'ils ne fussent fixés sur leur propre comportement en présence des rassemblements ifriqiyens".

(2) AL-NUWAYRI, apud Histoire des Berbères, t. I, p. 322 (appendice).

(3) Ibnᶜ Abd al-HAKAM / Gâteau, pp. 38-39.

(4) Sur le partage du butin et le sort des captives cf. Ibn Abdᶜal-HAKAM: "Conquête...", op. cit, pp. 40-43. Sur les principes de jurisprudence (fikh) qui règlent ce partage, cf. MAWERDI: Les statuts gouvernementaux..., op. cit, chap. XII. L'expression, fréquente dans les documents historiographiques, "le butin et la guerre sainte" (al-g̲hanīma wa-l-d̲jihād) résume bien les causes spirituelles et matérielles de la conquête, sans d'ailleurs expliquer son succès. cf. GABRIELI, Mahomet et les grandes conquêtes, op. cit, p. 112. Quant à la situation économique du Sahel et la richesse qui provient de l'huile d'olive, cf. Ibn ᶜAbd al-HAKAM : op. cit, p. 47, l'anecdote célèbre : "Voilà, dit aux Arabes un habitant du Sahel →

en razzia, malgré son importance pour l'avenir, est cependant loin d'être décisif. Byzantins et Berbères, conscients du danger qu'il représente pour la sécurité et la prospérité de la province, pressent ᶜAbdallah ibn Saᶜd de quitter le pays, moyennant une forte somme d'argent (1). Celui-ci accepte et revient en Egypte "sans leur avoir imposé de chef ni établi dans le pays aucune garnison" (2).

– Premier arrêt des tentatives de conquête.

Le traité d'évacuation est contemporain des évènements qui bouleversent alors l'Orient : l'assassinat du K̲halife ᶜUt̲hmān et l'avènement de ᶜAli. On sait que l'Islam connait ses premières divisions avec le schisme des Kharejites (K̲hawārid̲j), les luttes qui s'ensuivent jusqu'à la mort de ᶜAlī, en 661, et la victoire des Umayyades avec Muᶜāwiya. Or "l'Occident recule d'autant plus dans l'espace et les Orientaux s'y intéressent d'autant moins que l'Orient est lui-même agité par des crises" (3). La durée de ces crises laisse quelque répit à la province byzantine

---

→ en leur montrant une olive, la source de notre argent". Nous y reviendrons dans la seconde partie.

(1) cf. Ibn Abd al-HAKAM.., op. cit, p. 41, note 25 : l'évaluation de la somme et les références données par A. GATEAU. LEVI-Provençal, citant ᶜUBAYD ALLAH, Arabica, 1954, p. 26 écrit qu'avant 35 H (656) ᶜAbdallah ibn SAᶜD, au retour d'un raid en Abyssinie, conclut un traité avec les Byzantins. Il s'engage à évacuer le territoire moyennant le versement d'un tribut annuel. E. TYAN, dans l'Enclopédie de l'Islam, 2° éd., vol. 2, p. 552, sv. D̲jihād : "on peut renoncer au d̲jihād en contrepartie du paiement par l'ennemi d'une certaine somme de biens, si tel apparaît l'intérêt du moment".

(2) garnison : en arabe, Ḳayrawān. Ibn ᶜAbd al-HAKAM, op. cit, p. 41. A propos des attributions d'un chef d'expédition, cf. MAWERDI: Les Statuts gouvernementaux... op. cit, p. 108 : "Lorsque cet émirat (commandement) est conféré pour une seule expédition, l'émir n'a pas, qu'elle ait ou non procuré du butin, à en entreprendre une seconde ... Lorsque l'émirat qui lui est conféré est spécial, il s'acquitte de son mandat en se bornant à ce but spécial".

(3) G. MARCAIS : La Berbérie musulmane et l'Orient..., op. cit, p. 28.

pour se relever. Le successeur du patrice Grégoire, un certain Gennadius (1) conserve un certain temps son indépendance avant que l'empereur Constant II (+ 668) n'impose à nouveau l'autorité impériale sur une province affaiblie (vers 661).

Quant à Muᶜāwiya, lorsqu'aprés avoir établi son pouvoir jusqu'en Egypte et en Cyrénaïque, il peut songer à reprendre la conquête du Maghrib il dispose de plus de chances de succès que ses prédécesseurs. Ses atouts sont :

- une flotte qui a déjà fait ses preuves à Chypre (649), en Crète (655), et même en Sicile (652) et contrôle de mieux en mieux la navigation en Méditérranée.
- des adversaires divisés par les querelles religieuses qui opposent la province d'Afrique à Byzance et par ailleurs écrasée d'impôts et de charges fiscales de toutes sortes et donc mal disposée envers un empereur tyrannique peu conscient des dangers réels qu'encourt son empire.
- une meilleure connaissance des territoires à conquérir, de ses obstacles, en même temps que de ses points faibles. Obstacle physique qu'est l'Atlas tellien, obstacle stratégique qu'est la seconde ligne de forteresses qui défend le massif. Il existe aussi un obstacle humain qui peut cependant se tourner en avantage : ces Berbères déjà rencontrés et dont une bonne partie a profité du retrait partiel des Byzantins pour occuper tout le Sud de la Byzacène.

Par ailleurs, l'administration de la province est désorganisée, le pouvoir de l'exarque remis en cause par les Rūm d'Afrique qui chassent le représentant du gouvernement central et placent à leur tête un certain Eleuthérius (2).

(1) Gennadius ? ou Djenaha ou Habakiah ? cf. Ibn ᶜIDHĀRI: **Al Bayan al-Mughrib fi akhbar al-Maghrib**, Beyrouth, 1950, t. I, p. 11. FOURNEL : **Les Berbers** .. op. cit, t. I, p. 140. DIEHL :**Afrique byzantine** ..., op. cit. p. 566.

(2) En-Noweiri apud Ibn KHALDUN / de Slane, t. I, p. 324. DIEHL, op. cit, p. 550.

Muᶜawiya b. Hudaydj pénètre dans le Tell.

C'est pourquoi l'émir à qui le Khalife umayyade confie en 40/661 le commandement d'une nouvelle expédition au Maghrib, Muawiya b. Hudaydj, peut songer à pénétrer plus loin dans le Sahel, jusqu'au pied des montagnes, et à remonter la côte orientale de cette "Ifrikiya qui était en ébullition" (1). Il se dirige vers la région de KAMMŪDA (Thacamuda), comprise entre celle de SABĪBA, SFAX et GAFSA (2), au pied d'AL–KARN qui fait partie d'un chaînon du Djabal Usalāt. Là , sur les flancs de cette montagne pluvieuse (3), qui domine AL–DJUHANIYYĪN, il installe son camp, d'où il envoie un détachement de mille cavaliers vers la ville proche de DJALŪLA, élément de la seconde ligne de défense byzantine. Il est difficile de tenir compte des légendes rapportées par les chroniqueurs sur la destruction de cette cité, dont les murailles se seraient effondrées toutes seules, sinon pour y voir un indice de la mauvaise construction des fortifications, édifiées trop à la hâte.

Le siège fut vraisemblablement assez long et pénible (4) et DJALŪLA représentait une forteresse trop importante pour que les Byzantins ne pensent pas à réagir. Effectivement, ils dépêchent le patrice Nicéphore, qui débarque avec ses troupes à HADRUMETE (Sousse vers 663). Muᶜāwiya b. Hudaydj les met en déroute et les oblige à reprendre la mer (5). C'est après cette victoire seulement qu'il peut concentrer ses efforts sur DJALŪLA, y pénétrer et mettre la ville à sac, accumulant butin et prisonniers, qu'il réduit en esclavage (6).

(1) Ibn-al-ATHIR : **Al-Kamil fi-l-tarikh** trad. FAGNAN : **Annales du Maghreb et de l'Espagne**, Alger, 1898, p. 15.

(2) cf. H.R. IDRIS : **La Berbérie orientale sous les Zirides**, Paris, 1962, t. II, p. 429. H.H. Abdul WAHAB : **Les steppes tunisiennes (région de Gammuda) pendant le Moyen-Age** in **Cahiers de Tunisie**, 1955, N° 5, pp. 5-16.

(3) en arabe : mamtūr cf; FOURNEL : **Berbers** ..., op. cit, p. 143, qui cite Ibn Abd-al-HAKAM et AL–NUWAYRĪ.

(4) Ibn ᶜAbd-al-HAKAM.. op. cit, p. 55 : "ayant en vain assiégé la ville, il s'en retournait sans espoir. Tous ses soldats étaient blessés et plusieurs avaient péri". En -NOWEIRI: op. cit, p. 325 : "il prit Djalula d'assaut".

(5) En-NOWEIRI : ibidem.

(6) DJALŪLA fait partie de ces villes "que les Arabes détruisirent lors de la première conquête".
Ibn KHALDUN / de Slane, t. I, p. 207.

Faut-il ajouter foi aux dires d'Al-Balādhurī qui prétend que Mu ͨāwiya b. Hudaydj "fut le premier qui envoya des troupes contre la Sicile" sous les ordres de ͨAbd Allāh b. Ḳays. (1) Si cette expédition eut lieu véritablement, on s'expliquerait mieux l'assertion d'Al-Bakrī au sujet de BIZERTE (Banzart): "Cette place fut conquise en l'an 41/661-62 par Mu ͨāwiya b. Hudaydj" (2) qu'accompagnait le jeune ͨAbd-al-Malik b. Marwān, le futur Khalife. Mu ͨāwiya b. Hudaydj en serait pas venu par terre, mais par mer, au retour de l'expédition de Sicile et y aurait effectué une razzia, sans chercher à s'y installer. Ce n'est que sous Hasan b. Nu ͨmān que la place forte de BIZERTE sera conquise définitivement par les Arabes. (3)

Pour des raisons que l'on ignore, Mu ͨāwiya b. Hudaydj rentre en Egypte, rappelé par le Khalife qui le nomme gouverneur de cette province. C'est alors, rapporte Al-Nuwayrī (4) que l'Ifriḳiya "devint un gouvernement séparé, ne dépendant plus de celui de l'Egypte, mais relevant directement du Khalife". Cette décision est importante et marque un tournant dans le processus de la conquête du Maghrib. Elle correspond à la prise de conscience, par le Khalife, de la possibilité d'annexer désormais une nouvelle province à l'empire musulman. Or cette province est constituée avant même d'être conquise, tant s'en faut !

2°- LA CONQUETE

Le maître d'oeuvre de cette conquête est un tābi ͨ, l'un de ceux qui ont "suivi" les premiers la doctrine musulmane, sans faire partie des Compagnons du Prophète (anṣār). ͨUkba b. Nafi ͨ al-Fihrī, de la tribu des Kuraysh, à qui le Khalife Mu ͨāwiya confie cette entreprise,

(1) cité par En-NOWEIRI. op. cit, p. 326 et Ibn ͨIDHĀRI: Bayan..., p. 12. En 661-62, semble-t-il, d'après Lévi-PROVENCAL, Arabica, t. I, 1954 pp. 37 et 43.

(2) El-BEKRĪ / de Slane, op. cit, p. 121.

(3) Ibn-al-ATHIR / FAGNAN : Annales..., op. cit, p. 29.

(4) En-NOWEIRI apud Ibn KHALDUN / de Slane, t. I, p. 326.

est un chef déjà aguerri, général autant qu'amiral (1), et qui, au temps où ͨAmr gouvenait l'Egypte, était reste à Barka et à Zawīla (2) qu'il avait pris comme base pour ses expéditions contre les Lawāta, dans les oasis de Waddān, du Fezzān et de Kawār.

ͨUKBA et KAYRAWĀN.

Le premier geste de ͨUkba, en atteignant le district de Kammuda, qui marque la limite des raids effectués par ses prédécesseurs, est d'établir un camp permanent, une base avancée d'où il puisse poursuivre ses expéditions vers l'Ouest et le Nord-Est et investir le Tell oriental.

En 662, pour manifester sa volonté de conquête définitive, il fonde donc un Ḳayrawān (camp-garnison), le Ḳayrawān d'Ifrīḳiya (3), pour y faire habiter "les troupes musulmanes avec leurs familles et leurs biens", dans une ville "où elles seraient en sécurité contre les soulèvements des indigènes" (4). Cette fondation ne se fait pas "dans une cuvette dont les fourrés étaient pleins de bêtes fauves, de serpents, etc." comme les chroniqueurs se complaisent à l'imaginer (5), mais au centre de plaines alluviales et d'anciennes terres à blé, proches d'oliveraies florissantes (6), proches à la fois de la montagne et de la mer (7). Ainsi,

(1) cf. M. CH. E. DUFOURCQ: **Berbérie et Ibérie Médiévales : un problème de rupture**, Revue historique, oct - déc 1968, p. 306, note 4: "il dirigea une expédition en Sicile".
ͨUkba était le neveu du fameux ͨAmru b. al-ͨĀs, converti à l'Islam en 629 et premier conquérant d'Egypte.

(2) En-NOWEIRI, apud Ibn KHALDUN / de Slane, t. I, p. 327.

(3) à qui il donna le nom d'Ifrīḳiya. cf. LEVI - PROVENÇAL, Arabica, t. I, 1954, p. 37.

(4) Ibn al-ATHIR : Annales..., op. cit, p. 18.

(5) cf. Ibn Abd-al-HAKAM..., op. cit, p. 65. Ibn al ATHIR: Annales.., op. cit, p. 19.

(6) Sur le site et la fondation de Kayrawan, cf. J. DESPOIS : **La Tunisie orientale**, op. cit p. 135 sv., et du même, in **Annales de Géographie**, XXXIX, 1930, pp. 157-177 : Kairouan - origine et évolution d'une ancienne capitale musulmane. M. SOLIGNAC: **Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes du VII° au XI° siècle** in A.I.E.O, t. X, Alger, 1952, p. 17 sv. H.H. ABDULWAHAB in Revue Tunisienne, 1940, p. 51-53. Nous reviendrons sur cette étude à propos des villes créées par les Arabes dans la troisième partie.

(7) Pour se défendre des Berbères et des Rūm. cf. Kitāb al-Istibsar fi ͨadja'ib →

"assez éloignée de la mer pour ne pas redouter les descentes des flottes byzantines, et assez à l'écart des massifs pour se sentir à l'abri des incursions des montagnards berbères, au centre de sa morne plaine, Kairouan voit venir de tous côtés"(1). Comme le remarquait W. Marçais (2), "la fondation de Kairouan aurait l'allure d'un paradoxe si elle était un fait isolé. Mais c'est ce qu'elle n'est pas. A considérer exactement les choses, elle nous offre une réplique occidentale de ces Amsār, de ces cités-métropoles, fondées par l'Islam dans les pays de vieille culture, dès sa sortie de la péninsule arabique, al-Kūfa, al-Basra, Wāsiṭ, Fusṭāṭ. Ce sont à l'origine des villes militaires, des camps où des troupes se concentrent et vivent en garnison, des entrepôts où l'on rassemble des armes et les approvisionnements et où l'on abrite le butin, des gîtes d'étapes et des postes avancés pour de futures conquêtes. Et en outre, ce sont des cités bien arabes, où l'homo islamicus peut mener intégralement sa vie propre qui est essentiellement une vie urbaine: elles ont des mosquées... Le nom même de Kairouan est celui que les chroniqueurs, Baladhori par exemple. donnent fréquemment à ces cités par lesquelles les Arabes assurent et symbolisent à la fois leur mainmise sur le pays conquis". Kayrawān est bien tout cela, base militaire avancée et centre d'islamisation, notamment pour rendre un peu plus stable la foi des Berbères

→ al-amsar, extraits traduits par E. FAGNAN sous le titre : **L'Afrique septentrionale au XII° s. de notre ère**, Constantine, 1900, p. 8 : "Ne pensez-vous pas, ô musulmans, dit ᶜUKBA, à fonder une ville qui soit pour vous une cause de puissance sans fin? On adhéra à cette proposition et l'on tomba d'accord que ceux qui l'habiteraient serviraient de gardiens de frontières (murābitun) de sorte, dit-on, qu'on devrait l'établir proche de la mer, afin que cette place servît à la fois à faire la guerre sainte (djihād) et comme ribāt. Sur l'observation d'Ocba qu'il y avait à redouter les attaques de l'empereur de Constantinople ... et trouver des pâturages pour les chameaux) près de la porte de la ville et à l'abri des attaques des Berbères".

(1) W. MARCAIS : **Comment l'Afrique du Nord a été arabisée**, A.I.E.O. t. IV, Paris, 1938, pp. 1 à 22 - page 11.

(2) Ibidem. cf. aussi Augustin BERNARD : **Les capitales de la Berbérie**, in Recueil des mémoires et des textes publiés en l'honneur du XIV° Congrès des Orientalistes, par les professeurs de l'Ecole supérieure des lettres et des médersas, Alger, 1905, pp. 117-149. p. 130 : "l'habitude des Arabes (en s'établissant) était de ne pas disperser l'armée dans de petites garnisons et de se concentrer dans une place qui était souvent une place nouvelle"...

nouvellement convertis (1) que ᶜUkba a réussi à rallier.

Sur quel plan ᶜUkba est-il amené à bâtir Kayrawān ? Ibn al-Athir (2) laisse supposer qu'il en fut comme à Fustāt (3) et à Kūfa (4): "ᶜUkba "fit abattre les arbres et construire la ville ainsi que la grande mosquée; la masse (al-ᶜāmma) édifia de petites mosquées et des demeures et les maisons s'étendirent sur une longueur de trois mille six cent brasses".

Si KAYRAWĀN n'est à l'origine qu'un camp militaire où les troupes arabes sont groupées par tribus autour de leurs chefs, tout de suite son plan est tracé en vue d'en faire une vraie cité musulmane, "une ville qui puisse servir de camp et d'appui à l'Islam" (5), et à laquelle vont pouvoir s'agréger les nouveaux convertis berbères, autour de la mosquée principale (djamiᶜ) et de "l'hôtel du gouvernement" (6) et des quartiers alloués aux tribus arabes. Pour construire cette cité, les Arabes utilisent

(1) cf. Ibn al-ATHIR : **Annales**..., op. cit, p. 18 : "Le concours que lui prêtèrent les Berbères convertis lui (Ukba) procura une nombreuse armée. Son armée s'abattit sur les habitants qui, à l'arrivée d'un chef musulman, se soumettaient, et au moins en partie faisaient profession de l'Islam puis qui, quand il s'en allait, se révoltaient et adjuraient. Il crut alors devoir bâtir une ville...". Ibn Abd-al-HAKAM et Ibn KHALDUN argumentent pareillement.

(2) Ibn al-ATHIR : Annales..., op. cit, p. 19.

(3) cf. YaᶜKŪBĪ : **Kitāb-al-Buldān. Les pays**, traduit par G.WIET. Le Caire, 1937, t. I, p. : 184 "En 20 (641) ..les tribus arabes établirent leurs quartiers autour de la tente (fustāt) de ᶜAmr, d'où le nom de Fustāt...(-fossatum - fustāt) Les emplacements qu'elles occupèrent furent appelés du nom de chacune de ces tribus. ᶜAmr ibn ᶜAs y fonda le djāmiᶜ ainsi que le palais du gouvernement..."

(4) cf. J. et D. SOURDEL : **La civilisation de l'Islam classique**, Paris, 1968, p. 578:" A la population arabe composée de guerriers de la conquête et de leurs familles qui avaient d'abord été répartis en quartiers correspondants à leurs tribus d'appartenance, se joignirent rapidement des autochtones venus notamment d'anciennes villes de Mésopotamie, comme Ctesiphon. Kufa fut toujours réputée à juste titre comme un centre de propagande religieuse (pour le shi isme)..."

(5) En-NOWEIRI apud Ibn KHALDŪN / deSlane, t. I, p. 327.

(6) Dar al 'imāra, qui ne devait être qu'une modeste demeure! En NOWEIRI op. cit, p. 329.

la brique crue (tûb) et les pierres d'un ancien fortin byzantin démantelé (1).

Ukba demeure là deux années durant (2) pour diriger les travaux, sans être inquiété apparemment ni par les Byzantins ni par les Bebères. Cette assurance n'est-elle pas due à la conclusion d'un traité avec les Byzantins comme le suggère Fournel (3), ou plus probablement, comme le pense Diehl (4), à la faiblesse de ces derniers, cantonnés à l'intérieur de leurs lignes de forteresses ? De nombreuses troupes ont été retirées d'Afrique pour participer à la répression - dirigée par l'empereur Constantin Poqonat lui-même - de la révolte fomentée par un prétendant au trône impérial. D'autre part, la maîtrise de la mer n'appartient plus à Byzance et les Rûm d'Afrique ne peuvent plus attendre l'arrivée d'une flotte de secours comme au temps de l'invasion

---

(1) En-NOWEIRI, op. cit, p. 330. M. SOLIGNAC : **Installation hydraulique...**, op. cit, p. 13, qui cite Ibn KHURRADADBIH, AL-NUWAYRI et AL-Malikī. Ce dernier, dans son Ryāḍ al-Nufūs, affirme qu'il existait autrefois sur l'emplacement de Ḳayrawān un fortin appelé Kamūniya appartenant aux Byzantins. Ce fortin renfermait une basilique où se trouvaient les deux colonnes rougeâtres qui sont aujourd'hui à la grande mosquée". Les arguments qu'avance SOLIGNAC pour étayer sa thèse de la fondation de Kayrawān par Muᶜāwiya b. HUḌAYDJ - comme le dit expressément Ibn Abd al-HAKAM - ne me semblent guère convaincants. Si Muᶜāwiya put établir sur cet emplacement un camp (Ḳayrawān) provisoire, sa base stratégique fut Al-Karn et l'érection d'un Ḳayrawān-misr - capitale religieuse et base opérationnelle marquant une prise de possession, voulue comme définitive, de l'Ifrīḳiya, revient à ᶜUkba b. NAFI.

(2) cf. Lévi-PROVENÇAL in **Arabica**, t. V, 1954, op. cit p. 43. 5 ans, pense DIEHL op. cit, p. 573.

(3) H. FOURNEL : **Berbers**..., op. cit, pp. 157-158 : "Je m'étonnerai que les Byzantins qui occupaient l'Afrique propre aient laissé paisiblement les Arabes édifier une ville à 3 journées de Carthage ; peut-être la solution de ce problème se trouve-t-elle cachée dans quelques lignes d'Ibn IDHARI qui semble parler d'après EL-BEKRI, d'un traité de paix avec les Francs".

(4) C. DIEHL : **Afrique byzantine**, op. cit, p. 573, note 3 : "le traité est invraisemblable". et note 4, citant Ibn KHALDŪN (de Slane, t. I, p. 211) : "Les Francs, dont la discorde avait affaibli la puissance, se réfugièrent dans leurs places fortes". "Il semble, écrit DIEHL, que les troupes byzantines, peu nombreuses, aient assisté impassibles au désastre, retranchées dans leurs places fortes qu'OKBA n'ose point attaquer, et que durant les années suivantes, tandis que sous les murailles de Constantinople se

menée par Muᶜāwiya b. Hudaydj (1).

– Abū.l.Muhādjir: la conquête assurée.

Pourquoi ᶜUkba b. Nāfiᶜ est-il alors destitué, en 671, et remplacé par Al-Muhādjir Dinār ? Est-ce parce que le nouveau gouverneur d'Egypte, Maslama, tient à reprendre la direction de la conquête en la confiant à son affranchi (mawlā) ? (2) Ce rappel précipité du premier grand conquérant arabe est difficile à expliquer, dans l'état actuel de nos connaissances, autrement que par des motifs personnels, dont la jalousie d'Abu-l-Muhādjir et sa volonté d'effacer - relativement - l'oeuvre de son prédécesseur, sont des indices.

Quoiqu'il en soit, au moment où ᶜUkba quitte l'Ifrikīya, l'étape décisive de la conquête est franchie : désormais, "au centre du territoire, il y a une grande ville arabe, siège du gouvernement, une métropole, au sens etymologique du mot, une 'umm al-ḳurā, à qui ne manque aucun des rouages d'une capitale arabe ; un organe moteur et régulateur d'où tout procède et à quoi tout revient, qui draine l'argent et le renvoie sous forme de traitements et de soldes, qui donne le ton ; un vrai coeur de l'arabisme d'où le sang est sans cesse poussé jusqu'aux centres secondaires : c'est Kairouan" (3). Si cette description s'applique mieux à la capitale de la dynastie aghlabide qu'à la Ḳayrawān du VII° siècle, il est certain que la fondation arbitraire d'une métropole entraîne un bouleversement de l'ordre des cités. Le noeud des communications, le centre de la vie religieuse et culturelle n'est plus Carthage - reliée par la mer à un centre de décision extérieur : Rome ou Byzance - ; il est déplacé au Sud du Tell oriental. Ce déplacement fait passer au second plan les cités de la Byzacène septentrionale et de la Proconsulaire, malgré leurs populations plus nombreuses et leur habitat plus dense, et modifie déjà le rôle et l'importance de ces cités pour l'avenir de cette province de l'empire musulman.

---

jouait la partie suprême, elles aient été trop faibles pour risquer aucune entreprise sérieuse".

(1) cf. DIEHL : **Afrique byzantine**, op. cit, p. 572.

(2) cf. Ibn Abd-al-HAKAM..., op. cit, p. 65, qui présente cette nomination comme une récompense.

(3) W. MARCAIS : **Comment l'Afrique du Nord a été arabisée** op. cit, p. 11.

Néanmoins, pour quelque temps encore, ces cités du massif tellien constituent un obstacle à la pénétration arabo-musulmane (1). Le rôle rempli par Abu-l-Muhādjir est très confus. Son expédition jusqu'à Tlemcen est douteuse (2), mais plus encore son raid jusqu'à Carthage et la conquête qu'il aurait entreprise de la Djazīrat al-Sharīk (presqu'île du Cap Bon). Après quoi, dit Abū-l-Mahāsin, seul historien (du XV° siècle !) à mentionner ce fait, le lieutenant de Maslama se serait installé deux années à MĪLA, près de Constantine ! Tout cela est sans fondement, et en contradiciton avec la tactique jusque là employée par les Arabes (3).

Même si, tout au plus, il faut admettre "la répugnance (d'Abū-l-Muhādjir) à habiter la ville fondée par ^{c}Ukba", on voit mal que cet émir ait modifié fondamentalement le dispositif de conquête et d'occupation de l'Ifrīkiya mis en place par son prédécesseur (4). Un fait demeure

---

(1) cf. DIEHL : **Afrique byzantine**, p. 575 : "Les Arabes, peu expérimentés dans l'art des sièges, semblent n'avoir point osé attaquer les redoutables citadelles échelonnées tout le long du pays byzantin".

(2) cf. DIEHL; **op. cit.**, p. 575. Ibn KHALDUN / de Slane, t. I, p. 211. M.M. MAADAD, qui a préparé une thèse de 3° cycle sur l'histoire de la région tlemcénienne aux premiers siècles de l'Islam, a repris cette question.

(3) cf. DIEHL: **Afrique byzantine** ..., t. II, p. 575. FOURNEL : **Berbers...**, t. I, p. 164 : "Si, comme le dit l'historien auquel j'emprunte ce détail: Abū-l-MAHĀSIN, Abu-l-MUHĀDJIR est allé immédiatement après (la lutte contre la garnison de Carthage et la conquête de la Djazīrat-al-Sharīk) s'emparer de Mīla, où il séjourna environ deux ans, il en faudrait conclure que cette ville était déjà hors de la possession du maître de Carthage " !.. ce qui semble invraisemblable. M. HUSAYN MU'NIS, dans son ouvrage: **Fath al-Arab li-l-Maghrib**, Le Caire, 1947, p. 302, reprend à son compte cette assertion d'Abu-l-MAHĀSIN(dans son ouvrage **Al-NUDJŪM al-ZĀHIRA**, t. I, p. 157) sans la critiquer ni y déceler de contradiction.

(4) En NOWEIRI apud Ibn KHALDUN / de Slane, t. I, p. 330. Ibn Abd al-HAKAM: **Conquête**.., op. cit., p. 65: "Abū-l-MUHĀDJIR répugna à l'idée de se fixer là où avait bâti Uqba b. NAFI : Il s'avança deux milles plus loin, se mit à construire et s'arrêta en ce lieu...".cf. aussi Lévi-PROVENÇAL: **Arabica**, t. I, p. 37: Abū-l-MUHĀDJIR : gouverneur dont on semble avoir fort exagéré l'importance.

certain, c'est que Kayrawān est désormais la résidence habituelle (manzil) des conquérants, "hiver comme été"(1). Si, de là, Abū-l-Muhādjir tente une incursion dans le Nord, c'est pour s'apercevoir que les Byzantins se sont relevés et que leur défense s'est renforcée. En effet, après avoir contraint les forces du Khalife Mu^{c}āwiya à lever le long siège de sa capitale (671-677), Constantin Pogonat a pu obtenir aussi la signature d'un traité de paix de trente ans. Ce temps de répit lui permet d'abord de mettre fin aux divisions religieuses après le Concile de 680 puis de porter secours à la province occidentale menacée, où ses envoyés renouent alliance avec les grands chefs berbères et où de nouvelles troupes viennent grossir les garnisons de l'Aurès et prêter secours aux populations du Zab (2).

– La chevauchée de ^{c}Ukba.

Aussi, lorsqu'en 60 (680), le nouveau Khalife Yazid rend à ^{c}Ukba le gouvernement que Mu^{c}āwiya lui avait promis (3), ce chef doit faire face à un adversaire réorganisé et décidé à se défendre. Traversant d'Est en Ouest les grandes plaines de la Byzacène, s'arrêtant à KAYRAWĀN pour y marquer sa prise de commandement, ^{c}Ukba b. Nāfi^{c} se garde bien de heurter de front la défense byzantine au Nord de ces plaines (4).

---

(1) Ibn Abd-al-HAKAM, **op. cit.**, p. 65.

(2) DIEHL...**op. cit.**, p. 567, qui cite En NOWEIRI et Ibn KHALDUN.

(3) En NOWEIRI...**op. cit.**, p. 331.

(4) ^{c}Ubayd Allāh B. ABI Ali SALIH b.^{c}Abd al-HAKAM, in **Arabica**, t. I, 1954, p. 38, écrit que ^{c}UKBA, après la victoire remportée à Baghāya, "gagne Monastir, où il rencontra des contingents chrétiens qu'il défit". Après quoi, il se serait rendu au Zab et à Tahart. C'est sûrement une erreur de copiste. Au lieu de **Monastir**, je lirais volontiers **Lambèse**, mais cette hypothèse est difficilement vérifiable.
Monastir, le "mahras" de Sousse, ne sera bâti qu'en 180 (796-97) par HARTHEMA, comme nous le verrons plus loin. (cf. EI-BEKRI / de Slane., op. cit, p. 78). De toutes façons, s'il y eût une victoire près de là, dans les environs de Sousse, celle-ci fut chronologiquement antérieure à la "grande chevauchée" vers le Maghrib al-Aqsa et ne fut peut-être qu'une simple attaque par terre ou par mer.

Laissant à KAYRAWĀN une partie de ses troupes sous les ordres de Zuhayr b. Kays (1), il part avec une armée nombreuse vers l'Ouest, en direction de la Numidie, par le versant septentrional de l'Aurès. Là, au pied des montagnes des Amamra, au débouché de la route qui franchit le col de Khenchela, admirablement établie sur un mamelon qui domine au loin le pays, couvrant ainsi une grande partie du Tell, la puissante ville-forte de BAGHĀYA forme un obstacle presque infranchissable (2). La garnison étant sortie de ses murailles pour lui barrer le passage, ᶜUkba défait sa cavalerie – non sans mal – et lui enlève de nombreux chevaux (3) qui vont lui servir pour continuer sa longue course jusqu'à l'extrémité occidentale du Maghrib (4). Mais il ne juge "pas convenable de s'arrêter devant BAGHĀYA, ne voulant pas perdre un temps précieux qu'il pourrait employer à combattre d'autres adversaires" (5). BAGHĀYA dépassée, lorsqu'il s'approche de LAMBESE, "une des plus grandes villes" des Rūm, les habitants des environs se réfugient dans cette place et, lors d'une sortie, ils se battent avec un tel acharnement que les Arabes en sont consternés et s'attendent à être exterminés.

Ukba parvient cependant à les repousser, les poursuit jusqu'à la porte de la forteresse mais n'y pénètre pas, se contentant de leur enlever beaucoup de butin (6). Là non plus le wālī ne tient pas à s'arrêter mais poursuit sa route vers le ZĀB, dont la capitale est alors AZBA (7).

---

(1) En NOWEIRI..,op. cit, p. 331.

(2) DIEHL: Afrique byzantine.., op. cit, t. I, p. 241.

(3) En NOWEIRI .., op. cit, p. 331. Ibn KHALDUN / de Slane, t. I, p. 211. Récit de ᶜUbayd ALLĀH in Arabica, t. I, op. cit, p. 38.

(4) EL-BEKRI / de Slane .., op. cit., p. 277:..."le vainqueur leur enlève plusieurs chevaux appartenant à la race qu'on élevait dant l'Aurès et qui, par leur vigueur et leur légèreté, surpassaient tout ce que les musulmans avaient encore vu dans leurs expéditions". Ce fait est si important que tous les chroniqueurs et historiens le relèvent.

(5) EL-BEKRI : ibidem.

(6) Je démarque ici le texte d'En NOWEIRI.., op. cit, p. 332, cf. Ibn KHALDUN / de Slane, op. cit, p. 211: le texte arabe, corrigé, porte Lambas.

(7) ou ADNA ou AZBA : sans les points diacritiques, les trois mots peuvent se confondre à la lecture. Je crois pouvoir identifier cette ville et y reviendrai dans la 3° partie.

Si vraiment Arba / Adna est à côté de Zabi, ce qui semble à peu près certain, on comprend très bien qu'après Lambèse, ᶜUkba, qui vient de se heurter à la résistance byzantino-berbère, s'empresse de gagner la dépression du Hodna où sa cavalerie est plus à l'aise. Il passe vraisemblablement entre les monts de Batna et le Djabal Meltili, évite TUBUNAE (Tubna), NICIVIBUS (Ngaous) et CELLAE et se dirige vers l'Ouest, en direction de Zabi. Son passage ne peut passer inaperçu et les habitants se retirent, les uns dans leurs forteresses, sur les piémonts, et les autres dans les monts du Hodna "et les lieux d'accès difficile" (1). Vainqueur de la cavalerie byzantino-berbère, dont les survivants évacuent cette partie du Zāb, ᶜUkba peut poursuivre sa route le long de la limite des steppes, au Sud de Titteri puis du massif de l'Ouarsenis, et gagner la région de la future Tahart par le versant méridional du Sersou, sans rencontrer d'obstacle ni de résistance. Cette région de Tahart est le centre d'une grande confédération de Berbères christianisés, au point de contact entre le Tell et les steppes (2).

Au retour de son raid jusqu'au Maroc (le SŪS) "sans doute Ukba a-t-il reçu des nouvelles inquiétantes d'Ifrīkiya", il dépêche alors des troupes vers l'Est, "ne gardant avec lui que cinq mille hommes, avec lesquels il veut gagner les villes de BADIS (Ad-Badias) et TAHUDHA, à l'orée du Zāb oriental (al-zāb al-sharkī) et non loin du massif montagneux de l'Aurès, afin d'y installer des garnisons permanentes" (3), face à la ligne de forteresses de l'Aurès, dont il connaissait l'importance, par expérience. Or c'est là, à la limite de la Numidie, que les Byzantins ont regroupé leurs forces pour appuyer la résistance des Berbères. Ceux-ci devant le danger de l'invasion, ont placé à la tête de leur confédération Kasīlo (4), fils de Lamzam, du groupe des Barānis, de la tribu chré-

---

(1) En NOWEIRI.. op. cit, p. 322.

(2) cf. DIEHL : Afrique byzantine, t. II, op. cit, p. 528. FOURNEL: Berbers, t. I, op. cit, p. 167-168.

(3) Lévi-PROVENÇAL : Un nouveau recit de la conquête...Arabica, t. I, op. cit, p. 30.

ou Kasīla (Lévi-PROVENÇAL: ibidem), fils de KAHINA, dit Ibn Abd al-HAKAM.., op. cit, p. 73. Serait-il devenu musulman pendant le gouvernement d'Abū-l-MUHĀDJIR, comme le rapporte En-NOWEIRI, op. cit, p. 375. Ibn KHALDŪN / de Slane, t. I, op. cit, p. 212) et aurait-il été entraîné par ᶜUKBA en même temps qu'Abū-l-MUHĀDJIR lui-même, dans sa chevauchée vers le Maghrib extrême ? Tout ceci est peu vraisemblable et

→

tienne des Awraba (1). Avant de s'engager dans l'étroit couloir tracé par les limites septentrionale et méridionale de la steppe, Ukba se heurte probablement à un détachement venu de ṬUBNA (2), cité qu'il évite pour se diriger vers TAHŪDHA et BADĪS, "pour en faire la reconnaissance et pour voir combien il faudrait de cavalerie pour bloquer ces deux villes" (3), ou, plus justement, "afin de reconnaître combien il faudrait de troupes et d'approvisionnement dans le cas où l'on essaierait de réduire ces places, qui étaient alors deux des plus grandes villes du Maghrib"(4). Mais avant d'atteindre BĀDĪS au pied des Nementcha, à une journée de marche de là, il faut paraître devant TAHŪDHA (Thabudeos), où les Berbères cernent ses troupes et les enserrent si fortement qu'elles ne peuvent y réchapper. Ainsi en 63 (683), ᶜUkba b.Nāfiᶜ, Abū-l-Muhādjir et leurs compagnons,"tous trouvèrent le martyre sur un même champ de carnage" écrit Ibn Khaldūn (5).

– La résistance berbère.

A partir de cette date, les Arabes comprennent vraiment que leurs principaux adversaires ne sont plus les Byzantins mais les Berbères, capables de leur infliger pareille défaite. Tous les espoirs mis dans l'alliance et la conversion rapides de ces Berbères - les légendes relatives à la conversion puis au revirement de Kasilo en témoignent- sont déçus et leurs efforts sont presque anéantis, au point que même l'Ifrīkiya - dans sa partie déjà conquise - leur parait peu sûre. Zuhayr b. Ḳays al-

→ je pense qu'il vaut mieux s'en tenir au récit le plus ancien et le plus sobre, celui d'Ibn Abd al-HAKAM.., op. cit, p. 67 qui note que, passant par Tahudha, ᶜUKBA "se heurte à Kusaila b. LAMZAM, qui se trouvait à la tête d'une multitude de Rūm et de Berbères et avait été informé de la dispersion des troupes du chef arabe", et la note 84 d'A. GATEAU: "d'après Al-QAIRAWĀNI, l'affaire avait déjà été préparée par les Rūm et les Berbères qui habitaient Tahūdha", ou plutôt qui s'y étaient regroupés.

(1) Ibn KHALDŪN /de Slane, t. I,op. cit., p. 212 - III, p. 191. cf. DIEHL : Afrique byzantine.., t. II, op. cit., p. 527.

(2) El-BEKRI / de Slane, op. cit., p. 151, signale que des compagnons du chef arabe, par crainte d'une bataille près de Tubna, l'abandonnent lorsqu'ils parviennent en vue de cette citadelle.
En-NOWEIRI : op. cit, p. 334.

(4 El-BEKRI / de Slane, op. cit., p. 151.

(5 Histoire des Berbères, traduction de Slane, t. I, p. 288

Balawī, à l'annonce du désastre de TAHŪDHA, fait évacuer la place de Ḳayrawān, dont ᶜUkba lui avait laissé le commandement, et s'enfuit à Barḳa pour y attendre l'arrivée des renforts qu'il espère obtenir du Khalife. En effet, "tous les peuples du Maghreb, tant Francs que Berbères, se joignent alors aux bandes de Koceila et marchent vers Cairouan" (1) où Kasīla ne trouve plus que les Arabes contraints d'y demeurer, parce qu'ils "avaient des enfants ou des bagages" (2). Il leur fait grâce et demeure deux ans dans cette place (3). S'il devient ainsi, aux dires des historiens arabes, "maître de Cairouan et de l'Ifrīkiya" (4), c'est qu'en fait il apparaît alors comme le maître incontesté de tous les Berbères confédérés pour faire face à l'invasion. Cependant, même si les Byzantins se sont repliés quelque peu (5), ils n'ont pas pour autant renoncé à leurs possessions d'Afrique, fût-ce au prix d'une alliance qui les soumet provisoirement, et pour des raisons tactiques, à l'autorité d'un chef berbère. Ils occupent encore toute la Proconsulaire, la lisière septentrionale de la Byzacène où la seconde ligne de défense n'est pas entamée, et la plus grande partie de la Numidie jusque sur les bords de l'Aurès (6 .

De leur côté, les Arabes non plus ne peuvent renoncer à cette extrémité de l'Empire où ils ont déjà posé les fondements de la constitution d'une nouvelle province. En 685, le nouveau Khalife umayyade, ᶜAbd-al-Malik b. Marwān, dès qu'il peut affermir son autorité (7), prescrit au compagnon de ᶜUkba, demeuré en garnison à Barḳa, de partir en toute hâte pour l'Ifrīkiya et lui fournit dans ce but les hommes et l'argent nécessaires. Kasīlo, averti de l'arrivée de Zuhayr, quitte ḲAYRAWĀN mal défendue, pour se retirer, toujours dans le pays de Ḳammūda

(1) Ibn KHALDUN / de Slane.., op. cit, t. I, p. 289.

(2) ibidem.

(3) cf. Arabica,t. I, 1954, p. 31. 5 ans, dit à tort : Ibn KHALDUN: Histoire des Berbères, t. I, op. cit, p. 289.

(4) En-NOWEIRI.., op. cit, p. 336.

(5) Arabica..., op. cit, p. 31.

(6) DIEHL: Afrique byzantine .., t. II, p. 580 qui cite les chroniqueurs byzantins Nicéphore et Théophane. Sur les prétentions des empereurs byzantins à reconquérir l'Afrique, cf. Liber PONTIFICALIS, p. 366 cité par DIEHL, ibidem.

(7) En-NOWEIRI.., op. cit, p. 336.

(1), à l'abri de MAMS (2). C'est là qu'en 65, Zuhayr le défait et met fin à son pouvoir sur les tribus berbères. Kasilo étant mort, ainsi que plusieurs chefs de tribus, la résistance berbéro-byzantine est fortement ébranlée; mais Zuhayr ne doit pas être en mesure d'exploiter sa victoire puisqu'il ne pense qu'à rentrer à Barka (3), laissant à Kayrawān une petite garnison qu'il croit en sûreté dans un pays où il n'existe plus de chefs puissants (4).

---

(1) Ibn ᶜAbd al-HAKAM, op. cit, p. 73 : Kūniya. Je ne vois pas pourquoi C. DIEHL (Afrique byzantine.., p. 580-81) met si fortement en doute les relations de ces événements, attestés pourtant par Ibn Abd al-HAKAM lui-même.

(2) Mamma. Entre Sabiba et Kayrawān, près de Djalūla, cf. Fragments de la chronique de ᶜARĪB, publiés par A. DOZY en appendice à l'Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano-al-Moghrib par Ibn IDHĀRĪ, Leyde, 1848-51, p. 146.

En 548, c'est dans la grande plaine de Mamma, entre Sabība et l'actuelle Kayrawān, que les chefs révoltés contre Jean TROGLITA s'étaient rassemblés (cf. DIEHL, op. cit, p. 377). Mamma est sur la ligne de forteresses qui va de Thapsus à Théveste par Kouloulis, Mamma, Sufetula, Sabiba et Ammaedera. Ibn al-ATHĪR (Annales .., op. cit p. 25-26) fait dire à Kasīla: "Je pense que je dois aller camper à Mems, car il y a à Kayrāwan de nombreux musulmans vis à vis de qui nous sommes engagés par un traité que nous ne devons pas violer. Or, il y a à craindre qu'en nous portant au-devant de ZOHEYR pour le combattre, nous ne laissions sur nos arrières ces musulmans solidement installés, tandis qu'à Mems nous n'aurions rien à redouter d'eux et nous pourrons livrer bataille à ZOHEYR ; vainqueurs, nous poursuivrons nos ennemis jusqu'à Tripoli et ne laisserons rien subsister d'eux en Ifrīqiya ; vaincus, nous nous jetterons dans les montagnes et leur échapperons".

(3) Pour des motifs de piété, rapporte Ibn al-ATHĪR: Annales, op. cit , p. 26: "je ne suis, dit-il, venu ici que pour faire la guerre sainte et je crains de succomber à la tentation des plaisirs mondains". cf. Ibn KHALDŪN, op. cit, I, p. 213.

(4) ibidem.

– La réaction byzantine.

Mais durant ce temps, le gouvernement de Byzance, "ayant renouvelé en Orient la paix avec le Khalife, se préoccupait attentivement de défendre ses provinces occidentales" (1). Profitant de la révolte de Abd Allāh ibn Zubayr qui met en péril le pouvoir khalifal et de l'éclatement de la confédération berbère (2), Byzance peut étendre à nouveau son pouvoir sur une grande partie de l'Afrique, Carthage redevenant la capitale de cette province (3), jusqu'en 69 / 688-89, date de l'expédition de Ḥasan b. al-Nuᶜman. De Sicile, le gouvernement impérial envoie à Barka une flotte qui pille cette ville et Zuhayr, en essayant de la reprendre à son retour d'Ifrīkiya, trouve la mort ainsi que ses compagnons.

Durant quatre années de répit, l'Afrique byzantine réorganise sa défense par des alliances conclues entre l'exarchat et le nouveau chef berbère qui a succédé à Kasīla et regroupé sous son autorité les tribus du Tell depuis l'Aurès, la Kahīna (4).

---

(1) C. DIEHL, Afrique byzantine, II, p. 581.

(2) Ibn KHALDUN, op. cit, I, p. 213 : "La désunion se mit alors parmi les Berbères, chacun de leur cheikhs, se regardant comme un prince indépendant".

(3) En-NOWEIRI, op. cit, p. 134. cf DIEHL, op. cit, II, p. 581-82.

(4) La mère de KASILA selon Ibn Abd al-Hakam; en tous cas, comme lui, de la tribu dominante des Awrāba, des Baranis. C'est la reine (malika) du Maghrib, dit UBAYD ALLAH in Arabica, I, 1954, op. cit, p. 32 - qui l'appelle DAHIYA bint TATIT. D'où lui vient ce nom de Kāhina que l'on croirait d'origine hébraïque et qui en arabe veut dire : prêtresse, devineresse, prophétesse ? Ibn-al-ATHIR, Annales..., op. cit, p. 29 résume ainsi les légendes qui couraient sur elle: "C'est, lui dit-on (à Hasan b. NUᶜMAN qui se renseignait à son sujet), une femme berbère régnant dans l'Aurès et connue sous le nom de KĀHINA, parce qu'elle dévoile l'avenir aux Berbères qui se sont ralliés à elle après la mort de KOSEYLA". Elle appartient à ces tribus aurasiennes qui avaient une longue tradition d'indépendance (cf. PROCOPE: De bello vandalico. Ed. de la Byzantine de Bonn, p. 345: Sous les Vandales), jouissaient d'un grand prestige et occupaient une position prééminente chez les Berbères. cf. Ibn HAWQAL /KRAWERS..,op. cit, p. 81 : "La population avait autrefois le dessus sur les Berbères et les autres peuplades du voisinage.."

Pour C. DIEHL, op. cit, p. 582, la KĀHINA "avait, dit-on, pris une part active au soulèvement qui, devant Tehouda, brisa la fortune de Sidi

– La Kāhina et Hasan b. Nu ᶜmān.

Celle-ci s'était manifestée "par suite de l'indignation qu'elle avait ressentie de la mort de Koseyla" (1) et avait exercé le même ascendant sur la confédération des tribus berbères (2) en les poussant à des représailles sur les musulmans de Ḳayrawān, après la mort de Zuhayr b. Ḳays (3).

Prenant conscience de la puissance nouvelle retrouvée par les occupants de l'Ifrīkiya, le Khalife ᶜAbd-al-Malik confie au nouveau wālī Hasan b. Nuᶜ mān al-Ghassānī, la plus forte armée arabo-musulmane jusque-là envoyée au Maghrib (4). En 69 / 688-89 (5), se faisant précéder par une avant-garde (6), renforçant son armée de tous les éléments rescapés de l'expédition précédente menée par Zuhayr, Hasan b. Nu ᶜman part de Tripoli pour Ḳayrawān. Non sans combats (7), il parvient à cette cité où il peut songer à élaborer son plan d'attaque (8). Sûr de sa puissante armée, il peut tenter ce que ses adversaires n'avaient pu réali-

→ OKBA (cf. Ibn KHALDŪN, op. cit, III, p. 193), la chute de KOSEYLA avait depuis lors accru encore ses forces et son prestige; non seulement les populations berbères, toujours éprises de merveilleux, obéissaient aveuglément aux ordres inspirés de la souveraine...".

(1) Ibn al-ATHĪR; Annales... , p. 32.

(2) Au point de devenir "maitresse de l'Ifrīkiya ", dit Ibn al-ATHIR, ibidem. (dit En NOWEIRI - Ibn KHALDUN; II, p. 340).

(3) ibidem.

(4) 40.000, disent Ibn IDHĀRĪ et ᶜUBAYD ALLAH. Leur armée considérable, écrit Ibn ᶜAbd al-HAKAM, op. cit p. 73. En-NOWEIRI.., op. cit, p. 339: "Ibn al-RAKIK dit que cet émir entra en Ifrīkiya avec la plus forte armée qui y eut jamais mis le pied".

(5) Récit de ᶜUBAYD ALLAH: Arabica, t. I, op. cit, p. 40. En 74 (12 mai 693) écrit à tort Ibn al-ATHIR: Annales, .. p. 28. En-NOWEIRI.., op. cit, p. 339 citant Ibn al-RAKIK, confirme cette date de 69.

(6) Ibn ᶜAbd al-HAKAM..op. cit, p. 73.

(7) Ibn ᶜAbd al-Hakam, toujours très sobre de détails, note simplement "qu'il fit de nombreuses conquêtes et s'empara d'un immense butin".

(8) En-NOWEIRI.., op. cit, p. 339 : "Aussitôt entré à Kairouan... Hassan demanda s'il restait encore des princes en Ifrikiya. On lui désigna le commandant de Carthage, grande ville qui n'avait pas encore été prise..". Ibn al-ATHIR: Annales... op. cit , p. 28 : "Carthage, dont le prince le plus puissant d'Ifrikiya n'avait pas encore été attaqué par les musulmans...".

ser : à savoir remonter la route du littoral pour parvenir jusqu'à CARTHAGE par voie de terre. Enlève-t-il tour à tour au passage toutes les citadelles qu'il rencontre sur la côte : HADRUMETUM, HORREA CAELIA, UPPENA, APHRODISIUM avant de couper la presqu'île du Sharīk par TUBERNUC et CILIBIA ? (1). Les chroniqueurs ne disent mot sur les combats préalables (2). C'est probable, mais non absolument nécessaire du point de vue tactique (3).

– Hasan à CARTHAGE.

Quoiqu'il en soit, en 690 vraisemblablement, Hasan met le siège devant CARTHAGE, ville bien fortifiée et très peuplée (4), y pénètre de vive force (5), pillant, massacrant et faisant de nombreux captifs (6). Avec l'aide de ces captifs et des populations environnantes réquisitionnées par ses troupes (7), il fait détruire cette cité qui symbolisait la puissance byzantine. Mais la résistance des Berbéro-Byzantins continue et ne lui laisse pas le temps de démanteler CARTHAGE. Hasan poursuit ses adversaires jusque dans les cités voisines de BANZART et de SAṬFŪRA, au nord de CARTHAGE et les y défait . A cette occasion, il s'empare de tout le territoire avoisinant, assiégeant toutes les places fortes pour les réduire. Les Byzantins et leurs alliés se réfugient dans la place de BĀDJA (Vaga), à une centaine de kilomètres de là (8).

(1) Comme le pense C. DIEHL..., op. cit, p. 583.

(2) Seul Ibn ᶜAbd al-HAKAM op. cit p. 73, déjà cité signale " de nombreuses conquêtes". ᶜUBAYD ALLAH in Arabica, t. I, 1954..., op. cit, p. 40, se contente de penser qu'il y a 100 milles entre Tunis et Kairouan.

(3) Probable, car lorsque HASAN entre dans Carthage "il n'y trouve plus qu'un petit nombre d'habitants de basse classe". Ibn ᶜAbd al-HAKAM.., op. cit p. 73 exagère mais sa relation laisse supposer que les troupes et les fonctionnaires byzantins ont eu le temps de prévoir l'ampleur de leur défaite, après que les autres places-fortes qui protégeaient Carthage eurent été enlevées, et de préparer leur fuite.

(4) Une population innombrable de Rūm et de Berbères, note Ibn al-ATHĪR: Annales p. 28.

(5) En-NOWEIRI: ᶜUBAYD ALLAH.

(6) En-NOWEIRI: Ibn AL–ATHĪR.

(7) ᶜUBAYD ALLAH, op. cit, p. 40.

(8) tandis que les Berbères, précisent les chroniqueurs, s'abriteraient derrière les remparts de BŪNA (En-NOWEIRI.., op. cit, p. 339. Ibn al-ATHĪR; Annales... p. 29) Cette précision fort tardive, ne semble guère plausible,

La perte de CARTHAGE marque nettement pour les Byzantins la fin de leur gouvernement sur leurs possessions d'Afrique. Si les forces restées sur place semblent devoir se résigner provisoirement à cette défaite, il n'en est pas de même pour le pouvoir central qui, le temps de la stupeur passé, se ressaisira et tentera de reprendre la capitale de la province.

Quant aux conquérants arabo-musulmans, c'est la première fois qu'ils se sont sentis assez sûrs de leurs forces pour oser pénétrer jusqu'au coeur de la défense byzantine. Mais cette victoire sur CARTHAGE, si elle est lourde de sens, ne peut être qu'une étape de la conquête définitive de l'Ifrīḳiya, pour ceux qui ont compris, comme nous l'avons vu précédemment, que leurs pricipaux adversaires étaient les plus anciennes populations berbères d'Afrique du Nord, lesquelles, au contraire des Byzantins, défendaient leur sol-même et ne disposaient pas de position de repli.

Aussi, après un temps de repos pris à Ḳayrawān, Hasan b. Nu^{c}mān se dispose-t-il à l'attaque des forces berbères, regroupées autour de la Kāhina (1). Dès que ses soldats ont pu panser leurs plaies, il prend lui-même l'offensive (2) et, suivant la route de son prédécesseur ^{c}Ukba b.

→ car les Berbères sont trop liés jusqu'alors aux Byzantins dans la défense du territoire de cette partie de l'Afrique. Mais il est vraisemblable, comme la suite des événements le confirmera, que les Berbères, déçus par la faiblesse des Byzantins et la fuite de beaucoup vers la Sicile, tiennent à marquer leurs distances vis-à-vis de ces derniers et pensent à regrouper leurs forces pour se rallier à la Kāhina.

(1) Récit de UBAYD, Arabica, t. I, 1954..., op. cit , p. 40 : "HASAN demande ensuite (après la victoire remportée à Carthage) quel était le souverain le plus important de l'Ifrīkiya. C'est , lui dit-on, une femme qui s'appelle la KĀHINA. Elle est dans la montagne de l'Aurès". Même propos rapporté par En-NOWEIRI: op. cit, p. 340. Ibn KH̱ĀLDUN : op. cit t. I, p. 213. Ibn al-ATHIR: Annales.., p. 28.

(2) Ce que rapporte ^{c}UBAYD ALLAH: Arabica.., p. 40: "Elle se porta au-devant de lui.. " ne se comprend que comme une réaction de la Kāhina à l'avance vers l'Ouest des troupes arabo-musulmanes. Le chef berbère refuse de se laisser assiéger connaissant désormais la faiblesse des citadelles byzantines devant l'armée puissante de HASAN b. NU^{c}MĀN. cf. Ibn al-ATH̱ĪR: Annales .., p. 29 : ḤASAN marcha contre la KĀHINĀ qui, le voyant s'approcher et croyant qu'il en voulait aux places-fortes, démantela BAGH̱ĀYA (ce qui est invraisemblable), mais sans y faire attention (il faut corriger ici la traduction d'E. FAGNAN) le général musulman poursuivit sa marche".

Nāfi , selon toute vraisemblance, il passe au Sud de la première ligne du système de défense byzantin et marche en direction de BAGH̱ĀYA. Avertie de l'arrivée des conquérants, la Kāhina se porte au-devant d'eux et les deux armées se rencontrent sur les bords de l'oued Meskiana (1). La Kāhina victorieuse exploite son succès et poursuit inlassablement ses adversaires, les chassant de Numidie, puis de la Byzacène jusqu'aux environs de GABES, contraignant Ḥasan à évacuer l'Ifrīḳiya pour se réfugier en Pentapole et s'établir dans les forteresses de la région de BARKA (2). C'est là que ^{c}Abd-al-Malik, le Kh̲alife umayyade, lui demande de rester pour reconstituer son armée avant de reprendre la conquête (3).

Durant ce temps, les Byzantins ne restant pas inactifs, n'acceptent pas de perdre aussi rapidement leur province d'Afrique, la flotte que l'empereur Leontius arme et confie au patrice Jean, peut, en 697, reprendre non seulement CARTHAGE mais aussi de nombreuses citadelles de la Proconsulaire (4).

---

(1) cf. Ibn^{c}Abd al-HAḲAM.., op. cit, p. 73 : "près d'une rivière aujourd'hui nommée Nahr al-Bala^c" et notes 100 et 101 d'A. GATEAU: Cette appellation de Nahr al-Bala^c la rivière du malheur, est également citée par Ibn NAḎJĪ. D'après Ibn^{c}IDH̱ĀRI, elle reçut le nom de Wādī-al-^{c}ADH̱ARĀ, la rivière des instruments à torture. FOURNEL traduit : la rivière de la vierge . FAGNAN propose de traduire Miskiyāna la Sektātā d'Ibn ^{c}IDHĀRĪ, d'après Ibn KH̱ALDŪN. En-NOWEIRI et Ibn al-ATH̱ĪR la nomment Nini. Ibn NĀḎJĪ nous parle d'un ouad Miknasa. D'après El-BEKRĪ, la rencontre eut lieu sur le territoire de Gabès... Quels que fussent les anciens noms donnés par les chroniqueurs et voyageurs, il s'agit bien, semble-t-il de l'actuelle Meskiana, une des branches mères de l'Oued Mellegue qui prend sa source dans le Djabal Ṯafrennt à l'Est de Khenchela(Mascula) et donc de Bagh̲āya. Si l'on adopte la version d'Al-NUWĀYRĪ, comme le fait C. DIEHL, op. cit. II, p. 584, la rencontre des deux armées se serait faite au Nord-Est de Bagh̲āya,"sur les bords d'une petite rivière, l'oued Nini, qui verse ses eaux dans la grande lagune de Guerat-al-Tarf".

(2) qui prendront le nom de Ḳuṣūr ḤASAN. cf. Ibn^{c}Abd-al-HAKAM, op. cit p. 73. Ibn al-ATH̱ĪR: Annales.., p. 30. En-NOWEIRI, p. 340. etc....

(3) 5 ans , disent AL-NUWAYRI et IBN AL ATHIR. Le fait que les forteresses (Kusur) de la région de Barka aient porté longtemps le nom de Hasan laisse en effet supposer que ce chef y demeura assez longtemps.

(4) cf. DIEHL... op. cit, II, p. 583 qui cite NICEPHORE, THEOPHANE et Al-BAKRĪ. cf. aussi Al-TIḎJĀNI: RIHLA, traduit par A. ROUSSEAU →

– L'Afrique byzantine soumise aux Berbères.

A cette reconquête byzantine correspond un effort de la Kāhina pour étendre et affermir son pouvoir sur toute la Numidie et la Byzacène, au point de paraître la véritable "maîtresse de toute l'Ifrīkiya" (1). Il ne semble point, aux dires d'Ibn ʿAbd-al - Hakam et d'Ibn Khaldūn, que son gouvernement soit alors aussi tyrannique que le décrit Al-Nuwāyri (2). Ce qui, par contre, semble plus plausible, c'est lors du retour de Ḥasan b.Nuʿmān en 698, l'attitude désespérée de la Kāhina qui la fait recourir à une certaine tactique de la "terre brûlée", non qu'elle ait intérêt à piller le pays et à démanteler les forteresses, mais, plus que sur les citadins, elle s'appuie sur les ruraux comptant sur l'attachement de ces derniers à un sol dont l'envahisseur semble vouloir les déposséder (3).

→ sous le titre: voyage du Scheikh el-Tidjani dans la régence de Tunis pendant les années 706-708 / 1306-09 in Journal Asiatique, août-septembre 1852, p. 65 qui signale qu'à RADIS, à environ 6 milles de Tunis, "au temps du Khalifat de ʿAbd-al-MALIK... les Roums étaient venus, avec de nombreux vaisseaux attaquer la ville de Radés (alors au pouvoir des musulmans). Un grand nombre d'habitants avaient été massacrés, d'autres étaient tombés dans l'esclavage ... un immense butin était devenu la proie des Roums... p. 67 : A cette époque, les habitants de Radés n'avaient aucun ouvrage de défense pour les abriter des coups d'un ennemi entreprenant. Cette circonstance fut cause que les musulmans essuyérent des pertes considérables".

(1) En-NOWEIRI..., op. cit, p. 340.

(2) ibidem. cf. aussi Ibn al-ATHĪR : Annales.., op. cit p. 30 qui parle "d'actes de mauvaise administration, de tyrannie et d'injustice".

(3) cf. En NOWEIRI.., op. cit, p. 341. A l'approche de ḤASAN et de ses troupes, "la KĀHINA dit à son peuple : les Arabes veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent, tandis que nous ne désirons posséder que des champs pour la culture et le pâturage. Je pense donc qu'il n'y a qu'à ruiner le pays pour les décourager ! Elle envoya donc ses partisans partout, afin de renverser les villes, démolir les châteaux, couper les arbres et enlever les biens des habitants. ʿAbd-er-RAHMAN-ibn-ZIAD-ibn-ANAM rapporte que tout le pays, depuis Tripoli jusqu'à Tanger n'était qu'un seul bocage et une succession continuelle de villages, et que tout fut détruit par cette femme". Même assertion chez Ibn KHALDŪN ..., op. cit, I, p. 214. Récit de ʿUBAYD ALLAH in Arabica , t. I, 1954, p. 40 - Ibn al-ATHIR : Annales, p. 31. Tout est exagéré. cf. note 106 de GATEAU à la traduction de Ibn ʿAbd-al-HAKAM: cette destruction systématique des richesses de tout un pays →

Les moyens puissants mis à la disposition de Ḥasan b. Nuʿmān par le Khalife ʿAbd-al-Malik laisse supposer que le pouvoir central umayyad est cette fois décidé à en finir avec la résistance berbéro-byzantine.

En effet, Ḥasan dispose alors pour investir CARTHAGE d'une flotte, flotte importante et supérieure à celle des Byzantins. Il oblige celle-ci à prendre le large et à ramener en Orient les débris de l'armée vaincue à la suite du siège de la ville (1). Cette fuite est bientôt suivie de celle de tous les rescapés des garnisons impériales retranchées dans les citadelles que Ḥasan enlève tour à tour. La résistance byzantine est définitivement réduite et c'est alors que s'opère le véritable "sac de l'Ifrīkiya" dont la Kāhina n'est pas la seule responsable. Il n'est que la conséquence d'une lutte acharnée menée tant par les envahisseurs, qui pillent le pays, que par les Berbères qui, "pour défendre leur indépendance... ne reculent pas devant les partis les plus extrêmes" (2), et font le vide sur leur passage en se retirant dans les Aurès.

Il est certain que cette tactique , si elle permettait à des ruraux de survivre malgré tout en se retirant dans les montagnes, risquait de ruiner pour longtemps les habitants des cités comme ceux des campagnes qui en dépendaient. Ce sont surtout les citadins - les rares Byzantins demeurés dans la province mais surtout les Berbères romanisés depuis de longues générations - qui voient "avec un déplaisir extrême la destruction de leurs propriétés" et de leurs demeures (3). Ayant déjà pris ḲĀBIS, ḲAFṢA, les régions de ḲASṬILIYA et de NAFZĀWA (4), Hasan peut sans doute poursuivre la Kāhina sans plus se soucier d'une éventuelle résistance des citadins tout le long de la bordure méridionale du Tell. L'équilibre fragile des forces berbères est rompu par les dissensions survenues à nouveau entre leurs chefs, dont plusieurs n'approuvent pas la lutte menée par la Kāhina et l'abandonnent.

→ par ses propres habitants, est assez invraisemblable... Il y eut peut-être quelques sources et puits comblés, quelques centres d'approvisionnement détruits. Quoiqu'il en soit, le silence d'Ibn ʿAbd al-HAKAM sur ce point est significatif.

(1) cf. DIEHL : Afrique Byzantine, II, p. 584 qui cite THEOPHANE et NICEPHORE.

(2) cf. DIEHL, II, 585.

(3) Ibn KHALDŪN / de Slane : Histoire des Berbères, t. I, p. 214.

(4) En-NOWEIRI, apud Histoire des Berbères I, p. 341.
Ibn al-ATHIR: Annales..., p. 31.

Celle-ci d'ailleurs se rend bien compte que son combat est sans espoir, puisqu'elle délègue ses deux fils auprès de Hasan b. Nu man en qui elle voit désormais le nouveau maître de l'Ifrīkiya (1) . Non sans difficultés, le wali finit par la vaincre et la tuer dans l'Aurès, en 82/701. (2).

Son dernier adversaire étant ainsi éliminé, le conquérant prend soin de s'assurer de la fidélité des vaincus. Moyennant la promesse d'une amnistie générale, ceux-ci s'engagent à reconnaître l'autorité des successeurs du pouvoir byzantin et à fournir des troupes (3). Par ailleurs, nombre de ces Berbères, en faisant acte d'allégeance à leur nouveau chef, adoptent sa religion et embrassent l'Islam.

– L'Ifrīkiya conquise.

Maître incontesté de l'Ifrīkiya, Hasan s'applique sans tarder à l'organisation d'une administration qui lui permet d'affermir son autorité toute récente (4). KAYRAWĀN prend alors son vrai rôle de capitale administrative en même temps que de métropole religieuse. Sur l'emplacement choisi par ᶜUkba b. Nāfiᶜ, il érige la grande mosquée dont le plan servira de modèle à toute l'Ifrīkiya. En même temps, il soumet à l'impôt foncier (Khāradj (5)) tous ceux à qui il accorde la paix, tant Berbères qu'étrangers (aᶜdjām) (6).

---

(1) En-NOWEIRI et Ibn al-ATHIR : ibidem.

(2) En 702, écrit M. ROBERT MANTRAN (**L'expansion musulmane: VII° - XI° s.**, Paris, 1969, p. 135). Je suis ici la chronologie d'E. Lévi-PROVENCAL in **Arabica**, I, 1954.

(3) 12.000 hommes . Ibn al-ATHIR, **op. cit**, p. 31 et En-NOWEIRI, **op. cit**, p. 342 précisent que HASAN met à la tête de ce contingent les deux fils de la KĀHINA. Selon Ibn KHALDŪN, **op. cit**, p. 214, il accorde au fils aîné de la KĀHINA le commandement en chef du Djarāwa et le gouvernement des Aurès. Cette politique de confiance est toute chargée de risques mais s'avère efficace tant que HASAN demeure en Ifrīkiya.

Ibn KHALDŪN **op. cit**, p. 215 : "il organise des bureaux pour l'administration des pays", administration civile et militaire, précise Ibn ᶜAbd al-HAKAM.

(5) Nous reviendrons sur cette question. cf. A. FATTAL: **le statut, légal des non-musulmans en pays d'Islam**, Beyrouth, 1959, pp. 323-328.

(6) Ibn KHALDŪN, **op. cit**, p. 215 :"par une ordonnance écrite, il soumit au même tribut (khāradj) les individus de race étrangère (aᶜ djām) qui se trouvaient encore en Ifrīkiya, ainsi que cette portion de Berbères et de Beranès qui était fidèle au christianisme...".

Ayant renforcé son armée par l'adjonction des contingents berbères, il n'oublie pas pour autant de consolider sa flotte pour prévenir toute incursion byzantine sur les côtes et aussi en vue de futures conquêtes. Dans ce but, il fait venir d'Egypte jusqu'à TŪNIS (1)- RĀDIS (2) un millier de Coptes experts en constructions navales pour y établir un arsenal. Il mobilise aussi la main-d'oeuvre locale pour y apporter du bois et aménager le lac de TŪNIS.

Avec Hasan b. Nuᶜ mān, la conquête de l'Ifrīkiya est vraiment terminée. Désormais, l'empire umayyade compte une nouvelle province, avec sa capitale, "principe de stabilité et de continuité", (3) KAYRAWĀN. Jusque-là dépendante de l'Egypte, cette province se constitue en wilāya douée d'une certaine autonomie (4) lorsque, pour succéder à Hasan b. Nuᶜ mān, le nouveau Khalife Al-Walīd nomme Mūsa b. Nusayr. Tant s'en faut pourtant que la province soit réellement occupée. Tout le Tell oriental semble pratiquement inentamé par la conquête. Du moins

---

(1) Al-BAKRĪ, trad. de Slane, op. cit, p. 84.

(2) Al-TIDJĀNĪ : RIHLA = Voyage du Scheikh el-Tidjani dans la régence de Tunis pendant les années 1306-1309 traduit par A. ROUSSEAU in **Journal Asiatique**, août-septembre 1852, p. 67.

Al-Rakik al-Kayrawāni (5° siècle Hégire) : **Tarīkh Ifrikiya wa-l-Maghrib**, édité par AL-MUNDJĪ al-KAᶜABI, Tunis, 1968, p. 64.

(3) Aug. BERNARD : **Les capitales de la Berbérie** - in Recueil de mémoires et de textes publiés en l'honneur du XIV° congrès des Orientalistes par les professeurs de l'Ecole supérieure des Lettres et des Médersas, Alger, 1905, pp. 117-149, citait, p. 118, VIDAL de la BLACHE; "On n'imagine guère la possibilité de formation d'Etat là où il ne se trouve pas déjà d'importantes fondations de villes pour fixer, varier et étendre les relations. Au flottement des relations à l'état de nature, la ville substitue un principe de stabilité et de continuité. Elle donne à la communauté politique la stabilité de la pierre avec laquelle elle édifie ses monuments". Et l'auteur ajoute: "Fonder une ville, c'est, en un certain sens, fonder un état, et c'est bien ainsi que l'entendaient les anciens".

(4) Hicham DJAIT : **la wilaya d'Ifrīkiya au II° / VIII° siècle - étude institutionnelle. Studia islamica** t. XXVII, Paris, 1967, pp. 27-121 - écrit p. 85 : "De 86/705 à 184 / 800, entre le moment où la province commençait à s'organiser et à se doter de structures administratives et celui où la dynastie aghlabide allait instaurer une autonomie réelle, l'Ifrīkiya connut le statut de wilāya adulte, de plein droit, si l'on peut dire, directement rattachée au califat".

n'en est-il fait mention nulle part, sauf pour les cités que nous avons énumérées dans la relation des événements qui marquèrent les étapes de la conquête. Ibn Khaldūn (1) mentionne seulement parmi les villes détruites par les Arabes musulmans lors de cette conquête: SBAYTLA, DJALŪLA, MURNAK, UTIQUE, ZAMA "et d'autres villes" dont le nombre est difficile à préciser.

C'est en étudiant l'organisation de la province, qui va se poursuivre durant tout le VIII° siècle selon des principes élaborés en Orient pour tout l'Empire umayyade, que nous pourrons mieux comprendre le sort réservé aux anciennes comme aux nouvelles cités.

3°- LA WILAYA D'IFRIKIYA: DIFFICULTES ET ORGANISATION.

C'est donc en 86/705 que le nouveau Khalife AL-WALĪD, nomme MŪSA Ibn NUSAYR wali d'Ifrīkiya, en signifiant au gouverneur de FUSṬĀṬ " que cette province serait indépendante de celle de l'Egypte et qu'elle relèverait immédiatement du khalife"(2).

A). L'instabilité De La Nouvelle Province.

Au départ de Ḥasan ben Nu^cmān (3), les Berbères ont-ils repris les armes contre son lieutenant Abū Ṣālih qu'il avait laissé à KAYRAWĀN ? Il est certain que ce ne fut pas un soulèvement général (4). Mais des révoltes partielles eurent lieu, particulièrement aux frontières de

(1) **Histoire des Berbères**. . , op. cit, t. I, p. 207.

(2) NOWEIRI, op. cit, p. 343.

(3) Ibn^cIDHĀRĪ et Al-RAKĪK écrivent HASĀN.

Quoiqu'en dise Ibn KHALDŪN , op. cit, p. 215 : "Les Berbères se disputèrent la possession de l'Ifrikiya et du Maghreb, de sorte que des provinces furent presque dépeuplées. Quand le nouveau gouverneur, MŪSA ibn NUSAYR arriva à Cairouan et vit l'Ifrikiya changée en une vaste solitude."

l'Ouest (1) et du Sud-Est (2).

Aussi, dès son arrivée en Ifrīkiya, Mūsa s'emploie-t-il à mâter durement (3) ces mouvements de rébellion, lesquels, cependant, ne suffisent pas à l'arrêter sur la route qui doit le mener jusqu'au Maghrib extrême. Il laisse là-bas, à son affranchi, Ṭārik b. Zyād, le soin de préparer la conquête de l'Espagne . A cet effet, Ṭārik dispose de forces berbères, qu'il veille à islamiser plus profondément et encadrer de chefs arabes.

– L'occupation du Tell.

A son retour du Maghrib en Ifrīkiya, Mūsa rencontre quelque résistance dans la forteresse de MADJDJĀNA, au Nord-Est de Tébessa. Il charge Busr ibn Artā, ancien compagnon de ^cUkba b. Nāfi^c(4) d'assiéger cette cité, qui portera dorénavant son nom, tout en conservant son ancien toponyme (5).

(1) Ibn IDHĀRĪ : **Al-Bayān al-mughrib fi^c akhbār al- Maghrib**, Beyrouth, 1950, t. I: **Akhbar al-Maghrib**, p. 32. MUSA envoie des troupes contre les Berbères de ZAGHWĀN et de la région, puis son fils Abd ALLĀH "en diverses contrées d'Ifrīkiya", notamment chez les Kutāma qui au IX° siècle se rencontreront surtout en Petite Kabylie, entre Bougie, Sétif, Djidjelli et Constantine (cf. **Extraits de Kitab al-Masālik wa-l-mamalik** d'Ibn-KHURRADĀDBIH, présentés par M. HADJ-SADOK, Alger, 1949, p. 13).

(2) Ibn IDHĀRĪ, op. cit, p. 34. MŪSA doit combattre aussi les Hawwāra et les Zanata, Berbères de Tripolitaine (cf. Ibn KHURRADĀDBIH, op. cit, p. 13 et Ibn Abd al-HAKAM / GATEAU, p. 141). NOWEIRI, op. cit, p. 343 : MŪSA "ayant appris qu'il se trouvait sur les frontières une foule de gens qui s'étaient soustraits à l'obéissance". Ibn al-ATHĪR: **Annales**..., op. cit, p. 33 : "vers les confins de la province".

(3) Avec l'aide de ses deux fils. Ils rapportent de ces expéditions punitives et aussi d'un raid maritime opéré à MAJORQUE en 708 sous le commandement du cadet ^cABDALLAH - un butin considérable et un nombre de prisonniers si grand que "ce fut chose inouie depuis l'établissement de l'Islam" (NOWEIRI,, op. cit, p. 344). Mais les chiffres donnés par cet auteur sont sujets à caution, de même ceux que rapporte Ibn al-ATHIR: **Annales**.., op. cit, p. 33.

(4) Ibn ^cAbd al-HAKAM apud de Slane : **Histoire des Berbères**, t. I, p. 308.

(5) Madjdjana est la cité et KAL^cAT BUSR le fort qui la protège et où est établie la garnison. Nous reviendrons sur le problème posé par ce double nom dans la troisième partie.

Il est intéressant de noter que l'occupation de cette citadelle s'accompagne vraisemblablement de la fixation d'un peuplement arabe (1) par la constitution d'une petite garnison, toujours aux fins d'assurer une plus grande fidélité des troupes laissées dans cette région du Tell. C'est une règle qui tend à s'instaurer dans toute cette partie de l'Empire (2), après celles du pillage et de la capture des esclaves. En effet, l'Ifrīkiya n'est plus seulement au VIII° siècle une terre de djihād, mais elle est devenue une source de butin et de prélèvements d'impôts importants qui enrichissent le trésor khalifal. (3)

Après Ḥasan b. Nu ͨmān, Mūsa b. Nusayr sera appelé en Orient pour être dépossédé de la fortune acquise en Ifrikiya. La fin de son gouvernement coïncidant avec l'avénement du khalife Sulaymān b.ͨAbd-al-Malik, en 715, marquera aussi "un renouveau de la politique fiscale du Khalifat et...le retour à la stricte légalité" (4), que Mūsa avait largement enfreinte. (5)

---

(1) YA ͨKŪBI / Wiet, p. 211 : A Madjdjana, "les habitants sont appelés Sanadjira, car on les dit originaire du Sindjar, dans le Diyar Rabiͨa : ils constituent l'armée du gouvernement . On compte aussi des éléments non arabes..."

(2) cf. Al-RAKIK : Tārīkh Ifrīkiya ..., op. cit, p.69, à propos des Arabes laissés à Tanger pour encadrer les troupes berbères et leur enseigner "le Coran et les pratiques religieuses". cf. aussi Ibn al-ATHĪR : Annales .., op. cit, p. 34 et Hicham DJAIT : La wilāya d'Ifrīqiya - article cité de Studia Islamica, XXVII, p. 104 : " la composition des contingents militaires obéissait, sous les Omeyyades, au principe suivant : tout arabe installé dans une terre conquise doit être considéré comme soldat, si bien que la masse des immigrés arabes en Ifriqiya peut s'identifier avec l'armée . Comme la plupart des Arabes sont venus sans esprit de retour et qu'ils ont fondé des foyers dans leur patrie d'adoption, nous avons donc affaire à une colonie de peuplement ".

(3) Sur ces questions du butin, du djihād, de l'impôt et des esclaves, cf. M. TALBI : L'Ifriqiya et Orient au VIII° siècle ". Cahiers de Tunisie N° 26/27, Tunis 1959 pp. 299-307. Article repris en partie dans le chapitre intitulé "L'Ifriqiya et l'Orient avant l'avénement des Aghlabides" au début de son ouvrage : "L'émirat Aghlabide : Histoire politique". Paris 1966.

(4) M. TALBI : L'émirat aghlabide .., op. cit ., p. 24.

(5) Au détriment des Berbères, ralliés et convertis, que HASAN b. NUͨMĀN avait au contraire associés au butin et au partage des terres. cf. Al-Mālikī: Ryād al-NUFŪS, I, 36 cité par M. TALBI.., op. cit, p. 39.

Mais avant d'être destitué Mūsa b. Nusayr envoie une expédition maritime en Sardaigne (92/710) (1) et deux ans plus tard, sur les pas de Ṭārik, participe lui-même à la conquête de l'Andalus. Dans tout le Maghrib, et jusqu'à Aghmāt, il multiplie les constructions de mosquées (2). Lorsqu'il est mandé en Orient , il amène avec lui "vingt princes des cités d'Ifrīkiya" (3) dont les noms ne sont pas précisés mais dont le nombre semble indiquer que la province est à peu près pacifiée et ralliée au nouveau pouvoir. C'est sous son gouvernement que la wilāya "connait une extension considérable.... Coup sur coup, et avec une facilité considérable, elle s'agrandit de la Proconsulaire, de la Numidie, du Maghrib moyen et extrême" (4), puis de l'Espagne.

En ce qui concerne le Tell oriental, aucun évènement ne vient en rompre l'équilibre politique jusqu'en 126/744. A cette date, l'Ifrīkiya subit le contre-coup de la révolte khāridjite qui avait éclaté vingt deux ans plus tôt au Maghrib extrême (5) et entraîne le fractionnement de l'Afrique du Nord et de l'Espagne umayyade (6). Ce mouvement khāridjite, politico-religieux, manifeste le dépit de beaucoup de Berbères qui se trouvaient frustrés de leurs droits et leur indignation née du sentiment d'être exploités par les conquérants arabes. Ainsi, lorsque

---

(1) Cette expédition fut réitérée. cf. TALBI :Emirat aghlabide, Paris, 1966, pp. 386-387. Avec des esclaves sardes , on fonda une cité dénommée SARDANIYA, près de DJALŪLA. cf. BEKRI / de Slane p. 70.

(2) IbnͨIDHĀRI : Bayan .., op. cit, p. 37.

(3) ibidem., p. 40.

(4) H. DJAIT : article cité, p. 93. Cette occupation est vérifiée par les archéologues. Ainsi à HENCHIR al-FAOUAR, près de BĀDJA. cf. Amar MAHJOUBI : Henchir el-Fouar. AFRĪCA, 1967-68, II, pp. 293 313.

(5) IbnͨIDHĀRI : Bayān.., op. cit., p. 55. Certes ce mouvement KHĀRIDJITE est né en Orient , lors de la lutte pour le pouvoir entre MUͨĀWIYA et ͨALĪ, vers 657. Les khawāridj sufrites sont signalés au Maghrib en 117/735 ; leurs partisans remportent victoire sur victoire. Les ibadites apparaissent plus tard, après 740 mais leur mouvement se fixe plus durablement en Tripolitaine, dans le Djabal Nafūsa et le royaume de Tahart.

(6) H. DJAÏT: article cité, p. 94, retrace les étapes de cette dislocation - 124/741 : royaume des Barghwata - 129/747 : autonomie de l'Espagne par rapport à Kayrawān puis indépendance en 137 avec l'arrivée de l'umayyade Abd-al-RAHMĀN ibn MU ĀWIYA - 140/747 : principauté de Sidjilmāsa - 144/761 : royaume de Tāhart - 172/789 : royaume idrisite.

malgré les promesses qu'il leur avait faites lors de son investiture, Ibn Ḥabḥâb fut contraint, pour répondre aux exigences des kẖalifes de Damas, "d'user de violence et de mauvais procédés..., les Berbères devinrent-ils agressifs : ils tuèrent leur magistrat (ᶜâmil) et se révoltèrent tous ensemble" (1).

– Première tentative d'indépendance en Ifrīkiya.

Vingt ans plus tard, l'arrière petit-fils de ᶜUkba b. Nāfiᶜ, ᶜAbd-al-Raḥmān b. Ḥabīb, après avoir tenté de s'emparer du pouvoir en Espagne, débarque à Tunis en 126/744 et s'efforce de fonder à Kayrawān une dynastie indépendante (2), en se soustrayant à l'obligation d'envoyer au kẖalife Abū Djaᶜfar al-Mansūr les cadeaux d'usage composés jusqu'alors surtout d'esclaves (3) berbères. Malgré cela, il ne parvient pas à se concilier les Berbères kẖaridjites révoltés. La tribu des Sandhādja s'empare de BĀDJA, ᶜUrwa b. al-walīd Sadafī occupe TŪNIS et Abū ᶜAttāf ᶜImran b. ᶜAttāf ᶜAzdī s'installe à TĪFĀSH tandis que " les Berbères se soulèvent dans les montagnes" (4) et que les Hawwāra ibādites prennent Tripoli.

La répression est sévère (5) mais n'empêche pas les révoltes de se prolonger et d'atteindre même la capitale de la province. Alors qu'il vient de s'affranchir de l'autorité kẖalifale - celle du kẖalife Al-Mansūr, second souverain de la dynastie ᶜabbasside dont l'avènement en 750 ne modifie pas les données de la géographie politique de l'Ifrīkiya - ᶜAbd-al-Raḥmān ibn Habīb est assassiné par ses frères, AL–YĀS et Abd-al-Wāritẖ. Ce dernier, pour fuir la vengeance de Ḥabīb, fils et successeur du precédent wālī, se réfugie chez les Ufardjdjuma dont le prince Asam ibn Djamīl finit par occuper Kayrawān, à y prendre le pouvoir puis à y reconnaître le pouvoir kẖalifal d'Al-Mansūr. C'est alors que Ḥabīb se

(1) Ibn IDẖĀRI: Bayan..., op. cit, p. 52 et sv. fait un récit détaillé, mais difficile à vérifier, des événements qui troublèrent l'Ifrīkiya du Sud-Est et amenèrent plusieurs usurpateurs du pouvoir à KAYRAWĀN.

(2) Ibn-al-ATẖIR : Annales, op. cit, p. 74. cf. M. TALBI : Emirat.., p. 36 et G. MARCAIS et Lévi-PROVENÇAL : Note sur un poids de verre du VIII° s, A.I.E.O., t. III, 1937, pp. 6-17.

(3) Sur la fourniture d'esclaves, l'exportation de Djawārī et le versement du kẖāradj et de la djizya cf. M. TALBI : Emirat, pp. 25-37.

(4) Ibn-al-ATẖIR : Annales ..., p. 75.

(5) Ibn KẖALDŪN / de Slane, I, p. 219. Ibn al-ATẖIR : Annales, p. 78.

réfugie dans l'Aurès, région restée fidèle au pouvoir légitime d'Ifrīkiya. Il est tué en cours de route et Asam devient maître de Kayrawān et de toute la province.

Les exactions des membres de sa tribu dans la capitale, et notamment les mauvais traitements infligés aux Arabes kurayshites, provoquent la réaction des tribus rivales, les Zanāta et les Huwwāra ibadites de Tripolitaine dont le chef, Abu-l-Kẖattab s'empare à son tour de Kayrawān, en 141/758-59.

Le wāli légitime nommé par le kẖalife Abū Djaᶜfar al-Mansūr, en triomphant de l'armée d'Abū-l-Kẖattab, peut chasser l'usurpateur ibādite ᶜAbd-al-Rahmān ibn Rustam, lequel va se réfugier à TĀHART et y fonder un royaume indépendant en 144/761-62 (1). Cet Ibn-al-Asẖ atẖ parvient à soumettre l'Ifrīkiya et le Meghrib. Dans la "marche" de l'Ouest, le gouverneur de TUBNA, Al-Agẖlab, en luttant contre Abū Kurra qui s'était proclamé kẖalife à Tlemcen, renforce le pouvoir ifrikien dans le Zāb (2). Mais ce raffermissement de l'autorité ne peut durer car les troupes arabes se révoltent contre Ibn-al-Asẖ ᶜatẖ quand elles apprennent que celui-ci refuse d'obéir à un prétendu ordre de rappel venu du kẖalife. Elles le forcent à se retirer et lui substituent ᶜIsa-ibn-Mūsa al-Khurāsānī.

– Al-Agẖlab, wālī d'Ifrīkiya.

Le kẖalife al-Mansūr réagit immédiatement et nomme wāli d'Ifrīkiya Aghlab b. Sālim b ᶜIkāl al-Tamīmi, le gouverneur de TUBNA. Al-Aghlab gagne KAYRAWĀN et en expulse quelques chefs arabes qui avaient procédé au renversement de son prédécesseur. Sitôt parvenu dans la capitale, il lui faut reprendre la lutte contre son ancien adversaire Abu-Kurra, puis contre un usurpateur arabe, Al-Ḥasan b. Ḥarb, chef du djund de TŪNIS. Il perd d'ailleurs la vie dans cette lutte de même

(1) Le récit le plus complet de tous ces événements est celui d'Ibn-al-ATẖIR : Annales, pp. 78 et sv. cf. aussi Ibn KHALDUN / de Slane I, 219 sv

(2) TUBNA (= Tubunae) jouait un rôle capital dans le système défensif byzantin, à la limite de la Numidie et de la Maurétanie césarienne. Ibn KHALDUN / de Slane., op. cit, t. I, p. 229 dit qu'elle fut "fondée" en 151/768. Elle permettait de surveiller tout le Hodna oriental et de prevenir toute invasion venant du Sahara ou du Maghrib central vers le Sud. On comprend que les Arabes y aient établi un djund et en aient fait le centre administratif, civil et militaire du Zāb. cf. H. DJAIT, art. cité, p. 119.

qu'Al-Ḥasan qui s'était réfugié pour un temps chez les Kutāma (1).

Inquiet de l'instabilité du pouvoir dans cette province reculée de l'empire, Al-Mansūr nomme en 151/768 un nouveau Wālī : Abū Dja far ᶜUmar b. Hafs, qui peut demeurer trois ans à KAYRAWĀN sans connaître de révolte. Quand il estime la province assez sûre, il se rend à TUBNA pour y reconstruire le centre de la région militaire du Zāb. Mais ce faisant, il dégarnit le djund de KAYRAWĀN et les Berbères en profitent pour se révolter contre le lieutenant du wālī, Habīb b. Habīb Muhallabī, qui est tué au combat. "Une insurrection générale éclate alors en Ifrīkiya" (2), et le wālī est assiégé dans TUBNA par une coalition de douze armées composées de Berbères kharidjites dont les principaux chefs sont Abū Kurra et Abd-al-Rahmān ibn Rustam. Abū Djaᶜfar Umar parvient à dégager TUBNA à prix d'argent, mais les Ibādites, en portant leurs efforts sur KAYRAWĀN, le forcent à retourner dans sa capitale. La faible garnison laissée à TUBNA parvient à se maintenir dans la citadelle et à repousser la nouvelle attaque d'Abū Kurra.

Sur la route de KAYRAWĀN, le wali fait halte à LARIBUS, feint de se porter sur TŪNIS et revient rapidement à KAYRAWĀN, qu'il ne peut pas défendre longtemps et où il se fait tuer par les troupes d'Abū Hātim, en 154/771. Ce chef traite avec le frère d'Abū Djaᶜfar et occupant KAYRAWĀN, y fait "brûler les portes et démanteler les murailles" tandis que " la plus grande partie de djund se retire à TUBNA" (3).

Entre temps, Al-Mansūr nommait Yazīd b. Hātim wālī et lui confiait 60.000 hommes pour retablir l'ordre en Ifrīkiya. Yazid peut vaincre Abū Hātim en 155/772 dans le gjabal Nafūsa et réprimer tous ces mouvements de division . "L'Ifrīkiya, ainsi pacifiée, jouit de la sage administration de Yazīd" (4) qui, dès 157/774 rebâtit la grande mosquée de KAYRAWĀN et fait construire des "sūk-s" pour chaque métier, apparaissant ainsi comme un "nouveau fondateur" de la capitale (5). Mais en 164/784 il doit faire face à une rébellion suscitée dans le Zāb par le chef des Ufardjuma, Ayyūb al-Hawwārī, qui d'abord victorieux, est finalement massacré avec ses troupes.

(1) Ibn al-ATHIR : Annales.., p. 109.
(2) ibidem, p. 113.
(3) ibidem, p. 115.
(4) Ibn Al-ATHIR : Annales.., p. 117.
(5) En-NOWEIRI apud de Slane : Histoire des Berbères, t. I, p. 385.

A la mort de Yazīd, en 170/787, son fils Dawd, réprime une nouvelle révolte de Berbères à BĀDJA et gouverne l'Ifrīkiya jusqu'à l'arrivée de son oncle, Rūḥ b. Hātim, qui arrive à KAYRAWĀN en 171/788. C'est sous son gouvernement que, pour la première fois depuis près de trois décennies, la wilāya ne connaît pas de troubles. "Pendant tout le temps de son administration - note Al-Nuwayrī (1) - le pays jouit d'une profonde tranquillité, les routes sont sûres et une crainte salutaire retient les Berbères dans le pouvoir".

Cette accalmie se prolonge sous les gouvernements de Nasri-ibn-Ḥabīb et d'Al-Fadl-ibn-Rūḥ , marqués seulement par des querelles au sein des grandes familles arabes sous ce dernier gouverneur qui voit KAYRAWĀN occupée par Ibn-al-Djarūd. A la mort d'Al Fadl, ces querelles reprennent et entraînent plusieurs chefs militaires - dont celui de LARIBUS, Shamdūn, - regroupés sous les ordres d'Ibn Mundhir, gouverneur militaire de MĪLA. Mis en fuite par Ibn-al-Djarūd, ils concentrent leurs troupes à LARIBUS et se portent sur KAYRAWĀN pour délivrer cette ville.

Le wālī nommé par le khalife Al-Rashīd, Harthama b. Aᶜyan entre avec de nombreuses troupes à KAYRAWĀN, en 179/795 et accorde l'amnistie à tous les partisans des chefs rebelles. C'est à lui que MUNASTIR doit la construction du Kasr al-kabīr en 180/796. Mais deux chefs arabes luttant contre lui, Harthama craint de nouveaux troubles et il préfère demander son rappel en Orient (181/797).

Son successeur est son frère de lait Muhammad b. Mukātil b. Hakīm ᶜAkki, lequel se trouve d'emblée contesté par le djund de KAYRAWĀN qui dresse contre lui un autre prétendant . L'année suivante, le chef de la région militaire (djund) de TŪNIS, Tammām b. Tamīm Tamīmī, s'oppose à son tour au pouvoir du wālī, le vainc et le chasse de KAYRAWĀN.

Ce geste du gouverneur de TŪNIS amène celui du Zāb, Ibrāhīm ibn-al-Aghlab à se mettre en mouvement pour rétablir Muhammad b. Mukātil. Mais comme celui-ci n'était guère apprécié par le djund, à son retour dans la capitale et après la soumission de Tammām, les Arabes de KAYRAWĀN "insistent auprès de Ibrāhim b. Aghlab et le décident à demander à A-Rashīd le gouvernement du pays pour lui-même" (2).

(1) En-NOWEIRI..:op. cit, p. 387.
(2) Ibn al-ATHIR: Annales..., p. 157.

Cette nomination est signée par le khalife, sur les conseils de Harthama, en 184/800. En même temps que "la cessation des troubles et l'affermissement de l'ordre"(1), cette date marque l'avènement de la première dynastie qui allait régner plus d'un siècle sur l'Ifrīkiya. Avant d'en retracer l'histoire, il convient de faire le bilan de ce VIII° siècle si fertile en événements dont le découlement si précipité nous a semblé fastidieux.

B). L'Organisation De La Nouvelle Province.

Terre de djihād puis source d'enrichissement pour le Trésor central de Damas, l'Ifrīkiya prend sous les ᶜAbbāsides une relative autonomie. Lorsque la source de butin qu'elle constituait se tarit, elle est organisée en terre de kharādj, sur un modèle resté flou mais qui remonte à Hasan b. Nuᶜmān (2). Sulaymān ᶜAbd-al-Malik, nous le savons, avait contribué au retour à la légalité de la politique fiscale suivie jusqu'alors dans la province. Mais les Arabes ne cessent d'occuper une position privilégiée par rapport au reste de la population, même islamisée. Les quelques 200.000 hommes qui sont venus d'Orient (3) depuis les débuts de la conquête n'étaient pas tous, tant s'en faut, demeurés sur place. Néanmoins, "des colonies arabes assez denses avaient dû se constituer, particulièrement dans les centres privilégiés par la nature"(4) et plus sûrement dans les centres et les citadelles des régions et des circonscriptions militaires.

– Les garnisons arabes.

Ce sont en effet des considérations d'ordre stratégique qui président à l'implantation des garnisons du djund arabe et donc entraînent des relations nouvelles entre les cités et une réévaluation de l'importance de chacune. De même, les rivalités tribales entre Orientaux pour la

---

(1) ibidem, p. 157.
(2) cf. M. TALBI: L'émirat aghlabide.., op. cit, p.. 24, citant Ibn IDHĀRĪ et Al-MĀLIKĪ.
(3) cf. M. TALBI : Rapports de l'Ifrikiya ..., article cité, Revue Tunisienne, n° 26-27, p. 300.
(4) ibidem.

conquête du pouvoir - Arabes kalbites et kaysites, Mudarites et Yamanites, Syriens et gens de Mésopotamie et du Khurāssan - ne cessent de créér tout au long de ce VIII° siècle une instabilité politique qui influe sur l'occupation militaire, tout comme la rébellion berbère. Celle-ci se manifeste fondamentalement comme la réaction de nouveaux convertis qui souffrent de l'injustice du sort qui leur est fait par leurs coréligionnaires d'Orient et donc comme une revendication égalitaire à laquelle le Kharidjisme fournit des arguments idéologiques.

Ainsi, alors qu'au début du siècle, avec la fondation de l'arsenal de TŪNIS - RADĪS, les nouveaux maîtres de l'Ifrīkiya sont surtout préoccupés de poursuivre leurs conquêtes vers la Méditerranée occidentale, dès l'éclatement des troubles kharidjites, leur stratégie évolue vers la défensive, à l'intérieur même du territoire. De toutes façons, le système byzantin est complètement renversé : il ne s'agit plus de défendre le Tell oriental d'incursions éventuelles venues du Sud - est ou ouest - mais de l'investir et d'empiéter progressivement sur le massif intérieur.

– Le rôle des cités telliennes.

Dans cette redistribution des rôles militaires impartis aux cités du Tell Oriental, après KAYRAWĀN qui demeure le principal centre opérationnel et contient la plus forte garnison, c'est TUNIS, qui, remplaçant Carthage, prend rapidement une place importante. Presque tous les mouvements de sécession, d'ailleurs, partent d'elle. Vient ensuite TUBNA qui acquiert aussi, au milieu du siècle, une place prépondérante, commandant toute la marche de l'Ouest que constitue le Zāb, lequel comprend alors, approximativement, les anciennes Numidie et Maurétanie Sitifienne, englobant et reprenant les places-fortes de ces provinces (1).

---

(1) En combinant les données fournies par le Bayān d'Ibn IDHĀRĪ et celles du Kitāb al-Buldān d'Al YAᶜKŪBĪ, M. HICHAM DJAÏT in Studia Islamica, XXVII, article cité. p. 119 - a essayé de dresser la liste des régions militaires d'Ifrīkiya au VIII° siècle, de leurs centres et de leurs circonscriptions. A cette liste, j'ajouterai dans la région de Kayrawān, la circonscription de LARIBUS dont il a été fait plusieurs fois mention au cours de cet aperçu historique et qui semble plus importante que MADHKŪRA en ce VIII° siècle, et dans le Zāb, celle de TĪFĀSH, l'ex-Tipasa de Numidie. Nous reviendrons sur ces données de géographie administrative dans la seconde partie.

Il apparaît donc, au cours de ce siècle, qu'en dépit des troubles quasi-permanents - et pourrait-on dire, grâce à eux - la wilaya d'Ifrīḳiya parvient à mettre en place des structures administratives propres qui pourront jouer leur rôle plus efficacement dans une période plus calme et sous un gouvernement plus stable. Cette organisation est non seulement militaire mais aussi civile, et se dote, à l'échelon du pouvoir central, des institutions nécessaires au maintien d'une unité provinciale tant politique que religieuse et judiciaire, monétaire aussi, linguistique et plus généralement culturelle (1). Ayant tracé ses frontières vers l'Ouest, surtout après l'accord conclu entre Ruh b. Hātim et ᶜAbd-al-Wahhāb ibn Rustam en 171/787-88, l'Ifrīḳiya reprend les anciennes limites de la province byzantine, en y adjoignant la Tripolitaine.

Pour dessiner le nouveau visage de cette province, il est d'abord fait appel à des modèles orientaux mais le schéma byzantin apparaît constamment en filigrane. Pour ce qui regarde le développement des cités, si l'on peut signaler dans le Tell quelques implantations apparemment toutes récentes, que révèle la toponymie (2), la seule création d'importance est celle de TŪNIS, celle de MUNASTIR (3) et de ḲAYRAWĀN ne concernant pas directement le Tell. Dans celui-ci, il semble qu'un certain nombre de cités se maintiennent en raison de leur situation stratégique, dans la mesure cependant où elles ne constituent pas des obstacles sur la route de Kayrawān mais au contraire des étapes pour la pénétration dans l'Ouest.

La formation d'un diwān al-barid - bureau des postes (4) - laisse supposer l'existence de courriers, lorsque les routes sont sûres (5), et

(1) Les deux articles de M. Hicham DJAÏT, déjà cités, **Studia Islamica, XXVII** et XXVIII - exposent les caractéristiques de cette organisation.

(2) H. DJAÏT, **Studia Islamica**, XXVII, p. 111 - relève Hanshir al-ᶜAGALIM, Mahrine, Al-Ansāriyīn (cf. BEKRĪ / de Slane, p. 99) dont les noms sont empruntés à ceux des tribus arabes du djund.

(3) Il ne s'agit pas de la cité mais de la citadelle. cf. H. DJAÏT, article cité, p. 116, note 1 : "Dès avant la construction... du Ribāt de Monastir, il y eut probablement des petits ribāts face à la mer comme le laissent croire les sources hagiographiques".

(4) H. DJAÏT, in **Studia Islamica**, XXVIII, p. 80 et sv. cf. NOWEIRI apud de Slane : **Histoire des Berbères**, t. I, p. 388 qui cite un amir al-Barid en 171/787.

(5) En-NOWEIRI...p. 387.

d'itinéraires officiels dont il est impossible de préciser le plan. De même, dans le domaine économique, il est difficile de connaître le rôle dévolu aux cités. En toute hypothèse, vu l'insécurité qui règne tout au long de ce VIII° siècle, il ne peut s'agir d'organiser les circuits commerciaux. Le seul témoignage de réglementation des marchés, en 774, ne concerne que Ḳayrawān, et donc aussi l'arrière-pays dont elle dépend.

De même encore est-il trop tôt pour essayer de voir comment le paysage urbain se transforme lors de l'islamisation du pays. Les données archéologiques confirment les renseignements fournis par les chroniques : si les mosquées se multiplient, elles ne sont pas construites sur l'emplacement des églises, vraisemblablement par respect pour le culte chrétien encore largement pratiqué.

Ainsi ce VIII° siècle si agité marque-t-il néanmoins une transition capitale entre la province byzantine d'Afrique et la constitution de l'Ifrīḳiya proprement dite. L'islamisation et l'arabisation de cette région, comme sa puissance économique et militaire s'appuient sur un réseau de cités presque toutes antérieures à la conquête arabe. Il appartiendra à la dynastie aghlabide de préciser ce dessin encore trop flou d'une Ifrīḳiya nouvelle, province de l'Empire musulman (1).

(1) Sur l'islamisation et l'arabisation de la province cf. G. MARCAIS : **La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Age**, Paris, 1946, pp. 34 à 43

CHAPITRE III

L'IFRIKIYA AU TEMPS DES AGHLABIDES.

A l'aube de ce IX° siècle, au moment où Ibrāhīm b. al-Ag̲h̲lab se voit confirmé par le k̲h̲alife dans sa charge de wālī, l'Ifrīḳiya forme la dernière province occidentale de l'immense empire de Harūn-al-Ras̲h̲īd. Plus à l'Ouest, les Berbères ont fini par constituer des entités politiques indépendantes dont les gouvernements sont confiés à des orientaux k̲h̲aridjites, alides ou umayyades. Face à ces éventuels adversaires, le k̲h̲alife peut se féliciter de disposer d'un loyal serviteur de l'empire ʿabbāside et d'un champion de l'orthodoxie sunnite. Dans cette région lointaine et, il faut bien le dire, peu connue et peu estimée des Orientaux (1), la prise du pouvoir par Ibrāhīm b. Al-Ag̲h̲lab n'est pas un phénomène surprenant, mais tout au plus "une étape et un épisode" de l'effritement de l'empire musulman dans lequel chaque gouverneur "devenait de plus en plus...le véritable détenteur du pouvoir" (2).

---

(1) cf. Mohamed TALBI : **L'émirat aghlabide : Histoire politique**, Paris, 1966, chapitre I. et Georges MARCAIS : **La Berbérie musulmane** ..., op. cit, chapitre I.

(2) M. TALBI : Emirat..., op. cit , p. 47 : "on ne le destitue plus ; on ne lui donne plus, à proprement parler, d'ordre ; on ne lui réclame même plus de verser au Trésor le montant des impôt : on mérite sa bienveillance. A force de ménagements, de soins d'habileté politique, on arrive tant bien que mal, et plus mal que bien, à le maintenir dans une obéissance relative, plus apparente le plus souvent que réelle".

L'Ifrīkiya et l'empire musulman.

Déjà, depuis Yazīd b. Hātim, le gouvernement central avait admis la quasi-dynastie de la famille Muhallabī (1). L'émirat (2) aghlabide naît d'un effort du pouvoir abbasside pour "sauver une certaine unité et préserver, ne serait-ce qu'extérieurement, le prestige du calife" (3), à l'intérieur d'une même communauté de foi et de comportement, l'Ummah, et dans les limites de Dār-al-Islām, aux contours mal définis, aux frontière toujours ouvertes (4).

– Problèmes internes.

En prenant le pouvoir, en 184/800, Ibrāhim sait qu'il doit ménager deux éléments de la population des cités arabo-musulmanes, qui constituent tout autant "deux catégories d'opposants bien déterminés : le djund (5) d'un côté, c'est-à-dire l'aristocratie de naissance et d'épée les fakīh-s de l'autre, c'est-à-dire la bourgeoisie intellectuelle urbaine particulièrement kairouanaise" (6). Pour bien marquer sa volonté d'établir sa souveraineté nouvelle de façon durable et autonome, son premier

(1) cf. M. VONDERHEYDEN : **La Berbérie orientale sous la dynastie des Benoû-l-Arlab**, Paris, 1927, p. 8. M. TALBI..., op. cit, pp. 75 sv.

(2) cf. H. DJAIT : article cité in **Studia Islamica**, XXVII, p. 95 et sv. "Les termes de wali et d'amir sont interchangeables, avec une double nuance protocolaire et militaire pour le dernier". Si les chroniqueurs manquent de précision dans les termes, les pièces de monnaie par contre portent la titulature de l'amīr.

(3) M. TALBI : **Emirat**.., p. 47. La thèse de M. TALBI, qui doit être suivie d'un second volume sur les problèmes de la civilisation musulmane en Ifrīkiya, fait le point des recherches actuelles sur la dynastie des Banū al-Aghlab. Je la suivrai régulièrement, dans cet aperçu historique sur le IX° siècle, quant à la chronologie des événements qu'il éclaire d'un nouveau jour grâce à une riche documentation scientifiquement exploitée.

(4) M. TALBI.., op. cit, p. 128 : "A l'intérieur de la Dār-al-Islām, l'Ifrīkiya y compris, changer de royaume n'exigeait pas plus de formalités qu'un simple déménagement".

(5) H. DJAĪT : article cité, p. 110 : "Nous pensons que le terme de djund appliqué à l'Ifrīkiya, devait désigner les troupes venues d'Orient avec les wulāt abbassides, pour prendre avec les Aghlabides une acception tout à fait spéciale : celle des troupes personnelles de l'Emir".

(6) M. TALBI.., op. cit, p. 132.

geste, l'année même de son investiture, est de fonder au sud de KAYRAWĀN une cité "où il s'installe avec sa famille et ses esclaves" et à laquelle il donne, en signe d'allégeance ou tout au moins pour ne pas inquiéter le khalife, le nom d'AL ᶜABBĀSIYA (1). Même si cette création ne se fait pas ex-nihilo, il s'agit bien d'une nouvelle ville, appelée à s'agrandir, centrée sur une grande mosquée, et où l'Emir peut abriter son gouvernement (dār-al-'imāra) et s'entourer d'une garde fidèle. Il opérera d'ailleurs son changement de résidence presque en secret, avec un luxe de précautions qui révèle une méfiance aiguisée à l'égard de ses opposants de KAYRAWĀN.

L'Etat ainsi créé par Ibrāhim Ier b. al-Aghlab durera jusqu'en 910, au delà donc ce IX° siècle qui voit se développer l'Ifrīkiya et renaître la prospérité de l'ancienne Africa. Mais ce siècle est aussi une période mouvementée, marquée de nombreuses crises qui sont autant de contestations de l'ordre assuré par un régime fort; et ce régime prendra fin sous la poussée d'une révolte de grande envergure dont les motifs sont autant politiques que socio-religieux. Cette histoire du IX° siècle aghlabide est-elle influencée par le rôle des cités ? Et réciproquement, le destin des cités ifrīkiennes est-il déterminé par l'histoire de la dynastie? Il nous faut, en retraçant le déroulement général des événements de ce siècle, essayer de discerner les rapports constants entre l'histoire générale et l'histoire urbaine.

I. FORCE ET FAIBLESSE DU POUVOIR AGHLABIDE.

A. La dynastie aghlabide

La succession des émirs d'Ifrikiya jusqu'en 903 manifeste l'apparente continuité du pouvoir aghlabide et de l'oeuvre accomplie par la dynastie tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son domaine.

(1) Ibn-al-ATHIR : **Annales**..., p. 157, cf. TALBI, op. cit, p. 137. C'est le kasr-al-kadīm (Ibn IDHĀRĪ : **Al-Bayan**, p. 117) ou le kasr-al-'Abyad d'Al Baladhuri, à 2 milles de KAYRAWĀN.

a) Politique intérieure.

– Ibrāhīm Ier

De 800 à 812, Ibrāhīm Ier s'efforce d'asseoir son autorité sur les différents éléments de la population : arabes du djund dans les garnisons, commerçants et hommes de religion, populations berbères dans les campagnes. Malgré les nombreuses difficultés que lui suscitent les uns ou les autres de ces éléments, l'émir parvient, de sa capitale retranchée d'AL ᶜABBĀSIYA, à étendre le pouvoir aghlabide de Tripoli aux frontières du royaume rustumide de Tāhārt. Suivant le modèle ᶜabbāsside, il met en place un administration centrale et régionale qui lui permet notamment, bien que de façon insuffisante, d'alimenter un Trésor de plus en plus difficile à remplir car il doit faire face à des dépenses croissantes, tant militaires que civiles.

– ᶜAbd Allāh Ier

Aussi ᶜAbd Allāh Ier, le premier fils qui lui succède (196/812 - 201/817) prend-il soin tout d'abord de régler une situation financière déficitaire. Si elle s'avère efficace, la réforme fiscale qu'il décide (1) a néanmoins pour effet de lui aliéner les masses rurales.

– Ziyādāt Allāh Ier.

Ziyādāt Allāh Ier (201/817 - 223/838), qui remplace son demi-frère, n'est pas un soldat mais un lettré. Moins diplomate que ne sut l'être son père à l'égard du djund, il s'attire, par sa politique de force, les antipathies et les rancunes des grands "féodaux" (2) au point de mettre à l'épreuve l'unité du pays.

---

(1) Cette réforme consiste à substituer à la dîme, tributaire d'un rendement fort variable en ce pays, un impôt foncier fixe de huit dinars pour une superficie labourable par un attelage, qu'il y eût ou non une récolte. cf. M. TALBI..., op. cit, p. 260.

(2) terme employé ici dans un sens analogique très large cf. M. TALBI.., op. cit, p. 332 : "le monde arabo-musulman n'a pas connu, au sens strict, d'organisation féodale "..., et, p. 181 : "Un phénomène de type féodal cherchait, obscurément, à se réaliser... Il ne se réalisa pourtant pas . On ne découvrit pas la formule".

– Abuᶜ Īkāl.

Après sa victoire, c'est sur une province pacifée que le troisième fils d'Ibrāhīm Ier, Abuᶜ Īkāl, peut régner de 223/838 à 226/841. Durant ces trois ans, qui coincident avec le triomphe de l'Empire ᶜabbāsside sur tous les fronts, l'émir s'emploie à contrôler le pouvoir des gouverneurs tout en leur assurant de solides revenus.

– Muhammad Ier.

Son successeur est le jeune Muhammad Ier, (226/841 - 242/856) qui maintient son autorité par une politique de bascule, au sein des controverses religieuses qui divisent alors le monde musulman, partagé entre les Muᶜtazilites et ceux qui croient que le Coran est incréé. Ces doctrines alimentent des mécontentements populaires dont l'émir sait venir à bout.

– Abū Ibrāhīm.

A la mort de Muhammad, son neveu Abū Ibrāhīm Ahmad (242/856 - 249/863), hérite d'un royaume riche et paisible. La prospérité économique - favorisée par l'or de Sicile - permet de rétribuer largement l'armée régulière et de bâtir. Cet émir a laissé un tel souvenir de constructeur que les chroniqueurs lui attribuent un nombre incalculable de citadelles, tant sur les côtes qu'à l'intérieur du pays (1), comme aussi beaucoup d'édifices d'utilité publique. L'année même où commencent ces travaux, en 245/859, "un tremblement de terre détruit.... maintes forteresses, des lieux d'habitation et des ponts" (2), catastrophe à laquelle l'émir et le khalife lui-même, Al-Mutawakkil, essaient de remédier rapidement. Cet évènement intervient-il dans la conversion véritable d'Abū Ibrāhīm ? En tous les cas, celle-ci, notifiée publiquement, contribue à rapprocher la dynastie aghlabide du peuple ifrīkiyen et à tracer pour la postérité le portrait d'un prince doux et pacifique.

---

(1). Ibn-al-ATHĪR : Annales..., op. cit, p. 213 : "Il bâtit en Ifrīkiya 10.000 châteaux-forts (!) en pierre et chaux avec portes de fer".

(2) Ibn-al-ATHĪR : Annales..., op. cit., p. 234.

– Ziyādat Allāh II et Abū-l-Gharānik.

Mort très jeune, Abū Ibrāhīm laisse le trône à son frère Ziyādat Allāh II, qui ne règne qu'un an, puis à son neveu Muhammad II dit Abū-l-Ghāranik. Ce prince poursuit l'édification des forteresses de la côte et veille à maintenir l'autorité du pouvoir central dans toute l'Ifrīkiya, notamment pour recouvrer l'impôt. Depuis les conquêtes du VII° siècle, le pays n'a jamais connu une telle prospérité. Mais le souverain frivole gaspille en onze ans de règne (250/864 - 261/875) tout le capital accumulé par son père, capital fait de richesses matérielles mais aussi de confiance populaire.

Dans sa thèse récente sur l'émirat aghlabide, reprenant les lois de développement des dynasties musulmanes énoncées par Ibn Khaldūn (1), Mohammed Talbi a posé, pour cette époque de la dynastie, la question suivante : "Le troisième âge... celui qui mène les dynasties incapables de se ressaiser et de se régénérer fatalement vers leur fins, va-t-il commencer?".

– Ibrāhīm II

C'est avec Ibrāhīm II que s'ouvre cet âge (261/875 - 290/903). Sage gouverneur de KAYRAWĀN sous le règne d'Al-Gharānik, il manifeste, à la tête de la province, qu'il dote d'une nouvelle capitale RAKKĀDA, les mêmes qualités d'administration. La prospérité s'établit sur une gestion du Trésor et une monnaie sûre. Mais l'arbitraire despotique entâche l'oeuvre de cet émir qui devient vite odieux à tous ses sujets. Converti sur le tard, il nourrit des desseins grandioses de djihād mais la maladie et la mort l'empêchent de les réaliser.

– ᶜAbd Allāh II et Ziyādat Allāh III.

En 903, ᶜAbd Allāh II revient à une politique d'austérité mais il ne peut mener à terme la réforme entreprise car son propre fils, Ziyadat Allāh (903-910), le fait assassiner. Avec ce onzième prince aghlabide, la dynastie est devenue si vulnérable qu'elle ne peut faire face au mouvement d'insurrection qui naît au Nord-Ouest du pays et doit l'emporter. Mais elle a connu et fait connaître à l'Ifrīkiya de très grandes heures, tant sur le plan économique que par sa reprise de la conquête en Méditerranée occidentale.

(1) cf. Ibn KHALDŪN : **La Muqaddima - Extraits**, traduction de Slane, revue par J. E. BENCHEIKH, annotée par G. LABICA, Paris-Alger, 1965, pp. 108-117.

b) Politique Extérieure.

Ce n'est pas en effet sur leurs frontières terrestres que les Aghlabides courent les plus grands dangers. Certes, les Rustumides de Tāhārt appuient volontiers les mouvements de révolte suscités par les Berbères Ībādites de Tripoli et du Djabal Nafūsa. Mais durant tout le IX° siècle, Aghlabides et Rustumides tentent de maintenir leurs domaines respectifs dans leurs limites, sans envisager d'empiéter l'un sur l'autre.

– Conquête de la Sicile.

Par contre, dès que leur souveraineté paraît assurée à l'intérieur, les Aghlabides reprennent la politique d'expansion amorcée par les conquérants et les wulāt du siècle précédent. Ziyādat Allāh Ier le premier émir à pouvoir détourner une partie de son armée, récemment reconstituée, vers la Sicile pour entreprendre la conquête de l'île (212/827). Si la guerre sur ce front lui permet d'orienter à son profit l'ardeur combattive des forces du djund, elle l'oblige aussi, en vue d'une éventuelle riposte des Rūm à renforcer le dispositif de défense des côtes d'Ifrīkiya. Dès 821, le ribāt de Sousse est consolidé et huit ans plus tard le littoral est soumis aux attaques des troupes toscanes du Comte Boniface de Lucques qui débarquent entre UTIQUE et CARTHAGE sans pouvoir s'installer.

Dans l'ensemble, la conquête est très profitable aux Aghlabides et le butin acquis en Sicile - surtout l'or - favorise la prospérité et assure la fidélité des troupes régulièrement payées. Abū Ibrāhīm Ahmed accroît le nombre des citadelles côtières tandis que ses armées multiplient leurs incursions jusqu'en Italie du Sud (1). Avec Ibrāhīm II la conquête prend un nouvel essor mais elle se double d'un effort de l'émir pour faire accepter son autorité par les nouveaux conquérants, plus soucieux de se tailler des fiefs dans l'île que de défendre le prince d'Ifrīkiya. La flotte aghlabide peut un temps croiser au large des côtes accidentales de la Grèce et même débarquer des troupes en Calabre, avant d'être écrasée par les Byzantins, en 880, au large de Milazzo. La reprise des opérations, en 885, sur l'ordre d'Ibrāhīm, annonce de nouvelles victoires mais

(1) Rome même fut l'objet d'un raid en 846. Sur ces événements cf. Louis BREHIER : **Vie et mort de Byzance**, Paris, 1947, p. 127 - 133.

L'EMIRAT AGHLABIDE



———— LIMITE APPROXIMATIVE DE L'EMIRAT AGHLABIDE

_._._._._ LIMITE DE L'AFRIQUE BYZANTINE

- - - - - - - - LIMITE DE L'ETAT VANDALE

.... LIMITE DES PROVINCES

d'aprés M. Talbi : l'Emirat Aghlabide

p.p. 126 – 127

bien vite les divisions du djund et les conflits entre Berbères et Arabes laissent au second plan les préoccupations du djihād. Il faut l'intervention du propre fils de l'émir, Abū-l-ᶜAbbās ᶜAbd Allāh, placé à la tête d'une forte expédition, en 287/900, pour relancer la conquête. Cette offensive s'accompagne d'une action défensive par l'extension du réseau des forteresses établies sur le littoral.

Les Aghlabides et la Méditerranée occidentale.

Ziyādat Allāh III, le parricide débauché, met fin à cette politique d'expansion. Mais la faiblesse de la dynastie sur son déclin ne saurait faire oublier qu'en 902 encore, Ibrāhīm II, voulant marquer sa conversion, pouvait nourrir le dessein ambitieux d'enlever Rome et même, Byzance en se rendant en pélerinage à la Mecque. Par ailleurs, si les Aghlabides ont pu se montrer de grands conquérants, ce ne fut jamais au détriment de leur souveraineté en Ifrīkiya. Si, à l'Ouest, un modus vivendi avait été établi en accord avec les Rustumides, à l'Est, ils purent consolider leurs frontières, notamment en 267/880 aprés leur victoire sur Ahmad Ibn Tūlūn qui avait tenté d'envahir leur territoire.

Il convient de signaler aussi que la politique extérieure des souverains ne constitua jamais une simple diversion à leurs difficultés intérieures. Pourtant celles-ci furent presque continuelles et prirent parfois un aspect dramatique.

B. Les Révoltes.

Nous avons vu quelles forces de dislocation les émirs devaient combattre pour maintenir leur autorité dans leur domaine. L'action de ces forces ne mit pas toujours en péril la dynastie et parmi les multiples révoltes qui s'échelonnent tout au long du IX° siècle, il est possible de distinguer celles qui n'ont eu que des répercussions mineures et celles qui ont entraîné la division du royaume.

a) . Révoltes locales.

TŪNIS tient une place prépondérante comme foyer de rébellion, en raison de son importance stratégique. Il en était déjà ainsi au VIII° siècle et il est significatif que le premier adversaire auquel le dynaste Ibrahim Iᵉʳ doit faire face est un tunisois, Khuraysh b.ᶜAbd-al-

Rahmān, un Kindī, neveu d'Al Hasan b. Harb qui s'était soulevé en 767 et issu d'une famille installée au temps des Umayyades. Cet homme n'est pas un militaire ambitieux mais un mécontent du régime ᶜabbaside qui, sans doute de connivence avec les Idrisides du Maghrib extrême, se réclame de ᶜAlī pour inviter son souverain à "rejeter le noir", la couleur distinctive des khalifes de Baghdād. La repression menée par le nouvel émir, au nom de Harūn-al-Rashīd, est sanglante et se termine par un massacre des partisans du rebelle à TŪNIS même.

Mais c'est presque au coeur de la capitale que les émirs doivent parfois se défendre. Ainsi le jeune Muhammad Ier, en 226/841, lutte-t-il à AL-ᶜABBĀSIYA contre un usurpateur qui s'appuie sur les dissensions religieuses dont tout l'empire musulman est alors menacé. Tout comme les khalifes à Baghdad, le prince d'Ifrīkiya triomphe avec l'aide des citadins sunnites dont le kādī Sahnūn est l'interprète le plus autorisé (234/849). Ce tout puissant personnage ne se prive pas néanmoins de juger le pouvoir au nom de principes religieux. Mais l'opposition la plus violente vient d'un membre de la famille aghlabide, Sālim b. Djalbūn, le gouverneur du Zāb. Destitué en 233/847, au profit de son cousin, Sālim fait route vers KAYRAWĀN lorsque, à KALᶜAT-AL-DĪK, près de SABĪBA, il décide de ne plus se soumettre à l'ordre de son prince, tente vainement de se faire recevoir à LARIBUS et occupe BĀDJA où, cerné par les troupes de l'émir, il trouve la mort.

L'année suivante, un dénommé Al-Kuwaybiᶜ fomente à TŪNIS de nouveau, et dans les environs, une révolte populaire qui tient tête aux forces aghlabides et les contraint par deux fois de rebrousser chemin. Finalement, en septembre 850, le général Khafadja b. Sufyān s'empare de TŪNIS, met la ville à sac et réduit en esclavage un grand nombre de femmes.

Sous le règne du prodigue Abū-l-Gharānik, la politique fiscale oppressante suscite un soulèvement berbère. Lorsque les Hawwāra, las d'être soumis à contribution par un pouvoir qui leur apparaît comme bien lointain, refusent probablement de payer l'impôt, Abu Khafādja au nom de l'émir, se rend dans les Aurès pour y rétablir les droits de l'autorité centrale, passant vraisemblablement par la route qui mène de BAGHĀYA à TAHUDHA, puis remontant vers le Nord-Ouest en direction de BISKRA et TUBNA, centre administratif du Zāb. Les cavaliers de la garnison de BALAZMA viennent là renforcer les troupes avec lesquelles le général aghlabide se dirige vers AZBA, à la frontière occiden-

tale du royaume (1), y refusant les avances faites par les Hawwāra prêts à accepter toutes ses exigences. Mais Abū Khafādja veut les vaincre par les armes. En fait, il subit une défaite humiliante (2) et trouve la mort au combat tandis que ses troupes se réfugient à TUBNA (3). Cet échec ne trouble d'ailleurs point le jeune prince insouciant.

Le despotisme et les besoins d'argent d'Ibrāhīm II engendrent des réactions identiques. Dans le Nord du pays, contre les Berbères Wazdādja et Hawwāra concentrés dans la région de BĀDJA, qu'ils dévastent après avoir refusé de payer l'impôt, l'émir envoie son chambellan, Muhammad b. Kurhub, rétablir l'ordre, mais un temps très bref. En effet, dès le retour du djund à KAYRAWĀN, il apprend que les Luwāta pillent KARBA et assiègent BĀDJA et KASR-AL-IFRĪKĪ (4). B. Kurhub revient donc sur ses pas mais meurt au combat et c'est le fils d'Ibrāhīm II qui se charge d'achever la répression en massacrant les rebelles près de BĀDJA en 269/882. En 899 et 901 l'émir doit encore faire face à des tentatives de révoltes, vite écrasées, à BISKRA puis au Zāb et il semble qu'alors son arbitraire ne puisse plus connaître d'obstacle (5).

Cependant, si ces révoltes locales ne mettent pas en cause l'existence du régime, il en est d'autres qui s'étendent à travers toute l'Ifrīkiya et risquent de la disloquer.

---

(1) YAᶜKŪBĪ / Wiet : Le livre des pays, p. 125.

(2) En-NOWEIRI, op. cit, p. 423 : à la suite de la défection de la cavalerie de BALAZMA . cf. TALBI: Emirat..., p. 265.

(3) Les chroniqueurs ne fournissent pas de date pour ces événements qui doivent se situer aux alentours de 870.

(4) Je reviendrai dans la troisième partie sur le problème de l'indentification de cette cité, étape obligée sur la route de TĪFASH à CONSTANTINE.

(5) A l'Est, en 283/896, une campagne menée contre les Nafūsa fut marquée par des atrocités difficilement compréhensibles.

b) Révoltes générales.

Par trois fois, au cours du IX° siécle, éclatent des insurrections de grande envergure, provoquées par la rivalité des "féodaux" arabes, et dont la rapidité de propagation surprend les émirs et les accule à la dernière extrêmité.

En 189/805, après sa victoire sur Khuraysh b. ^{c}Abd-al-Rahmān à TŪNIS, Ibrāhīm Ier voit se déclarer à Tripoli une rébellion qui manifeste la volonté d'indépendance des chefs du djund et laisse deviner de vieilles rivalités tribales. Outre ^{c}Imrān b. Mudjālid, l'un de ces chefs, ^{c}Amr b. Mu^{c}āwiya, un kaysite, a son fief dans la région de KASRAYN, l'antique Cillium. Un autre est ^{c}Amīr b. al-Mu^{c}ammir b. Sinān, gouverneur de KASTĪLIYA (1). Ce mouvement ne tarde pas à s'étendre aux troupes gouvernementales, mécontentes d'être évincées par la garde noire d'un émir de plus en plus méfiant à l'égard du djund arabe et de n'être pas payées par ce prince qui semble dilapider le Trésor pour construire sa résidence d'AL-^{c}ABBĀSIYA. D'autre part, il trouve un écho favorable dans "les masses urbaines indisposées par leurs 'leaders' naturels, les fākīh-s, contre le pouvoir" (2).

Lorsque, en 194/810, KAYRAWĀN s'engage dans la révolte, ^{c}Imrān, réfugié à TUNIS, se dirige vers la capitale, l'occupe, et se lance à l'assaut d'AL-^{c}ABBĀSIYA où Ibrāhīm s'est retranché. Tandis que le siège se prolonge, ^{c}Imrān obtient le ralliement à sa cause d'une grande partie de l'Ifrīkiya, mais il ne peut emporter l'adhésion des fakīh-s, ni en conséquence une victoire totale. La situation se renverse au profit de l'émir lorsque le khalife Al-Amīn lui envoie les fonds nécessaires pour payer la solde des membres du djund. La seule promesse de cet argent tant attendu suffit à entraîner la désaffection des soldats qui abandonnent leurs chefs, lesquels d'ailleurs ne sont pas poursuivis et se réfugient dans le Zāb. (3).

---

(1) Kastiliya désigne les anciens castella du Djarīd, réparties sur le territoire qui s'étend entre le Chott-al-Djarīd et le Chott-al-Gharsa, et comprend donc Tozeur, Nafta, Takiyus

M. TALBI, op. cit, p. 151.

(3) ^{c}Imrān y "avait sûrement gardé de solides amitiés" (M. TALBI, op. cit, p. 153).

Plus décisive est la victoire remportée par Ziyādat Allāh Ier sur une coalition de chefs de garnison. Dans sa volonté de réduire toute résistance intérieure, le troisième fils d'Ibrāhīm Ier à partir de 817, s'efforce de retirer de leurs pouvoirs aux djunds dispersés dans le pays. La réaction ne se fait pas attendre longtemps et, fait significatif, elle ne provient pas d'un oriental mais d'un mercenaire, fort probablement, Ziyād b. Sahl b. al-Sikilliya. Déclenchée au FAHS ABĪ SĀLIH (1), la rébellion gagne BĀDJA que Ziyād tente vainement d'investir afin de s'abriter derrière les murailles byzantines encore debout. Son échec entraîne une première répression (207/822).

Mais à peine l'ordre est-il rétabli que l'émir se heurte à nouveau à un adversaire de son père, le gouverneur de KASRAYN, ^{c}Amr b. Mu^{c}āwiya qui, lui aussi, s'appuie sur le système de fortification byzantin particulièrement dense en cette région et qui semble favoriser la résistance. En fait celle-ci ne dure pas, car le gouverneur de KAYRAWĀN, Abū Hārūn Mūsā, y met fin rapidement. Toutefois l'éxécution des insurgés s'opère selon des procédés si atroces qu'elle entraîne au sein du djund arabe des sentiments d'indignations. C'est pourquoi la révolte reprend sans tarder.

Le premier sursaut se produit avec Mansūr b. Nasr al-Djushamī, dit al-Tunbudhī, gouverneur de Tripoli. Ayant manifesté sa désapprobation à la suite du geste accompli par Ziyādat Allāh, il se retire dans son château de TUNBUDHA (2), près de TŪNIS. Mais là, comme à TŪNIS même, il entre en correspondance avec les principaux chefs du djund pour les appeler à la révolte. L'émir dépêche ses troupes, sous les ordres de Muhammad b. Hamza, à TŪNIS, pour l'y surprendre, mais le rebelle se réfugie dans son château et tant par la ruse qu'avec l'aide de la populace du port, il peut avoir raison de son adversaire qu'il surprend dans l'arsenal (dār-al-sinā^{c}a) de TUNIS (209/824). Pour bien montrer sa puissance aux yeux du djund tunisois indécis, Mansūr fait même éxécuter le gouverneur de TŪNIS, oncle de l'émir aghlabide. Ce dernier

---

(1) Cité qui, sur l'emplacement de Thuburbo Majus, commande la plaine de Fahs-al-Riyāh et porte le nom du lieutenant que Mūsa ibn Nusayr avait laissé en Ifrīkiya lors de son retour en Orient. cf. Ibn-al-ATHĪR : Annales, pp. 32-33.

(2) Sur l'emplacement de l'actuelle AL-MUHAMMADIYA, à 15 kms de TŪNIS.

confie alors à son cousin, le wazīr Djalbūn, une forte armée qui se heurte aux troupes de Manṣūr au Sud de la sabkha de TŪNIS et s'y fait vaincre.

– L'éclatement du royaume.

Après cette défaite du pouvoir central, on assiste à un véritable "éclatement du royaume" (1), dans lequel les chefs du djund se taillent des fiefs, à l'abri des citadelles byzantines, comme à BĀDJA, SATFŪRA, MUNASTIR, et LARIBUS. Groupés à TŪNIS sous la bannière de Manṣūr al-Tunbudhī, les rebelles s'emparent de KAYRAWĀN où, en restaurant les remparts démantelés par Ibrāhīm I[er], ils s'attirent la sympathie de la population. Mais le 13 octobre 824, par une attaque subite, Ziyādat Allāh parvient à vaincre les insurgés dont le chef se réfugie dans son château de TUNBUDHA.

Pourtant, l'un des alliés de Manṣūr ʿAmīr ben Nāfiʿ qui venait d'ailleurs de l'abandonner lors de sa défaite, poursuit la lutte dans le territoire qu'il contrôle, déployant vers le Tell le champ de bataille autour de la prospère SABĪBA. C'est une position stratégique importante, bien défendue de surcroît par ses murailles byzantines. L'armée que l'émir envoie pour réduire cette place subit une défaite telle qu'elle pourrait être fatale à la dynastie aghlabide si ses adversaires étaient moins divisés.

Or tandis que Ziyādat Allāh recrute de nouvelles forces, Manṣūr al-Tunbudhī attire à lui toute l'aristocratie guerrière de KAYRAWĀN. Et le pays se trouve coupé en deux tout le Tell oriental échappant pour un temps à l'autorité aghlabide (2). Et c'est à ce moment critique pour le maintien de son trône, en 210/825-26, que l'émir voit son cousin Sufyān b. Sawāda remporter sur ʿAmīr b. Nāfiʿ à TAKIYŪS, dans la région de KASTĪLIYA, une victoire rapide. Réoccupant le Zāb après le Djarīd, Ziyādat Allāh peut reprendre quelque espoir de conserver le pouvoir, en profitant de la division survenue dans la coalition des révoltés.

(1) M. TALBI, op. cit, p. 177.
(2) Sur l'autorité réelle de MANṢŪR-al-TUNBUDHĪ, qui pourtant frappe monnaie à son nom, cf. M. TALBI, op. cit, p. 190 et H.H. ABDUL-WAHAB : **Un tournant de l'histoire aghlabide, Revue Tunisienne**, 1937, p. 350.

C'est ainsi que ʿAmir b. Nāfiʿ traque son rival Manṣūr de son château de TUNBUDHA jusqu'à LARIBUS, puis KARBA (Coreva) (1) où il est livré entre les mains du gouverneur, le propre fils de ʿĀmir. Le protecteur du vaincu, ʿAbd-al-Salām b. al-Mufarridj, en apprenant cette nouvelle, fait emprisonner Hāshim, frère de ʿĀmir et gouverneur de BĀDJA et veut s'en servir comme otage. En vain puisque ʿĀmir b. Nāfiʿ fait tout de même exécuter son rival, au mépris de ses engagements.

Ce geste déshonorant condamne la rébellion dont les chefs se montrent incapables de surmonter les haines traditionnelles qui opposent Arabes du Sud et du Nord. Ceux-ci entrent en dissidence contre ʿĀmir et le contraignent, après avoir occupé BĀDJA, à se réfugier à KARBA. En 827, lorsque commence la conquête de la Sicile, Mūtiʿ al-Sulāmī conduit une armée vers LARIBUS pour y combattre contre ʿĀmir. Quand il prend position à 'UBBA (2), la mort de ʿĀmir semble marquer la fin de la rébellion (828).

En fait, le feu couve sous la cendre. ʿAbd-al-Salām b. ʿal-Mufarridj qui a réussi à refouler à la mer les troupes toscanes qui venaient de débarquer près de CARTHAGE pense pouvoir reprendre l'offensive contre les forces aghlabides demeurées à 'UBBA. Mais il ne sait pas exploiter son succès et se trouve handicapé par un soulèvement berbère à SATFŪRA. Aussi se retire-t-il à BĀDJA pour ne plus se manifester durant cinq ans, de 213/828 à 218/833. Durant ce laps de temps, l'armée régulière fait subir à TUNIS un châtiment que l'émir veut exemplaire, considérant cette ville comme un foyer d'insurrection.

Lorsque, avec Ibrāhīm II, se développe l'arbitraire, une dernière fois la dynastie connaît une révolte du djund par suite d'une injustice de l'émir qui faillit lui être fatale. C'est au moment où tout le pays souffre du despotisme du souverain et où sévissent des famines et de violentes épidémies (3). C'est alors aussi que l'émir commence par supprimer indignement les chefs du Zāb mécontents qu'il a fait venir à la cour de RAKKĀDA. Toute l'aristocratie guerrière de BALAZMA est ainsi massacrée, en 280/893. Cet acte odieux, joint à d'autres mesures

(1) A mi-chemin entre Laribus et Tunis, sur la grande route de Tebessa à TUNIS.
(2) Au S.W. de Laribus et jouxtant cette ville. cf. Ibn HAWKAL/KRAMERS, op. cit, p. 84.
(3) Ibn-al-ATHĪR : **Annales** ..., p. 246.

répressives par lesquelles Ibrāhīm II veut détruire tout pouvoir susceptible de s'opposer à lui, met le comble à l'indignation des puissants.

La révolte qui éclate menace de couper à nouveau la province en deux parties : les montagnes du Tell d'une part, et le Sahel de l'autre. Il manque cependant cette fois-ci un "leader" aux insurgés et l'absence de coordination de leurs mouvements leur vaut d'être écrasés l'un après l'autre. Après la région de ḲAMMŪDA comprise entre SABĪBA, SBAYTLA et ḲAFṢA jusqu'aux environs de ḲAYRAWĀN, le Ḏjazirat-al-Sharīk (Le Cap Bon) subit la répression des forces gouvernementales consécutives à l'insurrection du seigneur de BĀSHSHŪ, Ibn Abī Ahmad.

La route de TŪNIS étant ouverte, Ibrāhīm II peut extirper de cette ville tout germe de révolte - du moins le pense-t-il - en réduisant à l'esclavage tous les membres des grandes familles (al-khāssa) tunisoises (280/894). Un an plus tard, il se rend lui-même à la tête de ses troupes dans la capitale du Nord pour y déployer les signes de sa puissance retrouvée.

S'il était nécessaire de narrer assez longuement ces événements, c'est qu'en fait, dans l'épaisseur de ces récits de révoltes de plus ou moins grande importance, le rôle des cités apparaît constamment en filigrane. Il convient à présent d'en dégager l'importance pour éclairer cette histoire confuse.

C. Le Pouvoir Aghlabide et Les Cités.

Schématiquement, nous avons vu que l'Ifrīḳiya faillit à trois reprises se diviser et l'autorité aghlabide s'amenuiser au point que seul le Sahel continuait à dépendre du souverain. Ces situations réitérées traduisent une permanence des structures urbaines qu'il importe de souligner en distinguant les deux parties du pays qui nous intéressent dans cette étude.

a) . Les cités du Sahel.

Il ne s'agit pas seulement ici du Sahel que les géographes contemporains limitent à "l'arrière-pays de Sousse et de Mahdiya" (1). Au

(1) J. DESPOIS et R. RAYNAL : **Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest**, Paris, 1967, p. 224.

Moyen Age, du moins jusqu'au XI° siècle, "le mot Sahel apparaît chez les auteurs arabes comme s'appliquant à la bordure maritime des Steppes gagnées à la vie sédentaire" (1) en y incluant ici la côte jusqu'à la Ḏjazīrat al-Sharīk et les Basses Steppes qui bordent le Tell méridional, jusqu'à ḲAYRAWĀN y compris, par opposition au Tell proprement dit. M. Talbi s'est plu à souligner la fidélité sans faille de ses populations industrieuses dont la puissance économique, sinon militaire, était grande et qui, fait d'importance capitale, " s'acquittèrent toujours de leurs impôts jusqu'aux derniers deniers (2). Quand on sait la prépondérance des problèmes fiscaux à l'origine de nombreuses révoltes, on mesure mieux la valeur de l'appui apporté par ces populations à la dynastie aghlabide.

Face au Tell, et se protégeant contre le Sahel, ḲAYRAWĀN a conservé son rôle stratégique. Mais les émirs, par crainte de son peuple versatile et de ses leaders, religieux ou militaires, préfèrent prendre une certaine distance par rapport à cette cité. Le dynaste Ibrāhīm Ier en fondant sa résidence d'AL-ABBĀSIYA vise à constituer une capitale administrative, militaire et civile, où sa sécurité soit assurée par une garde noire moins turbulente que le ḏjund arabe. Bien lui en prend, car dès 810, lors de la révolte de ᶜImrān b. Muḏjālid, quand ce dernier s'est adjoint les masses urbaines et se lance à l'assaut d'AL-ABBĀSIYA l'émir peut se retrancher dans sa résidence qu'il a entourée d'un fossé et résister aux coups portés par les rebelles. Après sa victoire, pour éviter la reproduction de pareils dangers, Ibrāhīm fait démanteler les remparts de ḲAYRAWĀN et renforcer le système défensif d'AL-ᶜABBĀSIYA.

Ces remparts sont reconstruits par les révoltés qui, commandés par Manṣūr al-Tunbuḏhī, en 824 s'emparent de ḲAYRAWĀN et pensent par ce geste s'attacher les ḳayrawanais. Encore une fois, l'émir vainqueur, Ziyādat Allāh Ier, en ordonne derechef la démolition, tout en faisant preuve de clémence envers la population.

Sous le règne de Muhammad Ier, c'est au coeur de sa résidence que la révolte s'installe. En 849, l'émir s'appuie sur les forces religieuses

(1) ibidem, p. 225.

(2) Ibn IDHĀRĪ : **Al-Bayan..**, cité par M. TALBI, op. cit, p. 213.

sunnites pour chasser l'usurpateur. Quant au grand constructeur de citadelles qu'est Abū Ibrāhīm Aḥmad, c'est surtout sa "politique de l'eau" qui lui vaut une grande célébrité (1). S'il laisse aussi une réputation de profonde piété c'est que des monuments religieux témoignent de sa dévotion. De toute cette activité ḲAYRAWĀN est la première bénéficiaire et en garde reconnaissance à son prince (2).

Le peuple kayrawānais prend encore plus d'importance sur le plan politique lors de l'accession au trône de son gouverneur Ibrāhīm II. Cet émir est quasiment plébiscité par la population de cette ville, ce qui, quand on sait les déboires habituels des souverains aghlabides avec celle-ci, laisse augurer d'un bel avenir. Durant son gouvernement, affirme Ibn-al-Athīr, "les caravanes et les marchands parcourent sans crainte des routes sûres" (3), qui toutes partent de ḲAYRAWĀN. C'est d'ailleurs l'époque où Al-Yaᶜkūbī peut visiter l'Ifrīkiya sans encombre et en décrire les signes d'une apparente prospérité, baseé sur une monnaie sûre (4).

Mais Ibrāhīm II gouverne en despote et recourt aux pires procédés pour assurer son autorité. Ainsi en use-t-il, en 264/877, lors du massacre de la garde de KASR–AL- KADĪM, composée de Mawāli qu'il suspectait de sentiments de révolte. Son nom cependant reste attaché à celui de la cité princière de RAKKADĀ, fondée en 263/876 (5). Cette résidence demeure le symbole du faste déployé par la dynastie aghlabide en même temps que de sa décadence. C'est là en effet que, parvenue

(1) En-NOWEIRI, op. cit, p. 420, signale la grande citerne à la porte de Kayrawān, dénommée Bāb-Tūnis, celle de Bāb-Abī-al-Rabīᶜ et celle de kasr-al-ḳadīm.

(2) "Le peuple de ḲAYRAWĀN et toutes les personnes qui se rendent dans cette ville ne cessent d'implorer la miséricorde divine sur le fondateur de ce monument utile" (la grande citerne de KAYRAWĀN). Ibn NADJĪ, cité par M. TALBI, op. cit, p. 253.

(3) Annales..., p. 248.

(4) M. TALBI, op. cit, p. 279. Après "la nouvelle frappe de dirhams de bon aloi", les commerçants de ḲAYRAWĀN, ne comprenant pas le sens de cette réforme qui semble les léser, déclenchent un mouvement de protestation populaire qui tourne court grâce à la prudence d'Ibrāhīm.

(5) cf. M. CHABBI, Compte-rendu des fouilles effectuées à RAKKĀDA, AFRICA, II, 1967-68, pp. 379-392 (en arabe).

à la cinquième phase de son histoire, telle que l'analyse Ibn Khaldūn, elle connaît la prodigalité et le gaspillage (1). Ville de plaisirs, voire de débauche, RAKKĀDA n'est plus un centre de gouvernement mais une cour princière. Si l'émir y fait venir "les grands du royaume", c'est pour les y corrompre ou les massacrer, comme ceux de BALAZMA en 893.

Aussi bien, le premier geste deᶜAbd Allāh II, en succédant à son père en 902 est-il d'abandonner le palais de RAKKĀDA, signifiant par là son désir de renouer par un comportement austère avec la tradition de simplicité des premiers khalifes. Par contre, quand en 903 Ziyādat Allāh III s'empare du pouvoir, il retourne à RAKKĀDA et n'y dispose, pour l'aider à gouverner, que des "clients" (mawāli) et de courtisans trop enclins à profiter de la licence et de la débauche existant au palais (2).

Néanmoins, avant de parvenir à une telle décadence, les émirs d'Ifrīkiya ont eu une politique de prestige militaire qui les a amenés à construire sur tout le littoral une série de forteresses dont certaines témoingnent encore de leur art de bâtir.

– Les villes côtières : les Ribāṭ-s.

Au moment de la conquête de la Sicile, en 827, nous savons que le ribāṭ de SOUSSE est déjà renforcé par Ziyādat Allāh, depuis six ans. Mais c'est Abū Ibrāhīm Aḥmad qui donne toute son ampleur à l'oeuvre de défense de la côte, au milieu du IX° siècle. Al-Nuwayri (3) mentionne notamment la construction des remparts de SOUSSE (4) et de SFAX et du port de KAṢR–AL–LAMTA sur l'emplacement

(1) Ibn-KHALDUN : La Muqaddima, ed. Bencheikh-LABICA, op. cit, p.115: "La cinquième phase amène la prodigalité et le gaspillage. Le souverain disperse pour ses plaisirs et la satisfaction de ses passions, les trésors amassés par ses prédécesseurs; il se répand en générosité à l'intention de ses intimes et de ses familliers; il s'assure ainsi les services de mauvais amis et d'une foule de gens de basse classe à qui il confie les grandes affaires de l'Etat qu'ils ne sont pas capables d'assumer ... Il cherche à briser les hauts dignitaires..."

(2) Retourné à RAKKĀDA en 292/905, Ziyādat Allāh III fait aménager au centre d'un immense bassin (al-bahr) de 500 x 400 coudées un palais de 4 étages (Alᶜ Arūs : la mariée) extrêmement coûteux.

(3) En-NOWEIRI / de Slane, op. cit, p. 420.

(4) Ibn NADJĪ, cité par M. TALBI, op. cit, p. 253 mentionne aussi la construction de la citerne du kaṣr-al-kabīr de SOUSSE.

de l'antique Leptis Minor. Cette oeuvre est poursuivie par Abū-l-Gh̲arānik̠ puis par Ibrāhīm II.

Lorsque cet émir relance la conquête dans le dernier quart du siècle, "il fait élever des forts (ribāt-s)et des tours de vigile (mahāris) sur le littoral"(1), pour éviter les représailles des Rūm. Ces constructions servent aussi à la transmission rapide des messages (2). Alors que SOUSSE était jusqu'à présent le point de départ vers la conquête, Ibrāhīm II choisit NŪBA, la capitale administrative de la Djazirat-al-Sharīk, proche d'AKLĪBIYA (Celibia) pour embarquer ses troupes en juin 902, après avoir vraisemblablement fait aménager ce port (3). C'est là aussi que ʿAbd Allāh II fait arrêter son fils à son retour de Sicile en 290/903.

---

(1) Ibn-al-ATHIR : Annales , p. 248.

(2) Ibn-al-ATHĪR : Annales ,ibidem. IBRĀHĪM éleva tant de tours "qu'une seule nuit suffisait, à l'aide de feux allumés de proche en proche, pour faire parvenir une nouvelle de Ceuta à Alexandrie". Al-Tidjānī (**Rihla**, texte arabe présenté par H.H. Abdul-WAHAB, Tunis, 1958) au début du XIV° siècle, signale entre autres KASR - AL - MANĀRA (le "phare", p. 23), construction de forme circulaire, très élevée, édifiée avec de grosses pierres carrées, à la limite de la Djazīrat-al-Sharīk: KASR - AL - MADFŪN, près de Sabkhat-al-Djarda et AL - MAHRIS, au sud de SFAX. Toutes ces constructions, dit-il, sont attribuées à IBRĀHĪM II (cf. **Journal Asiatique**, août-septembre 1852, pp. 99-100). C'est certainement de cette époque que date aussi le KASR HABASHĪ, "l'ouvrage fortifié élevé à proximité de SOUSSE par le commandant de la flotte qui eut raison de Malte", en 869-870 et dont les matériaux proviennent de l'église de l'île".
TALBI., op. cit, p. 476. Le plus ancien ribat est celui de MUNASTIR. M. VONDERHEYDEN : **La Berbérie orientale sous la dynastie des Benoū-l-Arlab.** Paris, 1927, pp. 117-119 analyse la composition de garnisons de ces ribāt-s. G. MARCAIS (**Note sur les Ribats en Berbérie**, in **Mélanges Henri BASSET**, tome II, Paris 1925; article repris dans les **Mélanges d'histoire et d'Archéologie de l'Occident Musulman** t/I, Alger, 1957, pp. 23-36) a rassemblé tous les documents susceptibles de nous aider à tracer une carte des Ribāt-s, de Tripoli au Sud-Marocain. La région la mieux fournie en forteresses de ce type est la côte tunisienne. Nous reviendrons sur ces problèmes dans le seconde partie.

(3) cf. R. BRUNSCHVIG. A propos d'un toponyme tunisien du Moyen-Age: **Nūba-Nūbiya, Revue Tunisienne**, 1935, pp. 149-154.

L'intérêt porté par les souverains aghlabides aux cités du Sahel est donc justifié par des raisons de politique extérieure comme de politique intérieure. Ce sont elles qui garantissent la sécurité du pouvoir en le protégeant tant des incursions maritimes que des révoltes nées dans le Tell. C'est de cette région, en effet, de TŪNIS à AZBA, que proviennent les plus grands périls connus par la dynastie.

b) Les cités du Tell.

Néanmoins le rôle joué par les cités du Tell n'est pas purement négatif par rapport aux émirs de KAYRAWĀN. Les citadelles byzantines, où les seigneurs arabes sont tentés de se tailler des fiefs plus ou moins indépendants, constituent une arme à double tranchant.

Ceci est particulièrement vrai des citadelles du Zāb,la marche occidentale de l'Ifrīkiya et le berceau de la dynastie. Au IX° siècle, le Zāb comprend, outre les Zibāns actuels et le Hodna, à peu près tout le territoire de l'ancienne Numidie (1). Son centre est TUBNA où réside le gouverneur (2) , à l'abri des remparts relevés en 768 sur l'ordre du khalife ʿabbāsside Al-Mansūr, et qui tient une place aussi capitale dans le système défensif que sous les Byzantins. Mais cette cité est entourée de citadelles où les rebelles du djund arabe se réfugient volontiers (3), comme en 810 après l'échec de ʿImrān b. Mudjalid. Si les émirs nomment les gouverneurs de TUBNA et les chargent de mâter les rébellions, en 825-26 notamment, ils ont plus de difficultés à exercer leur autorité sur les "féodaux" des environs. C'est à TUBNA encore qu'Abū-Khafādja opère sa jonction avec les troupes loyalistes lors de la répression de la révolte des Hawwāra des Aurès, en 875. (Dans ce contexte d'insécurité, la défection des cavaliers de BALAZMA est très plausible. Ibrāhīm II mettra fin à l'esprit d'indépendance de cette cité en massacrant ses chefs). C'est là enfin que le même général se réfugie après sa défaite.

---

(1) Je reviendrai dans la seconde partie sur les délimitations successives de cette région.

(2) YAʿKŪBĪ / Wiet, p. 123.

(3) AL-YAʿKŪBĪ (trad. Wiet, pp. 214-215) signalera à BALAZMA, MAKKARA (Macri) et ARBA, des arabes hostiles aux Aghlabides. Il faut considérer comme une exception la révolte de Salīm b. Djalbūn, en 233/847.

Quoiqu'il en soit des forteresses mineures, les Aghlabides peuvent maintenir leur souveraineté dans l'Ouest grâce à TUBNA, suffisamment forte pour repousser toute attaque venue du royaume rustumide de Tāhārt. [1]

C'est dans le centre du Tell et plus particulièrement dans la partie orientale tournée vers le Sahel que les forteresses et les châteaux occupent une place importante dans la division du pays.

On se rappelle le rôle déterminant joué par TŪNIS, à l'extrémité nord-est du Tell. Sa participation aux révoltes lui vaut un destin souvent tragique. En 804, 833, 850 et 894, TŪNIS connaît les massacres et le pillage de la part des forces gouvernementales. Nul n'y échappe parmi le peuple ou les grandes familles (al-khāssa) qu'Ibrāhīm II réduit même en esclavage. En 895, cet émir s'installe lui-même dans la cité pour bien manifester l'unité du royaume pacifié. Son petit-fils, Ziyādat Allāh y prend le pouvoir et élimine là tous les membres de sa famille.[1] .

En dépendance de TŪNIS et contrôlant les voies de pénétration du Tell en direction de KAYRAWĀN ou de l'intérieur du pays, SATFŪRA, TUNBŪDHA et BĀDJA puis KARBA, KASR-AL-IFRIKĪ, FAHS ABĪ SĀLIH et LARIBUS et enfin SABĪBA, KASRAYN et KAL'AT-AL-DĪK, s'appuient sur le réseau des citadelles byzantines. Tantôt soutien du régime vis-à-vis des populations environnantes, et tantôt son adversaire, ce réseau n'est pas seulement celui des garnisons arabes du djund, mais aussi celui des relais, des étapes obligées sur les itinéraires de voyageurs - celui que décrit Al-Ya'kūbī - et celui des commerçants.

---

(1) La question de l'existence d'une AL-ʿABBĀSIYA qu'aurait bâtie MUHAMMAD Ier est controversée. Al-Baladhūrī, Ibn-al-ATHĪR et Ibn KHALDŪN nous rapportent que cette cité fut fondée près de Tahart. Elle aurait été très vite incendiée par un prince rustumide qui se serait empressé de faire part de son geste au prince umayyade d'Espagne, lequel l'en aurait récompensé. M. TALBI.., op. cit, p. 354, avoue que "l'on ne sait rien sur l'emplacement exact de cette ville, ni sur les circonstances qui précédèrent son édification et suivirent sa destruction". Cheikh BEKRI (**Le kharijisme berbère : quelques aspects du royaume rustumide**. AIEO, XV, 1957, pp. 101-102) doute de la véracité des événements rapportés à ce sujet : "cette ville eût-elle existé qu'elle n'aurait pas pu être autre chose qu'un camp retranché, sans retentissement profond sur l'équilibre politique du Maghrib", vu l'excellence des relations entre Aghlabides et Rustumides au IX° siècle.

Aussi peut-on affirmer, après avoir mis en évidence le rôle des cités du Tell en face de celles du Sahel, que l'histoire du IX° siècle aghlabide est incompréhensible si l'on ne fait appel à celle de l'occupation byzantine. Il est bon d'avoir en mémoire cette réalité au moment où la dynastie sur son déclin éprouve les premiers coups d'une révolte qui se veut radicale et vise à sa suppression.

II. LE TELL IFRIKĪYEN AU TEMPS DE LA CONQUETE SHIʿĪTE

A. Le Shīʿisme Et Les Kutamā.

Lorsqu'en 903 Ziyādat Allāh III accède au trône, il commence par éliminer tous les membres de sa famille qui pourraient lui reprocher son parricide, et jusqu'à son propre frère Abū ʿAbd Allāh al-Ahwal qui commandait l'armée déjà opposee aux shīʿites dans le pays des Kutāma. Or la situation créée par cette rébellion est très grave et l'émir aghlabide, entouré de courtisans aussi frivoles que lui, ne peut la regarder en face avec lucidité.

L'affrontement qui commence tire ses origines d'un conflit qui avait ensanglanté les premières générations musulmanes et gagné depuis toutes les provinces de l'empire [1]. Ainsi, après 763, s'étaient constitués des foyers du shīʿisme dans le Tell, à MARMĀDJANNA et LARIBUS ainsi que dans la région des Kutāma, puis à NAFTA, sous l'influence de quelques savants ismāʿīliens. Néanmoins ces précurseurs n'étaient pas investis d'une mission (daʿwa) particulière.

---

(1) Retracer la génèse du shīʿisme serait ici hors de propos. Pour une introduction claire, voir H. LAOUST : **Les schismes dans l'Islam**, Paris, 1965. M. TALBI : **Emirat aghlabide** .., op. cit, pp. 556-558, donne une abondante bibliographie et résume parfaitement dans les pages qui suivent l'historique de ce mouvement, et notamment son développement en Afrique du Nord. Retenons que dans la seconde moitié du IX° siècle, "tout le Maghrib central, à l'exception des territoires contrôlés par l'imām de Tāhārt, était... marqueté d'une multitude de principautés ʿalides", surtout hasanides . En Ifrīkiya même, le shīʿisme avait des partisans dans la région de KASTĪLIYA, principalement à NAFTA.

– Abū ᶜAbd Allāh.

Le premier missionnaire (al-dā ᶜi) à proprement parler fut Abū ᶜAbd Allāh, originaire de Kūfa, initié au Yaman et envoyé de là au Maghrib pour y répandre les doctrines sh̲īᶜites. A La Mecque, le dāᶜī était entré en contact avec des pèlerins kutāma, déjà sensibilisés au message ismāᶜīlien, qui furent séduits par sa science. Pénétrant avec eux en Ifrīḳiya, Abū Abd Allāh bénéficia de l'hospitalité généreuse des Berbères de la région de KALAMA (Guelma), avant de fixer son activité de propagande au coeur du pays des Kutāma.

– Le pays des Kutāma.

Il est possible de dessiner les limites approximatives du territoire occupé par la confédération des tribus kutāma. Il "était limité à l'ouest par la vallée de l'oued Soummam et celle de l'oued el-ksob, à l'est par la vallée de l'oued el-kebir, et au sud par le chott el-Hodna et le massif des Aurès" (1). Ce territoire n'englobe pas les villes, lesquelles, comme du temps des Byzantins, sont autant de citadelles dressées là pour contrôler les mouvements des Berbères et maintenir l'autorité des Ag̲h̲labides - comme à ṬUBNA et BALAZMA - ou celle des seigneurs arabes à peu près indépendants, comme à SAṬĪF. Les uns et les autres entretiennent avec les Kutāma des relations sans aménité, les exploitant et les redoutant tout à la fois. Les montagnes élevées et les hauts plateaux abritent une population nombreuse et originale qui vécut généralement à l'écart de tous les régimes politiques, mais que les divisions empêchèrent de constituer un réel danger pour le pouvoir établi.(1)

– Abū ᶜAbd Allāh à Ikdjān.

Installé à IKD̲JĀN, au Nord de MĪLA, Abū ᶜAbd Allāh gagna de nombreux adeptes à la doctrine sh̲īᶜite, dévoilant même à certains le véritable but de sa mission, qui est "d'appeler à l'obéissance envers l'imām impeccable (= infaillible), membre des gens de la Maison (de ᶜAlī)" (3). La curiosité aidant, plusieurs clans kutāmiens, outre les Banū Saktān qui l'accueillaient, s'empressèrent autour de cet homme qui leur

(1) M. TALBI, op. cit, p. 590.
(2) cf. J. DESPOIS et R. RAYNAL, Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest, op. cit, pp. 160 à 165.
(3) Ibn ᶜIDH̲ĀRI : Al-Bayān, op. cit, p. 172.

prédisait une destinée exceptionnelle - ce qui d'ailleurs n'alla pas sans exciter les jalousies et les divisions au sein des Kutāma.

– Premières réactions

Mis au courant, le chef arabe qui commandait à MĪLA (1), Mūsa b. ᶜAbbās B. Abd al-Ṣamad, qui s'était déjà inquiété de l'activité du dāᶜī essaya de profiter d'une situation encore incertaine pour y mettre fin. Sur ces entrefaites, Ibrāhīm II tenta lui aussi d'obtenir quelques renseignements sur ce personnage dont la prédication risquait, en cas de réussite, de briser l'unité politico-religieuse du royaume. Ayant compromis son autorité dans l'Ouest auprès des "féodaux" arabes par le massacre de l'aristocratie guerrière de BALAZMA, en 268/881, il ne disposait plus dans cette région de garnisons fidèles sur lesquelles il aurait pu s'appuyer pour une éventuelle campagne de pacification. Malgré son inquiétude à la suite des propos tenus par Abū ᶜAbd Allāh à son endroit, il ne se sentit pas suffisamment fort pour intervenir.

Cette faiblesse devait être fatale à la dynastie ag̲h̲labide. Elle accrut en tous cas le prestige du shīᶜite et, du même coup, la crainte des seigneurs locaux - ceux de MĪLA, SAṬĪF et BALAZMA - et des chefs des tribus berbères. Après un essai de négociation avec un chef des Banū Saktān encore libre de toute attache avec le dāᶜī, puis de guet-apens pour se débarrasser de celui-ci, ils contraignirent Abū ᶜAbd Allāh à se cacher jusqu'au jour où le "semeur de la graine" (2) (shīᶜite) obtint la protection du puissant chef des Ghashman, le riche et ambitieux Al-Ḥasan b. Hārūn.

– L'Etat de TĀZRŪT.

Se transportant d'IKD̲JĀN à la cité voisine de TĀZRŪT, la jeune communauté effectua alors sa hid̲jra, à l'instar du Prophète et de ses compagnons quittant La Mecque pour Médine.

(1) Son nom est connu par Al YAᶜ KŪBĪ (trad. Wiet, p. 214). Il n'est pas gouverneur. En effet "la grande et importante cité de MĪLA, prospère, fortifiée, n'a jamais reçu de gouverneur" (du moins sous les Ag̲h̲labides). Mūsa commande cependant "au nom du prince".

(2) Sāhib-al-BAD̲H̲R : "possesseur de la semence" (shīᶜite) Ibn-al-ATHIR : Annales, op. cit, p. 280.

Peu à peu, l'hôte fut entraîné à prendre part aux combats qui opposaient les factions berbères et à y jouer un rôle de chef. De plus en plus inquiets du prestige et de la puissance acquis par le shīᶜite, les coalisés - arabes des citadelles et rivaux berbères - résolurent de l'encercler à TĀZRŪT. Mais sa tactique offensive lui permit de venir à bout de ses adversaires en les attaquant séparément. TĀZRŪT tint lieu momentanément de capitale, où afflua un butin considérable, auquel le nouveau chef d'état se garda bien de toucher. Donnant l'exemple, il organisa selon sa stricte doctrine la communauté disparate ainsi rassemblée et augmentée constamment des ralliés des tribus.

Les territoire des Kutāma restait néanmoins encerclé par un cordon de citadelles qui faisaient obstacle à l'expansion de l'état de TĀZRŪT. Aussi le dāᶜī fut-il conduit à une guerre de siège qui, de cité en cité, devait le mener jusqu'à la capitale aghlabide.

– L'état des citadelles.

La première ville qu'Abūᶜ Abd Allāh décide d'investir - vu la présence en son sein du reste des coalisés et la proche menace d'une intervention de l'émir d'Ifrīkiya, ᶜAbd Allāh II, et d'autre part le ralliement à sa cause d'un chef arabe des Sanādjira qui habitaient la cité-fut MĪLA. A peine la ville fut-elle enlevée que le dāᶜī nomma à sa tête un chef berbère (289/902).

– La riposte aghlabide.

Evidemment, la réaction du pouvoir central ne se fit pas attendre. Les troupes régulières se trouvant en Calabre, l'émir confia le commandement d'une forte armée, rapidement levée et grossie en cours de route de tous les réfugiés, arabes et berbères, du pays kutāma ainsi que des tribus rivales, à Abūᶜ Abd Allāh al-Ahwal, fils d'Ibrāhim II, un mois à peine après la chute de MĪLA.

Les forces ainsi réunies rejoignirent les garnisons de SATĪF et de BALAZMA et commencèrent immédiatement leurs opérations de représailles. Après quelques razzias fructueuses, elles se regroupèrent à BAGHĀYA pour s'organiser. Gênées par la neige et le froid (hiver 902-903), elles ne purent exploiter leur premier succès et se contentèrent d'incendier TĀZRŪT et de reprendre MĪLA, abandonnées toutes deux par le dāᶜī qui s'était retiré à IKDJĀN. C'est alors qu'une courte victoire - remportée par Abū ᶜAbd Allāh sur le fils du gouverneur de MĪLA dont le père, gardé en otage, venait d'être exécuté - renversa l'équilibre des forces en sa faveur, provoquant la division au sein des troupes aghlabides. Abū ᶜAbd Allāh al-Ahwal fut contraint d'évacuer la région.

Autour d'IKDJĀN désormais, les partisans de la daᶜwa purent reprendre leur propagande tandis que le général aghlabide préparait une seconde campagne, qui débuta au printemps 903. Cette fois encore, faute de disposer de troupes aguerries, il ne put poursuivre les combats et, sans connaître de véritables défaites, il se retira à SATĪF puis TUBNA. C'est de là qu'il fut rappelé par son frère, qui venait de commettre son parricide, pour être lui aussi assassiné.

Après cet excursus, long mais nécessaire pour comprendre la situation à laquelle est affronté le dernier Aghlabide, nous pouvons reprendre le fil des événements au moment où Ziyādat Allāh III, en 903, prend le pouvoir, et où la conquête va s'étendre.

B. La Conquête Et Le Problème Des Cités De 903 A 909.

– Le pouvoir aghlabide en 903.

A RAKKĀDA, le prince et sa cour, par leurs moeurs dépravées, prêtent le flanc à une critique que le dāᶜī ne se fait pas faute d'orchestrer en intensifiant sa propagande en même temps qu'il annonce la venue imminente du Mahdī, dont l'apparition marquera l'aube des temps nouveaux et le retour à la pureté de l'Islam authentique. Ziyādat Allāh III, qui favorise le sunnisme pour se rallier la faveur populaire, répond à cette propagande en s'efforçant de porter atteinte à la réputation de son adversaire shīᶜite par toutes sortes de calomnies largement répandues dans les masses populaires. Vainement cependant, car sa propre réputation est trop entâchée pour que ses accusations ne se retournent contre lui. Par ailleurs, il tente par de riches et multiples cadeaux, de s'attacher le khalife Al-Mūktafi, à qui il envoie une ambassade chargée d'arrêter une politique commune face au péril shīᶜite, encouru aussi bien en Orient qu'en Ifrīkiya et dans le but de se concilier le souverain inquiet du progrès de l'hérésie dans cette province occidentale.

Victoire de SATĪF : conséquences.

C'est alors que, le Mahdī n'apparaissant toujours pas pour répondre à l'attente de ses adeptes, Abū ᶜAbd Allāh, après une année de pause, reprend les hostilités. L'hiver 904, il assiège SATĪF, bien défendue, à l'abri de ses murailles byzantines, par ᶜAlī b. Hafṣ b. ᶜAslūdja, dont la mort soudaine cause le désarroi dans les garnisons. La reddition de la citadelle est suivie du démantelement de ses remparts.

La forte armée aghlabide chargée de contre-attaquer est commandée par un cousin de l'émir, plus courtisan que guerrier, Ibrāhīm b. Ḥabashī. De CONSTANTINE, où elle s'est rassemblée, elle soumet les tribus environnantes. Comme le daᶜi ne semble pas réagir, Ibn Habashī prend l'offensive et décide d'opérer la jonction de ses troupes avec celles de la garnison de ṬUBNA (été 292/905). En chemin, son armée est défaite par quelques cavaliers et les survivants se réfugient avec leur chef à BAGHĀYA.

De cette victoire inattendue date, pour les shīᶜites, l'assurance de leur suprématie sur une armée sans cohésion morale. En vain l'émir aghlabide tente-t-il de rassurer les habitants des cités : un vent de panique souffle sur toute l'Ifrīkiya dont la population redoute le pire. Le khalife lui-même intervient pour relancer le zèle des sunnites et mobiliser leurs énergies contre le dāᶜī et les adeptes du shīᶜisme. A grands frais, Ziyadāt Allāh reconstitue son armée et la regroupe à LARIBUS où il se rend lui-même et demeure quelque temps.

– La conquête du Zāb.

De son côté, Abū ᶜAbd Allāh achève de conquérir l'Ifrīkiya occidentale. Il attaque d'abord ṬUBNA, capitale du Zāb, si importante pour la dynastie aghlabide. Malgré leurs progrès dans l'art du siège, les soldats kutāma n'enlèvent cette cité - elle-même bien protégée derrière ses remparts byzantins - qu'après un an d'efforts. Après la reddition de la citadelle, le dāᶜī prend soin de s'attirer la sympathie de la population par des mesures de clémence et de justice qui tranchent sur les pratiques aghlabides. Tandis que l'émir, quittant LARIBUS, se retranche à RAKKĀDA, qu'il fait ceindre d'un rempart de briques.

Poursuivant leurs attaques, Abū ᶜAbd Allāh et ses partisans harcèlent BALAZMA, l'enlèvent d'assaut et se vengent des torts que lui a fait subir cette citadelle en massacrant tous les hommes et détruisant

ses murailles (907). Comme, gagnée par la peur, la forteresse voisine de DĀR MALŪL, sur la route de ṬUBNA, se rend à son tour, l'armée aghlabide intervient et la détruit. Mais en rentrant à BAGHĀYA, elle se heurte soudain à un détachement de cavaliers du dāᶜī, qui la met en pièces. TĪDJIS suit l'exemple de DĀR MALŪL et, en livrant la place, sa garnison peut éviter les inconvénients d'une défaite et rentrer sans encombre à ḲAYRAWĀN. C'est ensuite le tour de BAGHĀYA qui se rend lorsque son gouverneur se réfugie à LARIBUS (juin 907).

Désormais, tout le Zāb, la marche occidentale du royaume, est au pouvoir des shīᶜites. Pensant un moment fuir vers l'Orient, Ziyādat Allah se ressaisit, mobilise toutes les forces disponibles en Ifrīkiya et concentre à nouveau ses troupes à LARIBUS, déterminant ainsi l'orientation de ses adversaires.

– L'offensive vers le Nord-Est du Tell.

A partir des citadelles de l'Ouest, les forces du dāᶜī accentuent leur poussée vers le centre, en direction de MADJDJĀNA, de KAṢR-al-IFRĪKĪ, qu'ils pillent, et de TĪFASH, dont la garnison s'enfuit et permet aux habitants de livrer la ville sans combat (octobre 907). Se trouvant alors à une journée de marche de LARIBUS, ils menacent directement l'armée aghlabide jusque-là restée dans l'expectative et que vient rejoindre l'émir. Alors que KALAMA se rallie elle aussi, Ibrahim b. Abī-al-Aghlab, qui commande les troupes concentrées à LARIBUS, peut reprendre TĪFĀSH où l'ennemi n'avait laissé qu'une faible défense.

– Vers le Sud du Tell.

Préférant toutefois ne pas courir le risque d'un affrontement direct avec le gros des troupes aghlabides, le dāᶜī déplace son action plus au Sud et, de BAGHĀYA et TEBESSA, il se dirige vers la citadelle de ḤAYDARA (Ammaedera), laquelle, malgré une reddition sans résistance, n'échappe pas au massacre et au pillage qu'Abū ᶜAbd Allāh peut difficilement freiner et davantage encore réparer. Quand, descendant encore plus au Sud, il atteint KAṢRAYN, il évite pareille erreur et veille à ce que les habitants qui avaient capitulé spontanément, ne soient pas inquiétés.

Parvenues ainsi à la bordure méridionale du Tell, les forces shīᶜites ne devaient plus rencontrer d'obstacle sur la route de KAYRAWĀN. Aussi le commandant de la place de LARIBUS décide-t-il d'inter-

venir pour couper cette route. Il se heurta à ses adversaires à DĀR MADYĀN (1). Le combat douteux qui s'ensuit est vite interprété comme une victoire par le camp aghlabide qui a vraiment besoin de reprendre courage. Quelques tribus berbères, pour avoir pris au sérieux ce succès du pouvoir central, sont tentées de trahir la cause shiᶜite, mais le dāᶜī leur fait cruellement payer cette trahison.

– Raid au-delà du Tell

Regroupant alors ses forces, Abū ᶜAbd Allāh veut à nouveau tenter une percée vers le Sud pour prendre KAYRAWĀN à revers. Ses troupes dévastent la région de KASTĪLIYA et atteignent KAFSA (Gafsa) qui se rend sans coup férir, et où elles font ample butin. KAYRAWĀN vit dès lors en état d'alerte, cependant que le dāᶜī se replie sur BAGHĀYA, puis IKDJĀN. Ibrāhīm b. Abī-l-Aghlab veut profiter de ce repli pour reprendre BAGHĀYA, base opérationnelle des shiᶜites. Devant la réaction adverse, il est vite contraint de lever le siège.

Ayant sondé tout le dispositif de défense des troupes aghlabides Abū ᶜAbd Allāh est désormais en mesure de lancer une offensive décisive.

C. La Victoire Du DĀᶜĪ

– Prise de LARIBUS.

Pour mener à bien cette attaque finale, il réorganise son armée à IKDJĀN d'où, en 296/909, il va à BAGHĀYA, et de là remonte jusqu'à l'oued al-Raml, par MASKIANA. Il enlève MANYŪLA (2) et la pille, parvient à SHAKABANĀRIYA (Sicca Veneria = Le Kef), qu'il enlève sans difficulté, et peut ainsi manoeuvrer en direction de la puissante LARIBUS où est rassemblé le plus gros des forces aghlabides. La bataille se déroule dans la plaine de l'oued Lorbeus, entre les Djabals Zaafran

(1) "probablement entre SBAYTLA et KASRAYN". M. TALBI, op. cit, p. 674. Ce toponyme est inconnu par ailleurs.

(2) Presque au confluent de l'oued al-Raml et de l'oued Melhab, sur la route de Sicca Veneria, il existe une ᶜAïn Malyuna, dont le nom peut être une déformation, par métathèse, de MANYŪLA. cf. GSELL: Atlas /...folio 19.

et Lorbeus et, un moment incertaine, se termine en fin de journée par la débandade des soldats de l'émir et leur massacre. Les habitants de LARIBUS, réfugiés dans la mosquée, n'échappent pas plus à la tuerie générale qui suit la victoire des shiᶜites. Celle-ci déclenche la panique à KAYRAWĀN et dans le reste du royaume encore préservé.

– Vers la capitale aghlabide.

Le premier, Ziyādat Allāh III fuit vers l'Orient et à RAKKĀDA chacun veut suivre son exemple. Beaucoup néanmoins n'ont d'autre possibilité que de se disperser vers KAYRAWĀN et d'autres cités. Sitôt abandonnée, la résidence princière est mise à sac, cinq jours durant. Ibrāhīm b. Abī-l-Aghlab, rentré à KAYRAWĀN pour y apprendre la fuite de l'émir et de sa cour, se ressaisit et pense un moment assurer à son profit la continuité du pouvoir. Faute d'argent, et devant le refus des Kayrawānais de lui en fournir, il se résigne lui aussi à la fuite.

Les habitants de la capitale, inquiets du sort réservé à la population de LARIBUS et comprenant que c'en est fait du pouvoir aghlabide, n'ont d'autre souci que de préserver et leurs vies et leurs biens. Leurs notables, envoyés en délégation auprès du dāᶜī, obtiennent de celui-ci la promesse d'un amān général, (1) au grand dam des Kutāma, qui espéraient bien trouver là leur récompense. Bien plus soucieux de préserver l'avenir, le nouveau chef de l'Ifrīkiya maintient en place l'administration aghlabide.

Quant à Ziyādat Allāh, il règle ses derniers comptes avec les grands du royaume déchu avant de finir ses jours misérablement, ballotté de province en province comme un gêneur désormais inutile à l'empire musulman, oublié au point que l'on ignore même la date de sa mort.

(1) cf. J.F.P. HOPKINS, The Medieval Toponymy of Tunisia. Some identifications. pp. 31-41 des Cahiers de Tunisie, n° 53, 1966. La délégation Kayrawanaise fut arrêtée - selon Ibn ᶜIDHĀRĪ - à Fahs Barukash, au delà de Djalūla sur la route de Laribus. Fahs Barukash est à situer à Henchir Bahrouch, à 2 km. à l'Est du col qui permet de pénétrer dans la vallée d'Usaltiya.

– Conclusion sur l'époque aghlabide.

Une page de l'histoire ifrikiyenne est tournée, glorieuse malgré sa triste fin. Le nouveau pouvoir shi^cite hérite d'une administration remarquable - ^cabbasside dans ses principes - dont l'organisation a fait ses preuves, particulièrement dans le domaine économique. Malgré les avatars que nous avons vus, l'unité de l'Ifrikiya fut pendant tout un siècle maintenue et la cohésion de ses éléments régionaux assurée.

Fait significatif pour notre propos : le cadre des cités fixé depuis la conquête n'a pas bougé. KAYRAWĀN et ses "satellites" restent au centre de cette armature urbaine dont le dessin est fourni par le réseau des anciennes citadelles byzantines. Parmi ces places-fortes, dont le rôle sous les Aghlabides montre la continuité des structures entre le VII° siècle et le X° siècle, TUNIS - qui a remplacé CARTHAGE comme base nécessaire pour la maîtrise de la mer en Méditerranée occidentale (1) - tient une place prépondérante. C'est d'elle que sont parties presque toutes les révoltes contre le pouvoir central durant les deux derniers siècle, avant l'intervention des Kutāma. De TŪNIS à ṮUBNA, en passant par SBAYTLA et BAGHĀYA, c'est d'ailleurs le Tell tout entier qui forme une entité géopolitique distincte.

Certes, cela tient à un antagonisme traditionnel entre montagnards et gens des plaines (2). Toujours latent, cet antagonisme peut vite donner lieu à des conflits mais il est aggravé par le fait que les citadelles qui contrôlent les montagnes ont tendance à s'ériger en autant de fiefs (3). Si ces citadelles sont devenues " les symboles de la présence et

(1) Effective entre 827 et 960 cf. M. TALBI, Emirat, op. cit, p. 385 qui discute les théories de J.B. BURY : The naval policy of the roman empire in relation to the western provinces, from the 7th to the 9th. Century, dans Centenario Amari, II, et de A.R. LEWIS : Naval Power and Trade in the Méditerranean.

(2) cf. C. COURTOIS : De Rome à l'Islam. Revue africaine, t. 86, Alger, 1942, pp. 24-55, au sujet de cet antagonisme "qu'impose au Maghrib l'enchevêtrement des unités géographiques". (p. 41).

(3) cf. M TALBI, op. cit, p. 209: "De nombreuses seigneuries" de plus ou moins grande importance ... avaient dû marqueter le nord du pays... riche en places fortes devenues autant de 'thèmes' du djund après la conquête arabe".

de la souveraineté aghlabides" (1), comme elles furent ceux de l'occupation byzantine, les seigneurs arabes qui les commandent sont tentés, à la moindre occasion favorable, de se considérer comme plus ou moins indépendants vis-à-vis du pouvoir central (2).

Par ailleurs, si durant cet exposé historique, c'est surtout le rôle stratégique des citadelles qui nous est apparu, nous verrons dans la seconde partie qu'on ne saurait réduire les cités du Tell à cette fonction militaire, car ces cités constituent autant des "pôles économiques", selon le langage de F. Perroux. Au moment de la conquête shi^cite comme lors de l'invasion arabo-musulmane, les "bourgeois", habitants de ces cités se sont montrés plus soucieux de l'établissement d'un ordre qui favorise leur prospérité que d'aventure politique. Et ce, quelque soit le régime qui instaure cet ordre ou le garantit.

Neanmoins, l'invasion qui a déferlé à la fin du IXo siècle depuis le pays des Kutama, tout en progressant par vagues successives dont les limites furent tracées par les lignes des citadelles (3), semble bouleverser l'équilibre de la montagne et de la plaine et marquer la domination du Tell, dont les populations avaient manifesté jusque-là une remarquable stabilité. Qu'en est-il exactement? Il nous faut, pour le vérifier, suivre le déroulement des évènements qui vont marquer l'instauration d'un nouveau régime politique.

(1) M. TALBI, p. 637.

(2) A trois reprises, nous l'avons vu, cette autonomie risque de couper l'Ifrikiya en 2 parties.

(3) Le substrat byzantin affleure continuellement dans le déroulement des évènements de l'histoire aghlabide. En fait, celle-ci ne peut se comprendre sans recourir à la connaissance de l'implantation des cités grecques et de l'organisation de l'Africa byzantine. H. DJAIT (article cité, Studia islamica, XXVIII, p. 107) remarque, à propos des thémes byzantins que "la similitude est trop forte entre les deux institutions, des thémes et du djund, l'originalité de la dernière trop patente au sein de l'organisation militaire arabe en général pour qu'il n'y ait pas eu une quelconque influence dans le sens Byzance - Empire arabe".

CHAPITRE IV.

L'IFRIḲIYA AU TEMPS DE L'AVENEMENT DE LA DYNASTIE FATIMIDE.

I°. LA PRISE DU POUVOIR PAR LE MAHDĪ.

De 902 à 909, il avait fallu seulement sept années à Abū ʿAbd Allāh pour venir à bout de la puissance aghlabide et occuper les dernières forteresses du Tell qui protégeaient la capitale comme un bouclier. La conquête de l'Ifrīḳiya terminée, le dāʿī devait la couronner en lui donnant son véritable sens : la réussite de la daʿwa shīʿite (1). Car pendant tout ce temps, il n'avait agi qu'au nom de l'imām ismāʿilien. Sitôt parvenu à RAḲḲĀDA (2), il s'empresse donc d'aller chercher ce dernier, détenu à SIDJILMASA, la capitale midrarite, au Maghrib extrême, afin de lui remettre le pouvoir. (3)

---

(1) La source de renseignements la plus riche, sans être cependant la plus objective, est "l'Iftitāḥ-al-Daʿwa" du ḳāḍī al-Nuʿmān, achevé en 346/957, sous le règne d'Al-Muʿizz. Al-NUʿMĀN fut contemporain des événements qu'il rapporte. cf. p. 91 de F. DACHRAOUI: les commencements de la prédication ismaʿilienne en Ifriḳiya, Studia Islamica, XX, pp. 89-103.

(2) 25 mars 909. Ibn-al-ATHIR :Annales..., op. cit, p. 299.

(3) Sur ces événements, cf. M. CANARD : l'autobiographie d'un chambellan du MAHDĪ Ubayd Allāh (traduction de la Sīrāt DJAʿFAR al-HĀDJIB), Hesperis, 1952, cité par F. DACHRAOUI : Les commencements...article cité, p. 99, de même que son étude : F.DACHRAOUI : Contribution à l'histoire des Fatimides en Ifrīkiya, Arabica, t. VIII, 1961, p. 189.
Ibn ʿIDHARĪ : Al-Bayān..., op. cit pp. 209 à 217
Ibn al-ATHIR : Annales...,op .cit pp. 300 à 303. F. DACHRAOUI (p. 100) donne une explication très plausible des raisons qui amenèrent ʿUbayd ALLĀH à se rendre à Sidjilmasa. Ce que Ch. A JULIEN : "Histoire de l'Afrique du Nord", t. II, Paris, 1966, p. 56, n'avait pu faire.

– Le Mahdī ᶜUbayd Allāh.

En effet, vu le peu de chances que lui avait réservé le Yamān, ᶜUbayd Allāh était venu en Ifrīḳiya en 291/904, au moment où la fortune du dāᶜi ne semblait pas très assurée. Jugeant les circonstances peu favorables, il avait préféré s'établir à SIḎJILMASA plutôt qu'à IKDJĀN, attendant là le triomphe de son missionnaire. Sur le chemin du Maghrib, Abū ᶜAbd Allāh fut amené à s'attaquer au royaume de TĀHART que les Banū Rustum maintenaient dans une cohésion difficile par les seuls liens de la religion, du sang et du mode de vie, mais sans s'appuyer sur aucune force militaire ni ligne de défense (1). Les troupes kutāmiennes eurent vite raison de ce royaume sans armature stratégique et mirent fin à son existence (909). Mais le prince de SIḎJILMĀSA, al-Yasaᶜ b. Midrār, avait été informé de leurs mouvements et aussitôt fait enfermer ᶜUbayd Allāh. Aussi Abū ᶜAbd Allāh dut-il aller chercher son maitre jusqu'au Tafilalt en triomphant du même coup - et définitivement - de la dynastie midrarite.

Proclamé Mahdī à SIḎJILMĀSA, ᶜUbayd Allāh peut rentrer avec assurance en Ifrīḳiya, passant par IKDJĀN d'où il emporte le butin amassé par ses partisans. Ainsi vainqueur de trois dynasties, enrichi des dépouilles de l'Aghlabide et fort de la puissance nouvelle des tribus kutāmiennes, il entre solennellement à RAḲḲĀDA à la fin de l'année 909 (2). Dès lors, la khutba sera prononcée dans toutes les mosquées de l'Ifrīḳiya au nom du "Mahdī, prince des croyants" (3), et cette mesure

---

(1) cf. Chikh BEKRI: **Le kharidjisme berbère**, A.I.E.O., t. XV, Alger, 1957, pp. 55-108 : "Sur quoi se baser pour délimiter un royaume dans un pays de steppe et de transhumance où le sol est utilisé comme terrain de parcours ? Ce sont ... à la fois l'idéologie, les liens du sang et le mode de vie qui font que des groupements humains ont le sentiment d'appartenir à la même communauté - on n'oserait dire au même Etat - et dépendre d'un même chef". (p. 77).
Pour l'histoire du royaume rustumide, cf A. de C. MOTYLINSKI, **Chronique d'Ibn SAGHĪR sur les imāms rustumides de Tahart**, Actes du XIVᵉ Congrès des Orientalistes, Alger, 1905, Paris, 1908.

(2) Ibn al-ATHIR: **Annales**..., op. cit, p. 362, cf. aussi Ibn ᶜIDHĀRĪ : **Al-Bayan**.., pp. 220-221. **Kitab-al-Istibsar fi ᶜadjāʾib al-Amsar**. trad. FAGNAN, p. 12.

(3) Ibn al-ATHĪR : Annales, p. 302. C'es un titre califal que reprendront les Almohades.

religieuse signale l'ouverture d'une ère nouvelle pour le Maghrib musulman. Elle marque le transfert de la domination arabe à un pouvoir proprement indigène, berbère, transfert qui s'appuie sur une ᶜaṣabiyya (1) ethnique - celle des Kutāma - renforcée par une idéologie religieuse. C'est une étape importante dans l'histoire du Maghrib qui, ayant assimilé l'Islam peut le traduire de façon propre et même s'en servir. En ce sens, c'est aussi une vraie " révolution", comme le pense Ibn Khaldūn (2), moins radicale cependant qu'il ne l'affirme (3).

– Continuité et rupture.

Même si la dynastie naissante s'efforce d'effacer toute trace de l'oeuvre accomplie par ses prédécesseurs (4), elle sait tirer parti de l'organisation laissée par les Aghlabides. Dans les limites du territoire acquis par eux - y compris la Sicile - ᶜUbayd Allāh récompense les chefs kutāma

---

(1) cf. Ibn KHALDŪN : **La Muqaddima - extraits**, édités par G. LABICA et J.E. BENCHEIKH. Paris, 1965, pp. 63-65. Notion fondamentale chez Ibn KHALDŪN, elle traduit des liens agnatiques mais davantage un esprit de corps, de parti, qui "n'est autre chose que le fait d'être unis par la filiation ou quelque chose d'analogue". Ici c'est la daᶜwa shīᶜite qui renforce cette ᶜaṣabiyya et son sens politico-religieux, "désigne la propagande faite pour rassembler autour d'une famille ou d'un parti en vue de l'établissement d'une royauté théocratique" (ibidem, p. 111, note 33). Comme le remarque Nassif NASSAR : le Maître d'Ibn KHALDŪN : Al-Abili, p. 113, de **Studia Islamica**, XX, Paris, 1964, pp. 103-115 : "Toute cause politique ou religieuse a besoin d'une ᶜaṣabiyya qui la soutient".

(2) **Histoire des Berbères** / de Slane t. I, p. 225

(3) ibidem. "Cette révolution détruisit pour toujours l'empire en Ifrikiya.. Les Berbères du Maghrib suivirent plus tard l'exemple de leurs voisins (Kutama) et dès lors l'influence exercée par les Arabes en Ifrikiya et au Maroc disparut pour toujours". En fait, comme nous le verrons, l'Ifrīḳiya ne cesse d'être tournée vers l'Orient et d'en dépendre, même si ses liens avec lui se relâchent et d'autre part les Fatimides ne peuvent effacer l'influence décisive de la conquête arabo-musulmane, qui perdurera.

(4) cf. Ibn ᶜIDHĀRĪ : Al-Bayān..., p. 220 : Le MAHDĪ ordonna d'enlever de toutes les mosquées, citernes-bassins, châteaux-palais et ponts, les noms de leurs constructeurs.

et répartit entre eux (1) les diverses provinces qu'il contrôle, organise les bureaux (diwān) et prélève les impôts (2), plaçant ses agents dans toutes les villes (3). Mais dés qu'il est " devenu maître de ce pays et reconnu par les populations", il commence à "traiter les affaires par lui-même", il est amené à restreindre les pouvoirs d'Abū ᶜAbd Allāh et de son frère Abū-l-ᶜAbbās (4). Les deux frères prennent vite ombrage de l'ascendant exercé par le Mahdī sur les Kutāma à leur détriment et ils ne tardent pas, frustrés de leurs droits chèrement acquis, à s'exciter mutuellement à l'envie et à la critique en essayant de faire partager leurs sentiments aux chefs berbères (5). Après avoir ménagé l'artisan de sa victoire, le Mahdī finit par ordonner son exécution en 298/ septembre 910 (6).

Ce geste d'ingratitude est vivement ressenti par les Kutāma attachés à la personne d'Abū ᶜAbd Allāh. Aussi se soulèvent-ils au lendemain de sa mort, notamment à ḲAYRAWĀN où ils s'opposent à la population, lasse de leurs exactions. L'on perçoit bien, dans la répression que commande ᶜUbayd Allāh, son souci de ménager les forces à

---

(1) Certes l'autorité du nouveau Khalife s'exerce aussi à Tāhārt et à Sidjilmasa, mais non sans peine, nous allons le vérifier plus loin. cf. H.R. IDRIS : La Berbérie orientale sous les Zirides, Paris, 1962, p. 11.

(2) Ibn-al-ATHĪR : Annales.., p. 302. Il ajoute : "l'affermissement de son pouvoir amena une soumission générale et l'installation en tous lieux de ses agents. Ibn KHALDŪN / de Slane, t. II, p. 519, prétend que, dès son entrée à RAḲḲĀDA, Abu ᶜAbd Allāh lui-même avait procédé l'année précédente à l'envoi de nouveaux gouverneurs dans les provinces de l'empire, était parvenu à en expulser tous les malfaiteurs qui y entretenaient le désordre et avait partagé les maisons de la ville entre ses soldats. Ces mesures, sauf celle de l'installation des Kutāma à Ḳayrawān, ne pouvaient être que provisoires. Et, p. 521, "Les impôts commencèrent à rentrer régulièrement" . Il est certain que tout l'appareil aghlabide d'administration n'a pas été détruit mais que seuls les cadres ont changé et savent l'utiliser pour une réorganisation rapide du pays et la reprise de l'économie.

(3) Ibn KHALDŪN / de Slane, II, p. 521.

(4) Ibn-al-ATHĪR : Annales .., p. 304.

(5) Ibidem. Abū-l-ᶜAbbās aurait rappelé à son frère : "c'est toi qui as fondé un empire et produis celui qui t'en éloigne, alors qu'il devrait respecter tes droits". Les deux frères en viennent à mettre en doute l'authenticité du MAHDĪ.

(6) janvier 911, écrit Ibn KHALDŪN / de Slane, II, p. 522.

qui il doit sa fortune et tout à la fois les populations sunnites (1). Mais beaucoup de Berbères, aigris, regagnent le territoire d'IKDJĀN. Ils proclament là un pseudo-Mahdī et marchent sur MĪLA. Le fils du Mahdī, Abū-l-ḳāsim désigné depuis peu comme héritier présomptif, est chargé d'arrêter ce mouvement de rébellion et il refoule les Kutāma "jusqu'à la mer" (2).

La majorité de ces Berbères cependant n'a pas rejoint leur pays natal puisque beaucoup attacheront leur nom à celui de la dynastie fatimide d'Egypte. Pour l'heure, c'est surtout avec la Sicile et Tripoli que ᶜUbayd Allāh connaît des difficultés (3). Ayant momentanément pacifié le pays et reconstitué la puissante flotte ifriḳiyenne, le khalife peut manifester la visée lointaine du pouvoir acquis au Maghrib. C'est le Mashriḳ qui l'intéresse, c'est vers lui qu'il ne cesse de tourner ses regards et de développer ses activités, c'est à Baghdād même qu'il lui faut prendre en main l'empire musulman qu'il veut rénover sur des bases shīᶜites.

2°. AVANT LE DEPART POUR L'ORIENT: LA FONDATION DES VILLES D'AL-MAHDIYA, AL-MASĪLA ET ASHĪR.

La première étape de sa marche vers l'Est est l'Egypte. En 913, il envoie son fils Abū-l-ḳāsim jusqu'à Alexandrie et au Fayyoum. Refoulé par les troupes du khalife ᶜabbasside, le général fātimide revient l'année suivante en étant secondé par une flotte qui s'empare d'Alexandrie. Mais la riposte vigoureuse de l'armée d'Al-Mu'nis le vainqueur des Ḳarmat, le contraint une seconde fois à regagner l'Ifriḳiya. Cette entreprise orientale s'avérant prématurée, le Mahdī comprend la nécessité d'une meilleure préparation à la conquête. Renouvelant le geste des fonda-

---

(1) Ibn-al-ATHĪR : Annales ., p. 307 :"Il empêcha aussi les missionnaires de faire auprès du bas-peuple (ᶜamma) de la propagande en faveur de la doctrine shīᶜite". De même Ibn KHALDŪN / de Slane, II, p. 523.

(2) Ibn-al-ATHĪR : Annales, p. 308.

(3) La Sicile se révolte contre le gouverneur nommé par le MAHDĪ, se rallie au khalifat abbasside et vient combattre les Fātimides jusque sur les côtes de l'Ifriḳiya, à Sfax, qu'elle ruine (912-916). A Tripoli, il revient à Abū-l-Ḳasim de mâter les rebelles, en 913.

teurs de dynastie, il créé à 60 milles de ḲAYRAWĀN sa capitale, AL-MAHDIYA (la ville du Mahdī) qui oriente résolument cette partie de l'Empire sur son centre qui reste encore à conquérir.

Préparée dès 300/912-13 (1) par ʿUbayd Allāh qui en choisit l'emplacement pour le préférer à ceux de TUNIS, de CARTHAGE et d'autres villes côtières, la construction d'AL–MAHDIYA commence en 303/915-16 (2). Le dynaste entoure sa capitale d'une muraille, la dote d'un port et d'un arsenal bien équipés, y bâtit palais et mosquées et finalement lui donne les moyens de soutenir un long siège, car il pressent les périls qu'il va devoir affronter.

A peine terminée, AL–MAHDIYA doit accueillir les survivants de la troisième expédition dirigée contre l'Egypte (921). Mais le danger vient aussi du Maghrib. A ḲAYRAWĀN même, les Kutāma se sont encore révoltés en 914. Plus à l'Ouest, depuis 304/917, ʿUbayd Allāh se heurte à la puissance idrīside, favorable aux Umayyades de Cordoue. Il s'appuie contre eux sur la confédération des Zanāta Miknāsa, répartis depuis Tāhart jusqu'au Nord du Maroc. Vainqueur des chefs regroupés à Nakūr, il doit néanmoins attendre l'année 922, après le retour des troupes envoyées en Egypte et dont la défaite lui fait suspendre pour un temps les opérations en Orient, pour lancer au Maghrib central une offensive de grande envergure.

D'abord vainqueurs des Idrīsides au Maroc oriental par l'intermédiaire des Mikhnāsa, les Fātimides voient leur autorité contestée par les Zanāta Maghrāwa, sur l'instigation des Umayyades de Cordoue. Abū-l-ḳāsim les refoule au désert et confie la région au nouveau chef des Miknāsa, Mūsa b. Abi-l-ʿĀfiya. A son retour, pour garantir les frontières occidentales, il édifie à la limite du Zāb, au pied des monts du Hodna, la ville d'AL–MUḤAMMADIYYA, la future AL–MASĪLA (Msila. 315/927) (3) qui supplante l'ancienne capitale ṬUBNA et marque un déplacement vers l'Ouest du domaine ifriḳiyen. Le gouverneur

(1) Selon Ibn KHALDŪN, AL-BAKRĪ et YAḲŪT.

(2) C'est la date retenue par Ibn-al-ATHĪR, Ibn KHALDŪN et YAḲŪT. Ibn ʿIDHĀRĪ la fixe en 300/912-13 mais cette dernière date est bien celle de sa création dans l'esprit du MAHDĪ.

(3) MUḤAMMADIYYA, en l'honneur d'Abu-l-ḲĀSIM MUḤAMMAD. Ibn KHALDŪN / de Slane, t. II, p. 528. Ibn al-ATHĪR : Annales, p. 318. En 313, note Ibn ʿIDHĀRĪ, moins sûr.

chargé de la construire, ʿAlī ibn Ḥamdūn, surnommé Al-Andalusī un vétéran shīʿite dont la famille formera une véritable dynastie dans cette région (1). Cette fondation donna lieu à un transfert de population : les Berbères Banū Kamlān, de la tribu des Huwwāra, sont déportés pour des raisons de sécurité vers la banlieue de ḲAYRAWĀN, tandis qu'AL-MUḤAMMADIYYA est peuplée de gens venus des villes environnantes.

Sur ces entrefaites, ʿAbd-al-Raḥmān III, émir de Cordoue, se proclame khalife (929) et fait occuper CEUTA, après Mellila. Le khāridjite Mūsa, voyant alors monter la puissance umayyade, se soustrait à l'obédience shīʿite et se rallie aux sunnites d'Espagne, suivi par les Maghrāwa et les Banū Ifran. Aussi un autre chef Miknāsa, fidèle aux Fātimides, est-il chargé de rétablir l'ordre et il parvient à conserver TĀHART. Les choses en sont là quand survient la mort du Mahdī en 322/934.

– Al-Ḳā'im.

Son fils Abū-l-Ḳāsim, surnommé Al-Ḳā'im, hérite d'un pays troublé par les fractions tribales. Chef déjà aguerri au cours des campagnes que lui a confiées son père, il lui faut, dès son accession au trône, reprendre la lutte contre les nomades Zanāta. Son général Maysūr va jusqu'au Maghrib extrême et avec l'aide des Idrīsides, devenus protégés des Fatimides, il peut vaincre leur ennemi commun, Mūsa b. Abī-l-ʿĀfiya.

Dans le même temps, au Maghrib central, Al-Ḳā'im faisait de Zīrī b. Manad un allié pour contenir les Zanāta, ennemis traditionnels du Sanhādja auquel appartenait ce chef des Talkāta. Celui-ci avait acquis une telle ascendance sur ses contribules qu'il put entreprendre la construction d'une capitale, ASHĪR, dans le massif du Titteri (324/935) (2). Le souverain fatimide fournit à Zīrī toute l'aide nécessaire pour mener à bien cette oeuvre (3), heureux de disposer ainsi d'une aile occidentale qui protège l'Ifrīḳiya des incursions zanāta. Dès lors, défendu à

(1) cf. Ibn KHALDŪN / de Slane, t. II, appendice III : Histoire des Banū Hamdun, contemporains de la dynastie fâtimide et princes d'Al-Masīla et du Zāb.

(2) cf. L. GOLVIN : Le Maghrib central à l'époque des Zīrides, Paris, 1957, p. 54 sv. H.R. IDRIS : La Berbérie orientale sous les Zirides. X-XII° siècle, Paris, 1962, p. 14 sv.

(3) H.R. IDRIS : Berbérie.., op. cit, p. 14 : Ziri peuple ASHIR de notables de ṬUBNA, MASĪLA et ḤAMZA.

l'Ouest par les principautés "vassales" des Zīrides et des Banū Ḥamdūn, l'ancien royaume aghlabide semble devoir connaître une nouvelle ère de paix.

Or c'est le moment que choisit Abū-Yazīd Makhlad, le kharidjite zanātien, pour déclencher une insurrection qui va bouleverser le domaine fātimide et menacer jusqu'à son existence (1).

3°. LA REVOLTE KHARIDJITE DE L'HOMME A L'ANE SES ASPECTS ANTICITADINS.

Originaire de la région de KASṬĪLIYA (2) où il a étudié puis enseigné les doctrines khāridjites, Abū Yazīd prend appui sur l'hérésie pour intensifier l'opposition au régime shīʿite. Il fait du massif de l'Aurès un centre de résistance à l'autorité d'Abū-l-Ḳāsim y formant des bandes armées et un conseil de shaykh-s qui doit servir de modèle à un futur gouvernement khāridjite.

Al-Ḳā'im charge d'abord ʿAlī b. Ḥamdūn d'intervenir contre ce sexagénaire qui lui apparaît plus comme un pillard que comme un agitateur politique. Mais le gouverneur d'AL–MASĪLA ne réussit pas à mâter la révolte encore localisée. Le rebelle qui s'est proclamé "Shaykh des vrais croyants" (3), fort de sa victoire sur les troupes gouvernementales, sort de l'Aurès et défait la garnison de BAGHĀYA qui s'était portée au-devant de lui (vers 943). Ne parvenant pas à enlever la place-forte, il engage ses alliés khāridjites dans le pays de ḲASṬILIYA aux environs de TAWZAR (Tozeur). Ce débordement par le Sud est surtout une diversion tactique; Abū Yazīd profite de ses premiers succès pour reprendre dès 944 l'investissement des forteresses du Tell:

(1) cf. R. TOURNEAU : La révolte d'ABŪ YAZĪD au X° siècle, Cahiers de Tunisie, n° 2, 1953, pp. 103-125. Cet article tient compte de tous les compléments d'information apportés par la publication de l'ouvrage d'Al-Mālikī (Kitāb Riyāḍ al-Nafūs, ed. HUSAYN Muʿnis. Le Caire, 1951) et la découverte au Mzab d'un manuscrit du Kitāb-al-Ṭabaḳāt d'Aḥmad al-DARDJINĪ.

(2) ou de Sumata, près de Balazma (Ibn HAWKAL / Kramers, p. 94).

(3) Ibn KHALDŪN / de Slane, II, p. 530.

TEBESSA, MADJDJĀNNA - dont il démolit les fortifications (1) - et MARMĀDJANNA (2) sont conquises. Il pénètre ensuite plus avant dans le Tell et enlève SABĪBA puis LARIBUS - qui fut le dernier bastion de la résistance aghlabide (3) - qu'il pille et incendie.

L'accès de ḲAYRAWĀN et de RAḲḲĀDA se trouvant barré par les troupes de Maysūr, selon ses renseignements, "l'homme à l'âne" fait mouvement vers le Nord, en ravageant le pays. Il débouche, par l'oued Mellague, dans la vallée de la Medjerda et se heurte au détachement commandé par le général fātimide Bushrā, le vainc et enlève BĀDJA. Appelant de là tous les Berbères à se joindre à lui, il organise son armée pour une dernière offensive.

Les Tunisois ayant chassé Bushrā et le reste de ses troupes pour livrer leur ville au khāridjite, celui-ci poursuit son adversaire jusqu'à AHRĪKALIYA (4). Retranché "derrière les fortifications de la citadelle", Bushrā peut stopper l'avance d'Ayyub b. Khīrān al-Zawīlī, lieutenant d'Abū-Yāzīd.

Sachant donc par la défaite d'Ayyub que les places côtières sont bien défendues, et quittant FAHS ABĪ ṢĀLIH (5) (Thuburbo Majus),

(1) Ibn-al-ATHIR : Annales.., p. 326.

(2) C'est dans cette dernière ville que lui est donnée la monture qu'il ne quittera plus et qui lui fit donner le surnom de "l'homme à l'âne"

(3) Ibn-al-ATHIR : Annales.., p. 326 : les habitants d'Al-Mahdiya, apeurés, "rappelèrent à AL–KĀ'IM que, LARIBUS étant la porte de l'Ifrikiya, la prise de cette ville avait indiqué la fin du pouvoir aghlabide".

(4) Horrea CAELIA, aujourd'hui HARḲLA (Hargla). Al-Tidjani : Riḥla, ed. H.H. Abdul-WAHAB, Tunis, 1958, pp. 24-25, Traduction Journal Asiatique, 1852, pp. 101-102.

(5) Ibn-al-ATHĪR : Annales.., pp. 327-328. Après la défaite de son lieutenant, Abū YAZĪD se serait avancé contre les Kutāma dans la presqu'île (du Sharīk) et les aurait poursuivis jusqu'à RAḲḲĀDA. Il paraît plus vraisemblable que, de TŪNIS à ḲAYRAWĀN, l'homme à l'âne dut se heurter aux garnisons kutāmiennes qui gardaient les grands itinéraires. Le premier passait par BASHSHŪ (capitale de la presqu'île du Sharīk, près de Grombalia) et AL–DAWĀMIS ; le second par FUNDUḲ SHAKL et MUNASTIR ʿUTHMĀN, à une journée au Nord de ḲAYRAWĀN. Nous reverrons ce problème des itinéraires dans la deuxième partie. Mais l'avance du khāridjite s'accompagnait de razzias lançées en tous sens, comme à SALTĀN, près de Hammam Lif. cf. Al-Tidjānī : Riḥla.., p. 22.

Abū Yazīd préfère traverser la dorsale tunisienne pour gagner ĶAYRAWĀN, grossissant son armée en cours de route de l'apport des Berbères mécontents. Au pied du Tell, il franchit l'oued Nabhana et parvient à l'Ouest de ĶAYRAWĀN, demeurée pour tous les Ifrīkiyens la véritable capitale (1). Contrairement à l'attente du rebelle, cette cité ne dispose que d'une faible garnison, aux ordres de Khalīl b. Isḥāk et, malgré la participation à sa défense de "bourgeois" qui craignent le pire, elle ne peut échapper aux massacres ni au pillage. L'homme à l'âne, installé à RAKKĀDA, fait cependant évacuer la ville par ses soldats, à la prière des notables, lui évitant la dévastation (mi-octobre 944). En échange (2), il obtient des Ķayrawānais qu'ils s'associent à la lutte contre les Fātimides.

A MAHDIYA, envahie par les réfugiés, le khalife Al-Ķā'im prépare une contre-attaque. Son général Maysūr se porte au-devant des forces d'Abū Yazīd et les rencontre à mi-chemin. Trahi par les Banū Kamlān, ces Berbères Hawwāra qui avaient été déportés lors de la fondation d'AL–MASĪLA, il est tué et ses troupes sont complètement défaites.

Dés lors, l'Ifrīkiya semble virtuellement conquise et le rebelle pense pouvoir se comporter en souverain. De ĶAYRAWĀN, il a envoyé une délégation au khalife de Cordoue, rival du Fātimide, dans le but de se faire reconnaître. Mais le "chef de bande" a de moins en moins d'autorité sur ses troupes. On le voit bien lors du pillage du Sahel et la prise de SOUSSE, qui est incendiée et dont les habitants sont odieusement traités (3).

---

(1) MAHDIYA est en effet "plus une place forte qu'une capitale". R. Le TOURNEAU : La révolte d'Abū YAZĪD .., p. 110.

(2) A grand renfort d'arguments juridiques, les ᶜulamā' démontrèrent qu'il valait mieux obéir à un musulman, même khāridjite, quà des shīᶜites assimilés aux paiens (madjus).

(3) Ibn-al-ATHĪR : Annales.., p. 330 : " Si bien que l'Ifrīkiyā ne présente bientôt plus ni un champ cultivé ni un toit debout". R. Le TOURNEAU: La révolte d'Abū YAZĪD,, p. 116 : "Faisons la part de l'amplification littéraire: il n'en est pas moins vrai que le mouvement de libération tournait à la jacquerie". C'est alors probablement que MADHKŪR est ravagée (Ibn HAWKAL / Kramers, p. 92).

Quant à Al-Ķā'im, si son domaine se trouve restreint à la presqu'île d'AL–MAHDIYA - dont il renforce les fortifications et les étend au faubourg d'AL–ZAWILA -, il sait pouvoir compter sur les Kutāma et les Sandhādja de Zīrī b. Manād auxquels il adresse des appels pressants.

Dés qu'il apprend ces faits, le khāridjite hâte le siège d'AL-MAHDIYA, à la fin de l'année 944 (1). Les Fātimides tentent une sortie, vite repoussée par les Berbères d'Abū Yazīd qui s'avancent jusqu'à la porte principale de la citadelle. Vidée de sa population civile, bien approvisionnée, la ville résiste à quatre assauts qui s'espacent sur près de huit mois et met à l'épreuve la patience des Khāridjites dont une bonne partie perd courage et se détourne d'un chef en qui ils n'ont plus confiance. Leurs chefs eux-mêmes décident de se retirer et Abū Yazīd, isolé, est contraint à rentrer à ĶAYRAWĀN à l'automne 945.

Ce signe de faiblesse déclenche la réaction des citadins qui n'aspirent qu'à retrouver l'ordre et la sécurité troublés par les Berbères khāridjites (2). Abū Yazīd y répond par les massacres et le pillage (3). TŪNIS, prise une première fois après la révolte, puis délivrée par les troupes fatimides qui s'étaient regroupées à SAṬFŪRA, est reprise et livrée aux flammes (septembre 945); BĀDJA subit peu après la même sort. De cette ville, Ayyūb se porte au-devant des forces réunies par ᶜAlī b. Ḥāmdūn à partir des garnisons d'AL–MASĪLA, de SAṬĪF et d'autres citadelles de l'Ouest et les met en déroute. Revenant alors à TŪNIS, il subit une sévère défaite qui ébranle l'assurance d'Abū Yazīd.

---

(1) Selon Ibn-al-ATHĪR : Annales..., p. 331, le seul à présenter une narration assez claire des événements. cf. M. CANARD : Une famille de partisans puis adversaires des Fatimides, Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman, Alger, 1957, tome II, pp. 33-49.

(2) Ibn-al-ATHĪR : Annales..., p. 336 : "Les habitants des villes et des bourgades, quand ils avaient appris la dispersion de l'armée ennemie, s'étaient emparés de leurs gouverneurs khāridjites, tuant les uns, envoyant les autres à MAHDIYA.

(3) ibidem. "Il envoya dans toutes les directions des corps d'armée qui avaient pour instruction de tout massacrer, piller et détruire et d'incendier les lieux habités".

Pourtant l'homme à l'âne reprend courage et reforme son armée pour envoyer Ayyūb combattre ᶜAlī b. Ḥamdūn. Retranché à BALṬA, à l'Ouest de BĀḎJA, celui-ci est trahi par un de ses chefs qui livre la ville à l'ennemi. ᶜAlī est contraint de se réfugier chez les Kutāma, qu'il rassemble avec des Nafza et des Mazāta, les mène contre CONSTANTINE et le pays des Hawwāra, alliés d'Abū Yazīd. Ce dernier fait intervenir son armée mais ᶜAlī b. Ḥamdūn en triomphe et parvient à reprendre TĪḎJIS et BAGH̲ĀYA. Tandis que les troupes fatimides regagnent du terrain à l'Ouest, sur la côte orientale, le rebelle s'efforce de reprendre SOUSSE qui s'était révoltée avec les autres cités, et ses soldats y font preuve d'un art du siège perfectionné.

Le siège de SOUSSE était commencé depuis janvier 946 quand Al-Ḳā'im meurt, au mois de mai, laissant pour héritier son fils Ismāᶜīl. Celui-ci, prenant garde d'annoncer la mort de son père, arme hâtivement une flotte qu'il envoie au secours des assiégés et qu'il tente de rejoindre par terre. Quelques jours plus tard (1), SOUSSE est libérée et Abū Yazīd, se voyant refuser l'entrée de ḲAYRAWĀN par ses habitants, établit son camp à SABĪBA. De là, il reprend le chemin de ḲAYRAWĀN pour y assièger Ismāᶜīl qui vient de s'y installer. Pendant deux mois, les combats se poursuivent "avec des avantages partagés" (2) jusqu'au jour - 15 août 946 - où le Fātimide, qui prendra désormais le titre d'Al-Manṣūr, finit par triompher avec l'aide des Kutāma et des esclaves noirs.

Le pays cependant ne peut retrouver la paix qu'avec "l'éradication" de la révolte. Al-Manṣūr, décidé à venir à bout du rebelle, le poursuit dans le Tell. Abū Yazīd a piqué droit sur TAMADĪT, entre MARMĀḎJANNA et TĪFĀSH̲ (3), pour regrouper ses forces avant de se réfugier dans l'Aurès. En route, il essaie d'investir BAGH̲ĀYA dont les habitants ont refusé de l'accueillir et où l'armée fatimide le rejoint. Fuyant devant elle, l'homme à l'âne" va à ṬUBNA où il compte sur l'aide des Magh̲rāwa. Mais leur chef, Muḥammad ibn Kh̲azar Zanātī, le trahit et se rallie à Al-Manṣūr. De ṬUBNA il se dirige vers MAKḲARA, à mi-chemin sur la route d'AL-MASĪLA. Mais le kh̲alife l'y attend et l'oblige à

(1) Le 26 mai 946, la mort d'Al-Ḳā'im étant survenue le 17. cf. Le TOURNEAU..., op. cit p. 119.
(2) Ibn al-ATH̲ĪR : Annales., p. 343.
(3) Ibn HAWKAL / Kramers, p. 84.

combattre. Vaincu il se réfugie dans le Djebel Salāt, au Nord-Ouest de Bou-Saada, chez les Banū Birzal. C'est là qu'il échappe aux recherches de son adversaire, lequel remonte vers les monts du Hodna puis, entre le Titteri et les Bibān, va faire sa jonction avec les Sanh̲ādja de Zīrī b. Manād. Tandis qu'Al-Manṣūr tombe malade, Abū Yazīd revient sur ses pas et assiège AL-MASĪLA. Au printemps 947, le Fātimide peut dégager cette citadelle et prendre l'offensive dans le Djebel Maᶜdid où le Kh̲āridjite s'est réfugié. Au bout de cinq mois de répression sanglante, Al-Manṣūr finit par mettre fin à la révolte et à tuer son chef, dans les monts Kiyāna, à l'Ouest du Djebel Maᶜadid (Août 947). Quelques mois plus tard,, à la mi-janvier 948, il peut rentrer triomphalement à ḲAYRAWĀN en ayant pacifié le Tell.

4°. CONCLUSION

Au moment où les Fātimides réaffermissent leur pouvoir en Ifrīḳiya, il est bon de faire le point sur cette révolte qui a failli mettre à bas la dynastie. Quel rôle joue précisément le Tell et son armature de forteresses lors de ces événements ?

– Le rôle du Tell et de ses forteresses.

On a voulu voir dans la rébellion d'Abū Yazīd un mouvement de réaction religieuse et socio-économique. Réaction des kh̲āridjites, auxquels les Sunnites prêtèrent main forte le cas échéant, contre les Sh̲īᶜites. Pourtant nous savons que sur le plan doctrinal les Fatimides avaient pris soin de ne pas froisser les sentiments religieux des masses par une propagande intempestive. Par ailleurs, nous ne voyons pas Abū Yazīd faire figure de chef religieux ni soulever les foules au nom de sa propre doctrine puisque le khāridjisme, durement éprouvé au début du siècle, avait perdu de sa vigueur (1).

Réaction socio-économique aussi, celle qui traduit le mécontentement des masses, tant rurales que citadines, également écrasées par un système fiscal complexe et efficace mais dont les revenus ne profitent guère au pays puisque la plus grande part est affectée aux dépenses militaires (2).

(1) R. Le TOURNEAU.., op. cit, p. 124.
(2) ibidem, p. 110.

On a pu voir encore dans cette révolte et les nombreuses complicités qu'elle a rencontrées au fur et à mesure qu'elle s'étendait vers l'Est, une manifestation de xénophobie, dirigée contre un gouvernement oriental et son support : les Kutāma, le conflit s'aggravant du fait de la traditionnelle opposition entre les nomades Zanāta et les sédentaires Sanhādja. La révolte d'Abū Yazīd ne serait alors qu'un épisode d'une longue histoire : celle des efforts, répétés sous tous les régimes politiques, effectués par les Berbères pour se libérer d'une tutelle étrangère, en même temps que celle d'une lutte perpétuelle entre sédentaires et nomades Berbères.

Tous ces facteurs ont dû jouer, certes, mais pour qui essaie de trouver un sens aux péripéties de cette lutte de cinq années, les explications données ici méritent d'être complétées et nuancées. La façon même dont s'est propagée la révolte, d'Ouest en Est, à partir de l'Aurès, amène à poser la question : pourquoi les citadelles du Tell manifestement défendues par des garnisons fatimides - et donc composées de Kutāma ou au moins commandées par eux - ont-elles cédé si rapidement au premier choc des rebelles? Il existe très certainement trois raisons:

Tout d'abord l'Empire fatimide était tourné vers l'Orient, et donc vers la mer , et ne cherchait pas tellement à s'implanter au coeur du pays, la protection assurée par les Zīrides et les Banū Ḥamdūn lui paraissant suffisante contre une attaque éventuelle venue de l'Ouest où se trouvaient ses rivaux. Cette confiance faite à ses auxiliaires fut d'ailleurs méritée et justifiée, en un certain sens, puisque ceux-ci sauvèrent la dynastie. Mais en conséquence, l'effort militaire avait été porté en priorité sur la côte, de TŪNIS à MAHDIYA, en passant par AHRĪ-ḲALIYA et SOUSSE - les cités qui résistèrent -, et non sur le système défensif des forteresses du Tell, hérité des Byzantins et des Aghlabides.

D'autre part, la voie de pénétration des forces rebelles à travers le Tell, au sortir de l'Aurès, était la même que celle qu'avaient suivie les Shīᶜites, une quarantaine d'années plus tôt. Or nous avons vu quel acharnement avaient mis ceux-ci à assiéger, détruire, voire incendier la plupart des forteresses qui balisaient cette voie, de BALAZMA à LARIBUS. Il n'est dit nulle part que les Fatimides (1) aient voulu rebâtir les places fortes à tout le moins endommagées, sinon rasées. Le système défensif des forteresses était dès lors très affaibli, très vulnérable.

(1) Alors que les chroniqueurs se plaisent à souligner les constructions aghlabides, ou leurs restaurations, le plus souvent confondues.

Enfin, devant la terreur qu'inspiraient les méthodes de guerre employées par les rebelles qui massacraient, pillaient et ravageaient sur leur passage, les habitants des cités, encore une fois soucieux de préserver leurs biens, cherchèrent à éviter les inconvénients de la répression consécutive à une défense trop rigoureuse. Ils durent composer avec l'ennemi et se ranger du côté du plus fort, selon les revers de la fortune.

Par contre, sur la côte et dans le Sahel , et pour les raisons déjà énoncées, les fortifications des cités avaient été consolidées. Comme du temps des révoltes qui partagèrent en deux l'Ifrīḳiya aghlabide, les gens du Sahel défendirent la dynastie qui assurait l'ordre et la prospérité, au début de la poussée khāridjite, puis, quand il apprirent l'échec d'Abū Yazīd devant MAHDIYA.

Quant au rôle joué par les citadelles du Tell lors du dernier épisode de la révolte d'Abu Yazid, on peut affirmer que lorsqu'il fut assuré que "l'homme à l'âne" était traqué comme un vaincu, celles qui contrôlaient les Aurès virent leurs garnisons renforcées d'éléments sanhādjiens. C'est ainsi que BAGHĀYA et AL–MASĪLA purent résister à un adversaire il est bien vrai moins redoutable et au moment où l'armée fatimide était reconstituée.

– La fondation de ṢABRA AL–MANṢŪRIYA

Le rôle joué par le Tell comme foyer et propagateur de révolte est tellement évident que, sitôt cette région pacifiée, Al-Manṣūr comprend que la faiblesse de la dynastie était dûe en partie à son manque d'insertion au centre du pays ifrīḳiyen. Sans perdre de vue l'Orient ni négliger sa puissance maritime, il fait bâtir au Sud-Ouest de ḲAYRAWĀN, la touchant presque, une nouvelle capitale, ṢABRA, plus connue sous le nom d'AL–MANṢŪRIYA qui rappelle celui de son fondateur (337/948-49). Le plan choisi - c'est à la fois le signe de l'influence orientale et tout un "programme" - est celui de BAGHDĀD, la ville ronde des ᶜAbbāsides (1). Cette fondation marque la reprise d'une tradition près de trois fois séculaire qui faisait de ḲAYRAWĀN - et de ses satellites - le centre réel de l'Ifrīḳiya arabo-musulmane.

(1) Muqaddasi / Pellat, p. 27.

– L'ascension du prince d'ASH̲ĪR.

Le problème de l'unité ifrīḳiyenne n'est pas pour autant résolu définitivement. L'Aurès continue notamment à abriter des rebelles comme ce Saᶜīd b. Yūsuf qui refuse l'autorité d'Al-Manṣūr et que Zīrī et son fils Buluggīn tuent près de BAGH̲ĀYA. Mais le kh̲alife peut s'appuyer entièrement sur ses auxiliaires de l'Ouest, jusqu' à sa mort en 341/ mars 953.

Son fils Abū Tamīn Maᶜadd, le futur Al-Muᶜizz li-Dīn-Allāh, se charge pourtant lui-même de réduire toute résistance dans le Tell, même s'il accorde la même confiance aux Sanhād̲ja. L'année même de sa prise du pouvoir, il soumet les Banū Kamlān, les Malīla et les Hawwāra dans l'Aurès. Cinq ans plus tard, en 347 / mai 958, reprenant la politique des premiers Fatimides, Al-Muᶜizz charge son général Djawhar de contrebalancer au Mag̲hrib extrême, avec l'aide des Sanhād̲ja l'influence des Umayyades et de leurs "vassaux", les Banū Ifran. Ḏjawhar parvient à Fès et Sidjilmāsa. Zīrī, au retour de cette expédition, en 960, peut annexer le territoire de TĀHART et charger son fils Buluggīn de renforcer l'implantation de la dynastie dans le Mag̲hrib central par la fondation de trois cités: Alger, Miliana et Médéa, en même temps qu'il ne cesse de combattre les Maghrāwa.

En 358/969, tandis qu'Al Muᶜizz relance la conquête de l'Egypte - dont Ḏjawhar parvient à s'emparer - et qu'il prépare son départ d'Ifrīḳiya, les kh̲āridjites Zanāta se soulèvent à nouveau, sous la conduite d'Abū Kh̲azar al-Zanātī. Le kh̲alife lui-même se rend à BAGH̲ĀYA pour les combattre mais les rebelles se dispersent et c'est à Zīrī que la répression est confiée. Celle-ci dure jusqu'en 971 et amène le prince d'ASH̲ĪR, au cours de ses opérations de représailles contre les Zanāta, à empiéter sur les territoires de Ḏjaᶜfar b. ᶜAlī b. Ḥamdūn, le gouverneur d'AL–MASĪLA et du Zāb. La mésentente qui s'ensuit entre les deux auxiliaires du Fatimide se double de la rivalité qui les oppose au sujet de la lieutenance du royaume au moment où la dynastie songe à se transporter à FUSṬĀṬ.

C'est alors qu'Al Muᶜizz s'efforce de réconcilier les deux concurrents que le gouverneur d'AL–MASĪLA reconnaît les Umayyades et passe dans le camp des Zanāta, qui le prennent pour chef. En essayant de les surprendre, Zīrī est défait et trouve la mort, près de TĀHĀRT (360/971) Aussitôt, Bulukkīn part venger son père et massacrer

les Berbères Zanāta, ... [illegible] wwāra et Nafza aux alentours de ṬUBNA, BAGH̲ĀYA, MASILA et BISKRA, et poursuit ses adversaires jusqu'au Maghrib extrême. Pour le récompenser, Al-Muᶜizz lui confie le gouvernement du Zāb, la province jadis détachée au profit des Banū Ḥamdūn. Dès lors le Zīride peut nommer les gouverneurs à AL-MASĪLA, ṬUBNA, BAGH̲ĀYA et MAḎJAJĀNA. Quand donc Al-Muᶜizz, réalisant le projet initial des Fātimides, transfère le kh̲alifat en Egypte (972), et investit Bulukkin comme lieutenant, le domaine ifrīḳiyen a retrouvé ses frontières traditionnelles et s'étend même au-delà vers l'Ouest. La cérémonie d'investiture a lieu le 5 août 972 (21 sh̲awwal 361) à SARDĀNIYA. A partir de ce jour, tout le Tell oriental trouve un nouveau maître (1).

(1) Sur le récit de ces événements, l'exposé critique le plus sûr est celui de H. R. IDRIS : La Berbérie orientale sous les Zīrides, op. cit, pp. 38-42.

CHAPITRE V

L'IFRIKIYA SOUS LES ZIRIDES

jusqu'à l'arrivée des Hilaliens

I°. L'IFRĪKIYA ZĪRIDE, DEPENDANTE DES FATIMIDES

Si le domaine fatimide confié aux Zīrides englobe l'Ifrīkiya, les chefs Sanhădja sont en fait plus tournés vers ASHĪR et la défense des frontières de l'Ouest que vers la partie orientale. Celle-ci est pour un temps délaissée au profit du Maghrib central et le rôle imparti aux cités du Tell subit les contre-coups de cette évolution politique et stratégique. Mais avec le second émir, Al-Manṣūr, l'installation réelle de la dynastie à ḲAYRAWĀN marque un déplacement vers l'Est des préoccupations Zīrides. Elles signifie en même temps un changement d'orientation dans les opérations que les lieutenants des Fatimides doivent mener pour conserver un territoire et l'acheminer peu à peu vers l'indépendance par rapport au gouvernement du Caire.

– La politique occidentale de Bulukkin et
les cités du Zāb (972-984).

La volonté d'affermir l'autorité fatimide dans l'Ouest des domaines ifriḳiyens amène le premier souverain zīride à relâcher son pouvoir administratif sur les cités de la bordure orientale du Tell, alors que la marche du Zāb prend une importance déterminante pour l'avenir de la dynastie.

Maître du Maghrib central et de l'Ifrīḳiya - moins la Tripolitaine- au départ d'Al Mu῾ īzz, Bulukkin hérite d'une capitale, ṢABRA-AL-MANṢŪRIYA, où il s'installe en décembre 972. Tout de suite, il prend soin de nommer les gouverneurs des provinces et les percepteurs

d'impôts. Puis, suivant les recommandations de son suzerain (1), il se dirige vers le Maghrib pour y lutter contre les Zanāta, protégés des Umayyades. En chemin, il installe le nouveau gouverneur de BAGHĀYA, mais les habitants le refusent (2). Ceux de Tahart suivent les exemples : Bulukkin les châtie et pille leur cité. Occupé à déloger les Zanāta de Tlemcen, il laisse la population de BAGHĀYA retranchée derrière ses murailles.

Pendant que l'émir est en opérations dans le Maghrib central, ḲAYRAWĀN connaît de graves troubles occasionnés par la rivalité qui oppose le percepteur général des impôts, Ziyādat Allāh b. al-Ḳadīm à ᶜAbd-Allāh b. Muḥammad al- Kātib al-Tamīmī, un descendant des Aghlābides que Bulukkin avait nommé, contre son gré, gouverneur de ḲAYRAWĀN et de ṢABRA et donc chargé de l'Ifrīḳiya proprement dite. ᶜAbd-Allāh, vainqueur de son rival et de ses alliés Kutāma, est probablement soutenu par la bourgeoisie sunnite ḳayrawānaise.

Un certain Khalaf b. Khayr se révolte alors dans sa forteresse, dont le nom ni l'emplacement ne sont précisés. Traqué par les forces de Bulukkin, il se réfugie chez les Kutāma, mais ces derniers le livrent aux Zirides qui le fait exécuter tandis que ses partisans sont massacrés. La violence de la répression amène les gens de BAGHĀYA à se soumettre, par crainte d'un sort semblable. Ils reconnaissent donc l'autorité du Sanhadjien et évacuent leurs ville qui est démantelée (fin975) (3).

Lorsque Bulukkin apprend la mort du khalife Al-Muᶜizz, en janvier 976, il s'empresse de faire acte d'allégeance à son successeur Al-ᶜAziz bi-llāh, qui le confirme dans sa charge. Deux ans plus tard, Al-ᶜAziz lui attribue même la Tripolitaine - qui échappait jusqu'alors à son gouvernement - sans pour autant cesser d'intervenir dans les affaires d'Ifrīḳiya (4). En 979, tandis que la population d'Ifrīḳiya est saisie de terreur

(1) H.R. IDRIS : La Berbérie orientale.., op. cit, p. 45, note 8 : Le Fatimide lui aurait demandé de "flatter les citadins".

(2) Ibn al-ATHĪR : Annales, p. 372.

(3) idem, p. 374.

(4) Ainsi, quand ᶜAbd Allāh b. MUHAMMAD al-Kātib, ayant frappé les riches Ḳayrawānais et les bourgeois des autres cités de taxes considérables pour en expédier le produit en Egypte, dépasse la mesure, le khalife intervient-il lui-même pour faire restituer une partie de ces impôts excessifs aux contribuables.

par suite de cataclysme (1), Bulukkin reprend une expédition au Maghrib extrême, enlève Fès et Sidjilmāsa et combat les hérétiques Barghawāta. Il meurt là-bas en 376/984.

Durant douze années de lutte en Maghrib pour le compte des Fatimides, le premier souverain zīride fut conduit à s'éloigner du centre traditionnel de l'Ifrīḳiya et à privilégier le rôle du Zāb et des cités sanhadjiennes, à l'Ouest du Tell. Les événements survenus à ḲAYRAWĀN constituaient cependant un avertissement sévère pour les anciens princes d'ASHIR.

L'équilibre politique du royaume ne pouvait être assuré sans une présence effective au coeur du pays.

– AL–MANṢŪR et les problèmes d'Ifrīḳiya (984-996)

Gouverneur d'ASHĪR, Abū-l-Fatḥ al–Manṣūr, en apprenant la mort de son père, demande à son frère Yattufat de prendre position à ḲAYRAWĀN. Cette première mesure montre combien, avec ce souverain, les problèmes d'Ifrīḳiya reviennent au premier plan de la politique sanhādjienne.

Si dans un excès de zèle maladroit, Yattufat destitue le gouverneur ᶜAbd Allāh b. Muḥammad al Kātib, Al Manṣūr, quant à lui, ne se contente pas de convoquer à ASHĪR les notables et les hauts fonctionnaires de la capitale ifrīḳiyenne pour leur notifier sa volonté de gouverner la province. Il vient lui-même à RAḲḲĀDA procéder à la nomination des gouverneurs civils et militaires et rétablir ᶜAbd Allāh b. Muḥammad dans ses droits, en le chargeant du prélèvement des impôts dans toute la province. En même temps, il y préside aux fêtes religieuses et fait construire l'oratoire en plein air, le musalla-l-ᶜid (985).

SIDJILMASA et FES s'étant libérées de la tutelle zīride, Yattufat se rend au Maghrib au nom de son frère mais il est vaincu par les Zanāta. Al Manṣūr leur envoie donc à ASHIR une armée dirigée par le gouverneur de ḲAYRAWĀN. Il renonce cependant à s'y rendre lui-même. Bien plus, la nouvelle orientation de la politique zīride se traduit par un déplacement de la cour, qui s'installe en 987 dans les palais d'AL MANṢŪRIYA (ṢABRA) entourés de remparts. L'un de ces palais venait d'être élevé, l'autre ayant été bâti par Al-Muᶜizz avant son départ

(1) Ibn-al-ATHIR : Annales, p. 389 : "langues de feu dans le ciel et tremblements de terre AL–MAHDIYA que ses habitants évacuent.

pour l'Egypte.

Ce renforcement de la puissance ziride en Ifrikiya se fait au détriment de celle de ᶜAbd Allāh b. Muḥammad al Kātib. Celui-ci apparaît comme "l'homme" du khalife Al-ᶜAziz, investi par lui de la Daᶜwa ismāᶜilienne, et s'attire par sa morgue la haine des Sanhadja, qui l'accusent notamment de favoriser l'insurrection des Kutāma. Finalement Al Manṣūr le destitue et l'exécute lui-même en 987. Cet acte de vengeance s'accompagne d'une réaction des troupes de ḲAYRAWĀN, lesquelles sévissent dans la capitale et y massacrent des Sunnites.

Les habitants de ḲAYRAWĀN n'ont pas à se plaindre, par contre, du nouveau gouverneur nommé par Al-Manṣūr, Yusuf b. Abd-Muḥammad. Ce personnage célèbre par le luxe de son train de vie et sa mollesse sévit surtout dans les autres cités, celles du Tell y comprises, où il se rend chaque année pour collecter les impôts. Ses exactions le rendent si impopulaire dans la province qu'en 992 l'émir se voit dans l'obligation de le démettre de sa charge. Moḥammed b. Abd l ᶜArab al-Kātib le remplace à ḲAYRAWĀN. LARIBUS de son côté reçoit un nouveau gouverneur.

Si les citadins eurent à exprimer leur doléances, les Kutāma quant à eux, se considérèrent comme les principales victimes des mesures fiscales prises par le Ziride. Avant même la nomination de YŪSUF, les auxiliaires des Fatimides, jusque là exonérés d'impôts, eurent à se plaindre de l'action des percepteurs venus de ḲAYRAWĀN. Leur mécontentement est entretenu par Abū-l-Fahm Ḥasan al Ḵhurāsānī, un missionnaire (dāᶜī) envoyé chez eux par le ḵhalife Alᶜ Aziz, qui se conduit bientôt en maître dans toute la Petite Kabylie, à l'abri de sa ceinture de forteresses.

Aussi, au printemps 988, Al Mansūr entreprend-il une expédition punitive. A MĪLA, devant le spectacle des femmes et des enfants venus à sa rencontre, il renonce à son projet de massacrer la population mais il la déporte à BAGḤĀYA. Après quoi, il fait piller et démanteler la ville. Parvenu à SATIF, la plus forte cité des Kutāma, il défait les troupes d'Abu-l-Fahm et fait ensuite enlever leur chef qui s'était réfugié chez les Banū Ibrāhīm.

Mais dès l'année suivante, Abū-Za ᶜ bal, le gouverneur laissé sur place pour maintenir l'ordre dans les Hauts Plateaux constantinois et

la Petite Kabylie (1), doit faire face à une révolte plus violente animée par un certain Abū-l-Faradj qui se prétend petit-fils du Fatimide Al Ḳa'im (990) (2). Le rebelle s'organisant et ralliant toujours davantage de clans kutamiens, Abu Za ᶜ bal s'avère incapable de maîtriser la situation. Il fait appel à Al-Manṣūr qui, à nouveau victorieux, fixe des garnisons sanhadjiennes dans toute la région et y fait prélever l'impôt.

Tandis qu'il est ainsi accaparé par des troubles survenus en Ifrikiya, Al-Manṣūr ne peut s'opposer à l'action du chef des Maghrāwa, Zirī b. ᶜAtiyya, allié des Umayyades. Ces dernier parvient à occuper tout le Maghrib extrème et central jusqu'au Zāb.

En reprenant directement en main le gouvernement de l'Ifrikiya, le second souverain ziride a suscité la réaction des populations du Tell, habituées à une administration plus lâche depuis plusieurs décennies, durant lesquelles elles avaient joui d'un traitement de faveur. Cette réaction prit une telle ampleur que par deux, fois, Al-Manṣūr fut amené à châtier les rebelles Kutāma entre SAṬIF et CONSTANTINE. Mais ces opérations à l'intérieur du Tell eurent pour conséquence l'affaiblissement des frontières occidentales.

– BADIS et la défense du Tell (996-1016).

Le règne de Bādīs voit encore prévaloir les problèmes de politique intérieure. Le jeune prince qui, à douze ans, succède à son père, Al-Manṣūr, reçoit en 386/996, à SARDĀNIYA, tous les grands du royaume puis rend une visite officielle aux cités de SOUSSE et à AL-MAHDĪYA, il nomme son oncle Ḥammād Abī-l-Futūḥ gouverneur d'ASHIR, lui confiant en fait tout le Maghrib central et confirme Muḥammad b. Abī-l-ᶜ Arab dans ses fonctions de gouverneur d'Ifrikiya. Quant à lui, il reçoit en 997 l'investiture d'Al-Ḥakīm, le nouveau ḵhalife fatimide.

Durant ce temps, le conflit qui opposait les Umayyades et les Zanāta au Maghrib extrème s'envenimait. Battu par les ᶜ Amirides de

---

(1) cf. H.R. IDRIS : Berbérie orientale, t. I, p. 77 : "Al Manṣūr infligea les pires humiliations aux vaincus dont il confia le gouvernement à Abu Za ᶜBal... (le) gouvernement comprenait au moins QASR – AL – IFRĪQĪ, CONSTANTINE, et sans doute MĪLA et SETIF".

(2) Ibn al ATHIR : Annales, p. 398, Abu-l-FARADJ fait même battre monnaie.

Cordoue, le chef Maghrāwa Zīri b. ᶜAtiyya, en 999, se tourne vers l'Est et investit TĀHART d'où il boute les Sanhādja, les repoussant jusqu'à ASHĪR.

A l'annonce de cette défaite, Bādīs décide d'intervenir lui-même. A son passage à ṬUBNA, il confirme la nomination de son gouverneur Fulful b. Saᶜīd, un Zanātien, et poursuit sa route en direction de TĀHART que Zīri b. ᶜAtiyya abandonne. Sur ces entrefaites, Fulful trahit la cause sanhadjienne et pille les environs de ṬUBNA puis de TĪDJĪS, et assiège quelque temps BAGHĀYA. A son retour de TĀHART, Badis marche sur MASĪLA et laisse à son oncle Ḥammad b. Bulukkin, le soin de contenir les assauts de Zīri b. ᶜAtiyya et de mettre fin à la rébellion de ses grands-oncles à ASHĪR. Lui-même se rend d'AL MASĪLA à BALAZMA pour y apprendre que Fulful, après les succès remportés par Abū Zaᶜbal, gouverneur de TĪDJĪS, ḲAṢR-AL-IFRĪḲĪ et CONSTANTINE, se dirigeait vers ḲAYRAWĀN en empruntant l'itinéraire déjà suivi par Abū ᶜAbd Allāh et Abū Yazīd. Il poursuit donc son adversaire et s'arrête à BAGHĀYA et MARMĀDJANNA. De là, il réussit enfin à rejoindre Fulful et à en triompher (octobre 999).

Fulful cependant n'abandonne pas la lutte et, allié aux grands-oncles de Bādīs, il met le siège devant TEBESSA. Il suffit pourtant que Bādīs, reprenant la route du Maghrib parvienne à ḲAṢR–AL–IFRĪḲĪ pour que ses adversaires s'enfuient vers l'Ouest (juin 1000). A la fin de l'année, Fulful se manifeste encore et l'émir essaie de l'atteindre à BISKRA, mais les rebelles se dispersent dans le désert. L'ennemi implacable des Zirides s'installe ensuite à Tripoli et ne cesse d'y fomenter des troubles jusqu'en 1014.

Ḥammād, de son côté, tue Makasān b. Zīri et ses fils révoltés puis se rend à ḲAYRAWĀN où son neveu le fait mander (1001). Les Zanata qui, à la mort de Zīri b. ᶜAtiyya, venaient de prendre pour chef son fils Al-Muᶜizz, profitent de l'absence de Ḥammād pour se lancer dans la conquête du Maghrib central et investir ASHĪR et AL-MASĪLA. Bādīs laisse son oncle rétablir l'ordre dans cette région et s'y tailler un "fief" (iktaᶜ).

Ainsi, en ce début du XI° siècle, l'Ifrīḳiya éprouve-t-elle quelque difficulté à retrouver son unité géo-politique séculaire. Prises entre les deux pôles d'attaction d'un domaine ziride trop vaste, ASHĪR à l'Ouest et ḲAYRAWĀN à l'Est les cités du Tell constituent l'enjeu des Zirides et de leurs adversaires de l'extérieur comme de l'intérieur. Leur

contrôle s'avérant difficile - ces cités jouant tour à tour les rôles de points d'appui pour le pourvoir central et de foyers de résistance -, les princes sanhādjiens abandonnent peu à peu une politique aventureuse au Maghrib extrême pour se tourner davantage vers l'Ifrīḳiya proprement dite, qu'ils pensent à rétablir dans ses limites traditionnelles.

Mais une fois les ennemis de l'intérieur éliminés et le Tell constantinois pacifié, le danger zanātien demeure et la nécessité de protéger les nouvelles frontières occidentales, entraine les princes de ḲAYRAWĀN à confier à d'autres le soin de contenir les attaques venues de l'Ouest. Les impératifs stratégiques amèneront rapidement une nouvelle distribution de l'ordre des cités à l'intérieur du Tell.

– Le Découpage du Tell: la Kalᶜa des BANU ḤAMMĀD (398/1007-8)

Bientôt maître de tout le Maghrib central, y compris le Zāb, Ḥammād tente vite de faire de son fief un royaume autonome et accepte mal la suzeraineté de son neveu Bādīs.

Pour bien signifier son dessein d'acquérir une véritable indépendance, il fonde dans le Djabal Maᶜdid au Nord-Est d'AL–MASILA, sa capitale : KAL ᶜA ABĪ ṬAWĪL, du nom du village établi en ce lieu (1). Elle deviendra la KAL ᶜA BANĪ–ḤAMMĀD quand, après la mort de son fondateur, elle aura supplanté définitivement ASHĪR. Pour la peupler, Ḥammād y transfère les habitants de SŪḲ ḤAMZA (Bouira) et d'AL MASILA, cités qu'il fait détruire.

Ce geste ne fait qu'accroître la méfiance de Bādīs envers son oncle. Il lui fait donc demander, par l'entremise d'un autre fils de Bulukkin, Ibrāhim, de remettre une partie des cantons qu'il lui avait attribués - ceux de TĪDJĪS, ḲAṢR–AL–IFRĪḲĪ et CONSTANTINE - au représentant de son fils Al-Manṣūr. (2) A peine arrivé à TAMADĪT, l'été 1015, Ibrāhim trahit son neveu et fait alliance avec son frère Ḥammād. Fort de cet appui, le souverain de la Kalᶜa dévoile son projet de se détacher de l'Ifrīḳiya en se rangeant sous la bannière des ᶜAbbassides pour renier le shīᶜisme, consacrant ainsi la rupture des deux royaumes sanhadjiens.

---

(1) Sur les conditions de la fondation de la Kalᶜa et la description du site, cf. L. GOLVIN : le Maghreb central.., op. cit, pp. 100 à 104.

(2) Ibn al-ATHĪR : Annales, p. 413.

Dans le Tell septentrional, Hashim b. Dja'far, le lieutenant du jeune fils de l'Emir à qui devaient revenir les Hauts Plateaux constantinois, est assiégé dans la citadelle de SHIKKABANĀRIYA (Le Kef) par Ibrâhim et Ḥammād. Défait, il se réfugie à BĀDJA où Bādis tente de le rejoindre l'été 1015. En chemin, il reçoit la soumission de plusieurs partisans de Ḥammād, mais ce dernier continue à ravager la région. Parvenu à BĀDJA, il fait massacrer la population et incendier la ville, en dépit de ses promesses.

Replié sur son domaine, Ḥammād se voit refuser l'entrée d'ASHIR par son gouverneur, tandis que l'émir d'Ifrīkiya descend vers les Zāb en passant par LARIBUS et TĀMADĪT. Dans cette cité, il apprend le décès de son fils Al-Manṣūr pour lequel il avait réclamé la restitution des trois cantons (kuwar) du Tell. Il se rend ensuite à DAKKAMA où se rallient encore à lui des partisans de Ḥammād. Quant à ce chef, abandonné par le gouverneur d'ASHIR et les Zanāta de MAKKARA, il se réfugie dans la région de Tāhart. Bādis, bien accueilli à AL-MASĪLA, lance de là son frère Karāma à l'assaut de la KAL'A pour en détruire le palais et les habitations (1). Ibrâhim, faisant le vide derrière lui dans les forteresses environnantes, veut se réfugier à ASHĪR, mais l'émir le contraint à fuir, tout en continuant à traquer les forces de Ḥammād et à recevoir la soumission des tribus adverses. En octobre 1015, les forces sanhadjiennes s'affrontent près de Tahart, sur les rives de l'oued Wasil, et la bataille se termine par la victoire de Bādis, due en partie à la défection des tribus zanāta de l'armée de Ḥammād. Ce dernier s'enfuit ver la KAL'A et pour approvisionner sa forteresse; il pille DAKKAMA.

Ayant rejoint AL-MASILA, Bādis reprend le siège de la KAL'A, mais au bout de six mois, il meurt subitement en 406/1016. A sa mort, malgré quelques troubles suscités par les Sunnites contre les Shi'ites, à TŪNIS et à BĀDJA, l'Ifrīkiya demeure fidèle aux Zīrides. La campagne menée contre Ḥammād atteste non seulement la force de Bādis mais aussi sa puissance matérielle, redevable à la prospérité du pays ainsi qu'à sa remarquable administration. Les citadelles du Tell, dans leur ensemble, manifestent des sentiments loyalistes à l'égard de

(1) Ibn-al-ATHIR : Annales.., p. 414 : "il le fit ruiner, mais sans rien enlever des biens de ses habitants", vraisemblablement pour attirer à lui leur sympathie.

l'émir d'Ifrīkiya et contribuent au rétablissement de l'ordre. Grâce à la fermeté de Bādis, la coupure entre l'Ouest et l'Est du Tell n'est pas encore consommée lorsqu'Al Mu'izz prend le pouvoir.

2°. L'IFRĪKIYA ZĪRIDE, DIVISEE, PREND SON INDEPENDANCE

La dislocation du réseau des cités du Tell se poursuit, mais les limites de l'influence exercée par la KAL'A sont encore imprécises et le jeune royaume n'a pas encore réussi à détacher de KAYRAWĀN les citadelles sur lesquelles s'appuie l'autorité ziride. A l'Ouest du Tell oriental, ALGER, MILIANA, MEDEA et le TITERI ainsi que TAHART sont sous la dépendance de la KAL'A plus réellement que sous celle d'ASHIR. Si la cité HAMMĀDIDE menace directement AL-MASĪLA et le Hodna, par contre, au Nord du Djabal Ma'did, à l'Est et au Nord, Ḥammād ne peut compter de villes sûres.

Or, pour se developper, sa capitale doit se placer dans les courants de la vie économique et culturelle dont la source est en Ifrīkiya. En conséquence, il ne peut se satisfaire des frontières sur lesquelles ses rivaux zīrides ont ramené son domaine. Pour que son royaume puisse survivre, sans être réduit à un rôle "d'Etat-tampon" artificiel il lui faut s'étendre vers le Zāb et les hauts plateaux qui s'étendent jusqu'à KAṢR-AL-IFRĪKĪ. Malgré les défaites récentes, la conjoncture politique semble être favorable à cette expansion.

A son avènement, Al-Mu'izz, encore un enfant, est affronté aux problèmes demeurés en suspens à la mort de son père Bādis : la consolidation des frontières occidentales et l'implantation plus effective de la dynastie ziride en Ifrīkiya où la majorité de la population sunnite se soumet difficilement au pouvoir religieux des shi'ites.

– Les Ḥammādides opposés aux Zirides dans le Tell.

Le frère de Bādis, Karāma, dès la mort de l'émir se porte vers ASHĪR pour y rencontrer les auxiliaires sanhadjiens. Il combat les forces de Ḥammād mais, ne pouvant les vaincre à cause de la défection des Talkāta il doit rentrer à AL-MASĪLA. Assiégé dans cette cité par son adversaire, il traite avec lui et obtient l'autorisation de rentrer à KAYRAWĀN (juin 1016). L'année suivante, Al-Mu'izz en personne part en expédition contre son grand-oncle et parvient à BAGHĀYA dont

Hammād vient de lever le siège. Il le force à combattre et met son armée en déroute, en août 1017, capturant Ibrāhīm. L'émir charge alors Karāma d'assurer l'ordre au Maghrib.

A son retour dans la capitale, Al-Mu'izz libère son prisonnier Ibrāhīm, prouvant ainsi sa volonté de paix. Hammād l'entend bien de la sorte et, se fiant à l'accord conclu avec l'émir, il envoie son fils à la cour ziride. Celui-ci, Al Ḳā'id, se voit nommé par Al Mu'izz gouverneur d'AL-MASĪLA, MAḲḲARA, ṬUBNA et BALAZMA, au Sud, SŪḲ HAMZA, DAKKAMA à l'Est et de MARSA AL DADJDJADJ et du pays des Zuwāwa au Nord.

Lorsuqe Hammād meurt, en 419/1029, il est réconcilié avec les Zīrides de ḲAYRAWĀN. Désormais l'expansion du domaine hammādide dans le Tell ampute l'Ifrīḳiya d'une grande partie du Zāb, depuis MASĪLA jusqu'à BALAZMA, et de la petite Kabylie. Al Ḳā'id tente bien, en 1041 de rompre, à son profit, l'équilibre des forces dans le Tell mais, assiégé deux années durant dans sa ḲAL'A par Al-Mu'izz, il conclut de nouveau la paix avec le Ziride.

– IFRĪḲIYA: difficultés internes.

A l'intérieur de l'Ifrīḳiya, Al Mu'izz voit, dès 407/1016, sa capitale troublée par des manifestations populaires dirigées contre les shi'ites et accompagnées de pillages et de massacres. Il semble que l'émeute gagne non seulement AL MAHDIYA mais aussi d'autres villes de la province. Al-Manṣūr même en pâtit, tant dans ses bâtiments officiels que dans ses marchés. Le khalife fatimide, cependant, n'intervient pas. En 1024, quatre ans après son accession au khalifat, le successeur d'Al Hakīm, Al-Zāhir, se contente de reconnaître le ziride, mais il ne l'aide pas.

Ainsi Al Mu'izz doit faire face, seul, aux difficultés qui surgissent de tous côtés :

- de la populace sunnite et de ses chefs religieux, par exemple à TUNIS même et encore en 1032.
- de ses propres collaborateurs, dont le gouverneur de ḲAYRAWAN. Ce n'est qu'en 1023 qu'il peut trouver en la personne d'Abū-l-Bahar b. Khalūf le serviteur loyal et efficace chargé des finances, de l'armée et de toute l'administration des provinces.

- de la disette (1) : la nomination d'Abū-l-Bahar s'avérait d'autant plus nécessaire que, l'année précédente, tout le pays avait eu à souffrir de la disette et qu'il fallait redonner vie à l'économie du pays.

- des révoltes locales : durant ce temps en effet, les rebellions entretenues à Tripoli et dans tout le Sud-Est se succèdent. En 1030, Al-Mu'izz empêche les Zanāta de s'approcher de ḲAYRAWAN et les vainc à DJAMŪNIS-AL-SABŪN. En 1035, une nouvelle incursion des Zanāta se solde pour eux par une autre défaite à AL DJAFNA, au Sud-Ouest de ḲAYRAWĀN.

- du littoral à défendre contre les raids ennemis, car la reprise des activités navales en Méditerranée occidentale par les Zirides entraîne la réaction des rivaux européens. Dès 1020, la flotte ifrīḳiyenne était allée ravager le littoral de l'Italie centrale. En 426/1034, les Pisans débarquent à BŪNA et occupent quelque temps cette cité (2). Le littoral ifrīḳiyen se peuple, à partir de 1029, d'une partie de la population musulmane de Sicile, à la suite des troubles causés par les dissensions internes et les premières expéditions normandes dans la grande Ile.

Mais, malgré tous ces problèmes, l'Ifrīḳiya réussit à conserver une paix relative et une prospérité réelle, il faut bien le reconnaître. Et l'on peut se demander s'il n'en eût pas été ainsi longtemps dans le cas où les Zirides n'auraient pas créé eux-mêmes une autre difficulté en rompant avec les Fatimides, dans le but pensaient-ils, d'affermir leur union avec le peuple ifrīḳiyen.

---

(1) Ibn-al-ATHIR : **Annales**..., op. cit. p. 450 : "La cherté des vivres fut grande. Cependant personne ne mourut de faim". "La sécheresse sévira aussi en 1040 et 1042" (p. 454).

(2) cf. C. COURTOIS : **Remarques sur le commerce maritime en Afrique au XIe s. Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'occident musulman.** Alger, 1957, t. II, p. 51, note 5.

– **La rupture avec les Fatimides : l'indépendance de l'Ifrīkiya zīride.**

Bien que ces événements ne concernent pas immédiatement l'histoire des cités du Tell, les conséquences de la rupture entre ḲAYRAWĀN et LE CAIRE provoqueront un tel bouleversement dans la vie citadine qu'il est nécessaire de rappeler les conditions de sa réalisation. Pratiquement, le rejet de la souveraineté fatimide correspond à une double visée. D'une part, il s'agit moins pour le Zīride de se libérer d'une tutelle politique lointaine et peu contraignante, que de permettre une adhésion profonde de la population d'Ifrīkiya demeurée fidèle au sunnisme. Autrement dit, la rupture avec Le Caire vient dans la logique interne du développement de la dynastie. Les Zīrides, après s'être davantage installés en Ifrīkiya, prennent conscience du nécessaire attachement du peuple qu'ils gouvernent et particulièrement des citadins. Le grand nombre des dissensions religieuses qui marquent la vie urbaine en cette première partie du XI° siècle montre l'intérêt croissant que prennent les masses, animées par les fakīh-s et les shaykh-s, aux questions théologiques et juridiques. Il suffit parfois d'un prétexte futile pour que ces dissensions donnent lieu à des manifestations populaires. Ce danger permanent pèse lourdement dans la décision de l'émir zīride.

D'autre part, alors que l'empire fatimide est sur son déclin, Al-Muᶜizz développe sa puissance maritime et ressent la nécessité d'un rapprochement avec l'Espagne musulmane et Byzance, l'une comme l'autre adversaires des Fatimides. Les Ḥammadides avaient donné l'exemple, rejetant le shiᶜisme dès 405/1015 pour se ranger sous la bannière noire des ᶜAbbāsides. Le rattachement de l'Ifrīkiya à Baghdād s'opère par étapes, de 433/1041 à 443/1052, les dynasties alliées zirides sont désormais sunnites, et malikites, et réunissent toutes les conditions nécessaires pour un progrès harmonieux de leur pouvoir politique et de leur prospérité économique dans la paix. Elle ne peuvent toutes deux se douter de la portée imprévisible de leur geste. Cette rupture avec le khalifat fatimide décidera en effet de leur sort (1).

(1) Sur les dates de la rupture, cf. l'examen critique et les conclusion de H.R. IDRIS : la Berbérie orientale.., op. cit, pp. 172-202.

3°. L'ARRIVEE DES BANU HILAL

Pour un geste politico-religieux qui, dans le contexte politique contemporain pourrait paraître habile, la dynastie ziride d'Ifrīkiya est condamnée. Le khalife fatimide Al-Mustansir, embarrassé par la présence de tribus arabes en Haute-Egypte, trouve, à l'instigation de son vizir Al Yāzūrī, le moyen de libérer son territoire et de châtier son vassal parjure et félon, en livrant l'Ifrīkiya aux Banū Hilāl. Ceux-ci, alléchés par les promesses de butin qui leur sont faites et assurés d'une entière liberté d'action, quittent l'Egypte en 1050, dévastent la région de BARḲA où les rejoignent les Banū Sulaym et pénètrent l'année suivante dans le royaume zīride. (1)

– **La conquête du Sahil: KAYRAWĀN investie.**

Contre toute attente, la première réaction d'Al Muᶜizz traduit une certaine inconscience du péril encouru par l'Ifrīkiya. Au précurseur des Hilāliens, le chef de la tribu des Riyāḥ, l'émir propose une alliance et même l'enrôlement de ses hommes dans la milice zīride, pensant les utiliser pour consolider les frontières occidentales du royaume. Les Riyāḥ répondent par un pillage systématique de tout le pays (2). Dès les débuts, il s'agit bien d'une dévastation délibérée chez ces nomades en quête de rapines et plus soucieux de trouver des pâturages que de se fixer dans des cités. Ils multiplient en tous sens

(1) Sur les circonstances de la décision d'Al-Yazūrī, cf. Jean LEON l'Africain: Description de l'Afrique, ed. Epaulard, Paris, 1956, t. I, p. 18. AL-TIDJANI: Rihla.., op. cit, pp. 96 et 328. H.R. IDRIS : La Berbérie orientale.., op. cit, p. 206, et sv. G. MARCAIS: La Berbérie musulmane, op. cit, p. 193 et sv. et surtout, du même auteur, les Arabes en Berbérie, Paris, Alger, 1913, p. 39 et sv.

(2) L'anecdote rapportée par Ibn al ATHĪR : Annales, p. 457, pour être peu vraisemblable demeure significative de la stratégie déployée par les envahisseurs hilaliens. Comme, après la conquête de Tripoli, ces derniers "voulaient marcher sur KAYRAWĀN, Mu'nis b. YAHYĀ (le chef des Riyāh) leur dit : "A mes yeux, la précipitation ne vaut rien". Et comme on lui demandait ce qu'il voulait faire, il prit un tapis qu'il étendit par terre puis il leur dit : "Lequel d'entre vous ira au centre du tapis sans marcher dessus ? - Cela nous est impossible - En bien ! il en est de même de KAYRAWĀN : avancez progressivement dans vos conquêtes jusqu'à ce qu'il ne reste plus que KAYRAWAN, que vous prendrez alors comme le reste".

leurs razzias, interceptent les routes, ravagent les moissons, coupent les arbres fruitiers et bloquent les villes sans s'attarder à les assiéger. (1)

Lorsqu'Al-Mu ͨ izz s'aperçoit de son erreur et décèle les véritables intentions des Banū Hilāl, ceux-ci sont déjà disséminés dans tout le sud du royaume. Faisant appel à l'aide du ḥammadide Al Ḳā'id et même aux Zanata de Tripolitaine, il tente d'acculer les pillards au combat. Comme les Byzantins au moment de la conquête arabo-musulmane, il se porte au devant des envahisseurs, près de ḲĀBIS (Gabes). Mais là, à ḤAYDARĀN, en 443/1052, il subit une défaite mémorable et perd une bonne partie de ses meilleures troupes. Aux soldats rescapés du désastre se joignent dans ḲAYRAWĀN les campagnards apeurés. La capitale et ṢABRA AL MANṢŪRIYA se transforment en camp retranché, au détriment de leur fonction économique. Plutôt que de les réduire par les armes, les Hilaliens préfèrent attendre que la population se lasse d'un blocus prolongé et poursuivent leurs razzias aux alentours.

Tandis qu'il s'efforce de ménager ses adversaires en les autorisant à commercer jusque dans sa capitale, Al-Mu ͨ izz renforce les remparts de ḲAYRAWĀN et de ṢABRA, qu'il fait se rejoindre, ainsi que ceux d'AL-ZAWĪLA, le faubourg d'AL-MAHDIYA. Il transporte dans cette dernière ville tous ses trésors cependant que les Ḳayrawānais s'y réfugient ou encore à SOUSSE ou à TŪNIS. Cependant le "tapis" ifriḳiyen est déjà piétiné jusqu'au Tell par les envahisseurs avant même que ḲAYRAWĀN soit tombé entre leurs mains.

– Le Tell entamé et la fin de KAYRAWĀN.

Existait-il un plan préétabli à cette invasion des Banū-Hilāl (2)? Certes les razzias ne se font pas dans l'anarchie totale car les Fatimides, en lançant les tribus arabes à la conquête de l'Ifrīḳiya connaissaient bien

(1) Ibn-al-ATHIR : Ibidem. Ibn KHALDŪN / de Slane : Histoire des Berbères, t. I, p. 34.

(2) Comme l'affirme G. MARCAIS (la Berbérie musulmane.., op. cit, p. 194) "Il parait au moins certain que des notes d'investiture des villes et des campagnes à conquérir furent adressées au nom des chefs de tribu ce don anticipé étant au reste une formalité presque traditionnelle". Ce partage n'est attesté que par Ibn KHALDŪN, près de quatre siècles après l'événement ! cf. Ibn KHALDŪN / de Slane t. I, p. 44. "Quand AL MUSTANSIR envoya →

le pays qu'ils leur donnaient à conquérir (1) mais on ne voit pas les Banū Hilāl faire montre d'une stratégie correspondant à l'éventualité d'un partage. Avec M. H.R. Idris, je pense qu'il s'agit plutôt "d'une légitimation à postériori d'appropriation ultérieure" (2). C'est au fur et à mesure qu'ils progressent en Ifrīḳiya que le partage s'effectue (3).

Quoiqu'il en soit, laissant momentanément ḲAYRAWĀN isolée, coupée de son arrière pays, les nomades progressent vers l'Ouest et le Nord et pénètrent dans le Tell. En 445/1053-54, ils s'emparent des deux cités jumelles d'UBBA et LARIBUS (4) pendant que la région de ḲAṢṬILIYA donnait naissance à la dynastie des Banū Rand qui, moyennant tribut versé aux Hilaliens pouvait se maintenir dans une quasi indépendance avec ḲAFSA pour capitale et que SOUSSE se révoltait contre les Zirides. Les Mirdas, de la tribu des Riyah, occupent BĀDJA (5) et les environs. Partout, mais surtout sur le littoral, forts et châteaux sont dé-

→ les Banū Hilāl en Ifrīḳiya, il investit leurs chefs de commandement des villes et des forteresses de ce pays, ainsi que de l'administration des provinces qu'ils allaient conquérir. Ce fut alors qu'il nomma Mu'nis b. YAHYA., gouverneur de ḲAYRAWĀN et de BĀDJA, Ḥassān b. SARHAN, gouverneur de Constantine., cf. infra, note 3 .

(1) On s'accorde à penser que, par exemple, le Kitāb Ṣurat-al- ͨ Ard, composé par Ibn HAWKAL dans le dernier quart du X° siècle est l'ouvrage d'un espion à la solde des Fatimides. cf. Ch. A. JULIEN: Histoire de l'Afrique du Nord ed. revue par R. Le TOURNEAU, Paris, 1952, t. II, p. 330 et M. CANARD : L'impérialisme des Fatimides et leur propagande, page 161 des A.I.E.O., Alger, 1942-47, p. 156-193.

(2) H.R. IDRIS : La Berbérie orientale.., op.cit, p. 210. L'auteur admet, arguments à l'appui, que l'invasion "ne fut pas totalement laissée au hasard".

(3) Ibn KHALDUN (de Slane, t. I, p. 36) écrit lui même qu'après l'occupation de la plus grande partie du territoire, en 445/1054-55, "les Arabes se partagèrent les villes de l'Ifrikiya... un nouveau partage se fit plus tard..."ce qui laisse supposer que la répartition des villes et des régions conquises par les tribus hilaliennes se fait bien à mesure que progresse la conquête.

(4) Les deux villes incendiées et pillées en 944 sont encore entourées de remparts au temps d'Ibn HAWKAL (ed. KRAMERS, p. 84). Je ne vois pas pourquoi G. MARCAIS (La Berbérie musulmane.., p. 195) les qualifie de "villes ouvertes" sinon pour signifier peut-être qu'elles n'avaient plus de garnisons zirides.

(5) incendiée en 945 lors de la révolte d'Abū YAZĪD.

truits ou abandonnés (1).

Pour sauver le royaume, Al Mu^cizz tente alors de composer avec les envahisseurs, donne ses trois filles en mariage à des chefs de tribus et retourne à l'obédience fatimide en 446/1054-1055. Mais la situation politique est irremédiable et la disette qui sévit depuis une année ôte tout espoir de redressement du pays. Finalement, en 449/1057, l'émir zīride quitte ṢABRA pour se réfugier à AL–MAHDIYA, où il a déjà envoyé ses biens et son fils Tamīm, échappant en cours de route aux poursuites des Arabes. Le départ d'Al Mu^cizz et d'une grande partie des Ḳayrawānais constitue le moment attendu par les Banū Hilāl pour mettre à sac ḲAYRAWĀN. Les incidents s'y multiplient entre les Arabes et la population de même qu'à TAḲIYŪS dans le Djerid en 1061. SFAX de son côté se proclame indépendante et trouve avec les chefs arabes un modus vivendi lui garantissant son autonomie. Pendant que les Riyah sont occupés en Ifriḳiya, les tribus Athbadj et ^cAdi atteignent le royaume hammadide où beaucoup d'Ifriḳiyens ont trouvé refuge à l'abri des montagnes du Tell.

– Les Banū Hilāl dans le royaume hammadide.

Al Ḳā'id b. Ḥammād, avant de mourir en 446/1054, était revenu lui aussi à l'obédience fatimide. Son fils Muḥsin est vite détrôné, en 1055, par son cousin Bulukkin lequel, en 454/1062 ira jusqu'à FES combattre les Zanāta du Maghrib extrême. Des contribules de ces derniers, stationnés dans le Sud de l'Ifriḳiya, sont contraints sous la poussée hilalienne, de se replier dans le Sud du Hodna puis au Sahara.

Seuls les Zanāta Banū Wāsīn, regroupés par les chef d'une fraction fixée à Tlemcen, s'opposent aux Banū Hilāl dans le Zāb et les plaines du Tell. Les Ḥammadides eux-mêmes, ayant dépensé leurs forces au Maghrib extrême, où la puissance almoravide s'étend, s'avèrent incapables de briser l'élan des Arabes. Bulukkin s'efforce donc de ménager les Athbadj et les ^cAdi et de les utiliser dans la lutte contre les Zanāta, laissant les deux tribus arabes nomadiser dans la dépression du Hodna.

(1) Comme l'atteste aussi, outre Ibn KHALDŪN et Ibn al-ATHĪR, AL-TIDJANI (Rihla, passim) pour les ribāṭs construits par les Aghlabides. Mais plutôt qu'à des destruction, il [illegible] de nombreux cas à un abandon, vu l'insécurité du pays.

Lorsque Bulukkin est assassiné en 454/1062 à son retour du Maghrib extrême, le meurtrier, son cousin Al-Nāṣir, prend le pouvoir et s'installe à la Ḳal^ca alors que le Maghrib central voit affluer des Ifriḳiyens qui ont perdu confiance dans la puissance ziride et que serrent de près les tribus hilaliennes. Ainsi, moins de dix ans après le déclenchement de la conquête, l'Ifriḳiya se trouve réduite dans le Sāhel à quelques villes côtières tandis que le Tell, sauf dans le Nord-Ouest où les Ḥammadides exercent encore leur souveraineté, est déjà parcouru par les Hilāliens.

– *Les Ḥammādides et la souveraineté du Tell.*

Ayant concentrés ses forces à MAHDIYA, Tamīm, depuis 1062, essaie de reprendre peu à peu les villes du littoral, comme SOUSSE en 456/1063-64, et d'arrêter l'expansion des principautés naissantes de GABES, ḲAFṢA et SFAX mais la faiblesse du prince ziride d'Ifriḳiya incite son rival ḥammādide à prendre dans le Tell la relève de la souveraineté exercée par ḲAYRAWĀN. Al-Nāṣir fait rebâtir les remparts de NIḲĀWS (N'gaous) (1) qui avaient été démantelés par Al-Mu^cizz b. Bādīs et confie le gouvernement de la cité et de la région à son frère Ḵhazar. CONSTANTINE est commandée par un autre de ses frères, Balbār.

A BISKRA, en 1059, les Ḥammādides coupent court aux velléités d'indépendance de la famille influente des Banū Rumān faisant enlever la ville par ses troupes et accepter sa suzeraineté par la nouvelle famille dirigeante des Banū Sindī. Par ailleurs, la principauté de ḲAFṢA et de ḲASṬĪLĪYA, qui couvre un partie de la Dorsale tunisienne au Nord de ḲAYRAWĀN, s'oppose à Tamīm et reconnait le pouvoir ḥammadide, qui y délègue un gouverneur. TUNIS elle-même, après avoir chassé le représentant ziride et subi les assauts des Hilāliens, se range aux côtés d'Al-Nāṣir qui agrée le shaykh ^cAbd al Ḥakk b. Khurāsān.

Fort de ces appuis dans le domaine ifriḳiyen du Tell, le souverain ḥammadide songe à empiétier sur le Sahel même. A l'aide de contingents zanāta et hilāliens - Athbadj et ^cAdi, il se dirige vers MAHDIYA mais se heurte dans la plaine de SABĪBA, aux troupes zīrides composées d'esclaves et de Riyāḥ. Par la défection des Zanāta et des Arabes qui

(1) IBN KHALDŪN / de Slane : Histoire des Berbères, t. II, p. 47.

s'étaient entendus auparavant, cette bataille aboutit à la défaite des Sanhādja d'Al Nāṣir (467/1065). Les deux cousins zirides, divisés à l'heure du danger, ne faisaient que renforcer la puissance arabe. Tamīm voulait tirer parti de la défaite de son rival pour rétablir sa souveraineté à TŪNIS. Il assiège la ville quatorze mois durant et soumet son gouverneur, qui devient son vassal (1067). Les khurāsānides vivront en fait de façon plus ou moins indépendante jusqu'au siècle suivant. Les princes zirides se tournent alors vers la mer, cependant qu'à la suite du désastre de SABĪBA, c'est surtout le Tell qui demeure terre de conquête pour les Banū Hilāl.

– Le fonctionnement du Tell : les cités "féodales":

A la faveur de l'anarchie qui règne en Ifrīkiya depuis le milieu du siècle, plusieurs chefs de bandes et aventuriers se taillent autour des cités du Tell oriental abandonné par les Zirides, des fiefs qu'ils érigent en principautés quasi-autonomes et souvent éphémères. Devant l'invasion, en effet, les citadins préfèrent même la tyrannie d'un seigneur local à une autorité centrale lointaine inefficace.

Parmi ces chefs, l'un, descendant des vétérans de la première conquête, Al Ward al-Lakhmī, s'empare de BANZART (Bizerte) et la défend contre les incursions des Riyāḥ et Athbadj qui sévissent dans la région. Les Hilāliens s'engagent à ne pas intervenir à BANZART ni dans son territoire. Sous le gouvernement du Lakhmide, qui se proclame émir, la cité prospère à l'écart des grandes convulsions politiques (1). Les descendants d'Al Ward poursuivent son oeuvre avec autant de succès jusqu'à la conquête almohade.

BĀDJA et ses environs, occupée par les Mirdās, branche des Riyāḥ, devient le fief d'un certain Maḥmūd dont l'autorité s'étend sur toute la région jusqu'au XII° siècle.

Sur les rives de la Medjerda, ṬABURBA (ancienne Thuburbo Minus) est gouvernée par un de ses shaykhs, Kaysite, et doit se défendre de ses voisines rivales, dont BANZART. A ṢHIKKABANARIYA (le Kef);

(1) Ibn KHALDŪN / de Slane, 2, p. 40 : "Il s'occupe jusqu'à sa mort à élever des batiments d'utilité publique et à faire croître la prospérité de la ville."

ᶜAyyād al Kalāᶜī protège la population contre les envahisseurs. Sur la demande d'un notable de LARIBUS, il se rend dans cette ville et en chasse les Hilāliens qui l'avaient occupés dès 1053-54. Maître des deux cités - et probablement aussi d'UBBA si voisine - il en taxe lourdement les habitants et les gouverne en seigneur indépendant. Son fils règnera jusqu'en 1154.

Jusquà cette date d'ailleurs, et donc pendant presqu'un siècle, tout le Tell de l'actuelle Tunisie vit sous régime féodal, sans recours sinon formel parfois, comme à TUNIS aux souverains de MAHDIYA ou de la KALᶜA. En fait, dans le domaine rétréci des Ḥammādides, cette dernière capitale ne peut plus jouer son rôle.

– Le Réduit Ḥammadide dans le Tell : BADJĀYA

Les Hilāliens vainqueurs à SABĪBA en 1065 accentuent leur poussée vers l'Ouest et s'avancent jusqu'au coeur du Tell, sans s'inquiéter vraisemblablement des cités qui en jalonnent les voies de pénétration. Lorsqu'ils parviennent près de la KALᶜA BANĪ–HAMMAD, Al-Nāṣir est entrain de prendre conscience, en même temps que son cousin ziride, de la nécessité de s'allier contre l'envahisseur.

Sur les conseils de Muḥammad b. al. Baᶜbaᶜ, messager de Tamīm, il décide de fonder sur l'emplacement de BADJĀYA une capitale qui, à l'instar de MAHDIYA, serait à l'abri des invasions arabes (1). La construction de cette cité, en 1067-68, marque le rapprochement politique en même temps que géographique des deux royaumes sanhadjiens, restreints sur la côte et plus tournés vers la mer que vers le Tell. Dès l'année suivante, 461/1068-69, le souverain ḥammadide peuple sa capitale notamment d'Ifrīkiyens qui sauront y recréér une vie citadine sur le modèle kayrawānais. Il leur donne son nom, AL NĀṢIRIYA et y fixe sa résidence dans le kṣar al Lu'Lu'a (le palais de la Perle).

(1) H.R. IDRIṢ : Berbérie orientale.., op. cit, I, p. 268, cite Al-Nuwayri qui attribue à B. al. Baᶜbaᶜ ces paroles : "Je viens de passer à BIDJĀYA dont le site m'a paru propice à l'aménagement d'un arsenal et d'un port et comporte tout ce qu'il faut pour édifier un ville. Elèves-y donc une cité qui sera ta capitale et tu te rapprocheras ainsi du territoire ifrikiyen..."Al-Nasir se rendit aussitôt sur l'emplacement de Bougie en compagnie de Muhammad b. al Baᶜbaᶜ qui trace le plan de la ville, de l'arsenal, du port et du Kasr al-Lu'lu'a". C'est Ibn KHALDŪN qui donne la date du commencement des travaux.

Au même moment, comme Tamīm vient de reprendre TŪNIS à son vassal khurasanide, Al Nāṣir fonce vers l'est et enlève LARIBUS avec l'aide des Athbadj tandis que le gouverneur zīride de KAYRAWĀN le reconnait pour suzerain. Il pénètre dans cette cité mais n'y demeure pas. Par l'intermédiaire de son ancien gouverneur, il l'achète dix ans plus tard au chef des Arabes Zughba.

Ce conflit prolongé entre Hammadides et Zirides ne fait que profiter aux Arabes, devenus les indispensables soutiens des forces sanhadjiennes. La disette et la peste sévissant en Ifrīkiya, en 1078, les deux dynasties concluent la paix, scellée par le mariage d'Al Nāṣir avec Ballāra, fille de Tamīm (1). Sitôt l'alliance réalisée, le souverain de la nouvelle BADJAYA est amené à lutter contre un chef zanātien Al Muntasir b. Khazrūn qui, soutenu par les Hilāliens ᶜAdi, occupe MASĪLA. Al Nāṣir l'en chasse et lui accorde en fief, comme compensation, les campagnes du Zāb. Mais grâce au gouverneur de BISKRA, l'émir parvient à se débarrasser de cet adversaire. Avant sa mort, en 481/1088-89, il doit encore combattre Zanāta et Athbadj, au Sud de BISKRA et jusqu'à OUARGLA.

Le fils d'Al-Nāṣir, Al Manṣūr, demeuré deux ans à la KALᶜA, enrichit cette cité de ses plus beaux palais Kaṣr al Mulk (ou al Malik), Kaṣr al Manar, Kaṣr-al-Kawkab et Kaṣr al Salām. (2) Mais la position de la KALᶜA devient vite intenable, étant donné la présence des Hilāliens qui coupent les routes et empêchent toute communication, malgré la fortification de la voie AL KALᶜA-BADJĀYA avec ses relais dont HISN TIKLĀT, près de l'actuelle El Kseur. C'est pourquoi Al Manṣūr transporte définitivement, en 483/1090-91, le gouvernement hammadide à BADJĀYA, y embellit le Kaṣr al Lu'lu'a et édifie le Kaṣr Amīmūn (3).

A son avénement, son oncle Balbār, gouverneur de CONSTANTINE s'était révolté, Al Manṣūr envoie contre lui Abu-Yaknī (4), qu'il

(1) Il construira pour elle, à la KALᶜA, un palais: Kaṣr-Ballāra.

(2) cf. L. GOLVIN : le Maghrib central.., op. cit , pp. 183-192 qui donne l'état des fouilles entreprises par lui en 1965. M.R. BOUROUIBA a repris ces fouilles en 1965.

(3) cf. L. GOLVIN : le Maghrib central.., op. cit, pp. 192-197.

(4) ou Abū YAKANDI.

nomme gouverneur de BŪNA (1) et de CONSTANTINE. Victorieux, Abu Yaknī se rebelle à son tour: il s'établit à CONSTANTINE, installe son frère Wighlan à BŪNA et tente de regrouper les Arabes et les Zirides contre son ancien maître. Tamīm délègue à BŪNA son fils Abu-l-Futūh mais Al Manṣūr réagit rapidement et assiège la ville, qu'il enlève sept mois plus tard. Après ce succès, il investit CONSTANTINE d'où Abū Yaknī s'enfuit confiant sa défense à un chef Athbadj, Sulaysal b. al Ahmar. Celui-ci, peu intéressé par la possession d'une cité, la vend au Hammādide qui parvient ainsi à maintenir son autorité dans les cités des Hautes-Plaines tandis que les Almoravides usurpent sur son domaine occidental.

– LE TELL A LA FIN DU XI° siècle.

Ainsi, à la fin du XI° siècle, dans le Tell, seul le souverain hammadide contrôle encore quelques cités. A l'intérieur d'un quadrilatère approximativement délimité par BADJĀYA, AL-KALᶜA, CONSTANTINE et BŪNA, les Arabes hilāliens circulent probablement mais se désintéressent des villes. Ailleurs, des féodaux se sont emparés du pouvoir local dans les places-fortes, modifient leurs alliances et changent de suzerain selon leur intérêts du moment, qui les poussent tantôt vers les Hilāliens ou les Zanāta tantôt vers les Sanhadja, les uns et les autres eux-mêmes divisés.

De toutes façons, après l'invasion des Banū Hilāl l'équilibre politique de l'Ifrīkiya et du Maghrib central est rompu, préparé déjà par la division que les Sanhadja avaient consacrée dans la fondation de la KALᶜA.

(1) reprise précédemment au chef arabe Ibn MASUD qui s'était installé à la faveur de l'anarchie.

CONCLUSION DE CET APERCU SUR L'EVOLUTION HISTORIQUE DES CITES DU TELL.

Nous pouvons maintenant jeter un regard rétrospectif d'ensemble sur les événements qui ont jalonné l'histoire des cités du Tell depuis le VII° siècle et dresser un premier bilan, sans préjuger des corrections et des compléments que nous imposera la suite de cette étude.

La fondation de ḲAYRAWĀN a signifié un changement de l'orientation de ces cités et une mutation du rôle, surtout stratégique, qui leur était dévolu avant la conquête arabo-musulmane. Les lignes de défense qui, de CARTHAGE à TUBUNAE, protégeaient la province byzantine solidement implantée au Nord des steppes, voyaient leur signification modifiée, en même temps que leur importance, par l'établissement d'une capitale située non pas à l'extrêmité de la chaîne montagneuse mais à ses pieds. Ce renversement des perspectives géo-politiques s'est traduit au cours des quatre premiers siècles de l'hégire en une lente imprégnation des cités telliennes par une civilisation qui s'élaborait précisément à ḲAYRAWĀN. L'éffort des Aghlabides tendit à l'extension de cette civilisation ḳayrawānaise - une civilisation à prédominance urbaine - jusqu'aux limites du Zāb, à travers des structures administratives nouvelles et par l'adaptation aux réalités africaines de l'apport oriental.

Nous avons vu combien le cadre ainsi réalisé était fragile. Chaque fois que le pouvoir central donne quelque signe de faiblesse, ce cadre se disloque sous la poussée des révoltes suscitées à partir des villes du Tell, révoltes s'appuyant sur les bases matérielles urbaines léguées par les Byzantins. Aussi, lorsque ḲAYRAWĀN fut dans l'impossibilité d'assurer son rôle unificateur, l'éclatement du Tell se produisit et les cités, isolées, ne parvinrent plus à maintenir leurs cohésion. A la fin de la période étudiée ici, tandis que BADJĀYA, promue au rang de capitale ḥammādide, recueille l'héritage de la civilisation ḳayrawānaise, les villes qui n'en dépendent pas directement sont menacées de disparition. Pour

les nomades hilāliens, elles ne constituent plus que des monnaies d'échange. Coupées de leur arrière-pays, séparées du réseau urbain qui leur permettait de subsister, ces cités déclinent soit définitivement soit temporairement.

L'invasion survenue au milieu du XI° siècle nous parait donc établir une coupure dans l'histoire des cités telliennes beaucoup plus importante que la conquête du VII° siècle. Comme le notait P.A. Février à propos de la période vandale et de la pseudo-coupure qui marque la chute de la domination romaine dans le courant du V° siècle: "...il faut renverser les cloisons que l'on impose trop facilement au devenir historique. Si importante que soit la périodisation, elle ne peut être une excuse pour limiter la curiosité" (1). Une certaine continuité de l'urbanisation byzantine est manifeste jusqu'au XI° siècle (2).

Nous verrons plus nettement, en reprenant l'histoire de chaque cité du Tell, que les invasions hilāliennes marquent un arrêt parfois très brutal de la civilisation à dominance urbaine qui avait prévalu jusque là (3). Les Banū Hilāl ont accéléré un processus de désurbanisation qu'Ibn Khaldūn a essayé d'expliquer. Mais "la prise de conscience-chez cet

(1) P.A. Février : "la recherche archéologique en Algérie et l'histoire ancienne du Maghrib", Revue d'histoire et de civilisation du Maghreb, no 5, Alger, juillet 1968, pp. 16-37 qui fait état de l'urbanisation de l'Afrique romaine. p. 23 : "on expliquerait mal l'ampleur de l'urbanisation durant l'occupation romaine si l'on n'imaginait derrière elle un long passé de sédentarisation et même d'urbanisation". A plus forte raison, peut-on en dire autant de la période arabo-musulmane du VII–XI° siècles qui succède à une période byzantine durant laquelle, "à côté d'une colonisation grecque, s'est développé un phénomène d'urbanisation qui a sa propre dynamique" ibidem.

(2) Les analyses d'Ibn KHALDUN si souvent pertinentes, s'appuient sur une méconnaissance du passé réel de l'Ifrīqiya. Ibn KHALDUN : Al-Muqaddima (Discours sur l'histoire universelle), trad. V. MONTEIL, Beyrouth, 1968, t. II, chap. IV : la civilisation sédentaire (Al-ʿUmran al ḥadarī), § 7, p. 740 : Rareté des villes au Maghreb. L'auteur fait de l'Afrique du Nord berbère un pays bédouin, sans [illegible] la vie sédentaire et citadine. Aussi bien, dit-il (8, p. 741) il y a relativement peu d'édifices musulmans, même arabes.

(3) cf. R. LETOURNEAU : 25 ans d'histoire - le Moyen Age, pp. 121-144 de la Revue Africaine, Alger, 1956 (Centenaire de la Société Historique algérienne 1856-1956), p. 32 : "Sur l'infiltration des Arabes (Banû Hilal) au Maroc, rien d'important n'a été écrit depuis la thèse de G. MARCAIS →

auteur - de l'importance de la ville s'explique certainement par les difficultés auxquelles il s'était trouvé confronté pour comprendre le monde où il vivait. Il voyait devant lui disparaître une certaine civilisation qu'avait été celle de la cité ou de la ville, héritage de la Méditerranée antique" (1)

Après cette coupure du XI° siècle, il fallut attendre l'intervention de la dynastie ḥafṣide pour que reprît en partie cette vie urbaine dans un réseau nouveau et différemment centralisé. Mais entre temps, beaucoup de cités nées du mouvement d'urbanisation romain et qui s'étaient perpétuées à travers les siècles vandales, byzantins et arabo-musulmans auront perdu toute activité.

Cependant, ce qui nous importe ici c'est que les cités du Tell se soient maintenues pendant plus de quatre siècles à l'intérieur d'un cadre administratif, stratégique, économique et culturel musulman en jouant un rôle spécifique dont il convient maintenant que nous analysions les composantes et dessinions les constantes.

→ (Les Arabes en Berbérie, op. cit).On a essayé récemment de réduire la portée de cet événement (note 40, J. PONCET : L'évolution des genres de vie en Tunisie, Cahiers de Tunisie, n° 7-8, 1954, pp. 315-323) mais d'une manière qui ne parait pas convaincante". Nous reviendrons sur la discussion de cette thèse, appuyé principalement - mais pas uniquement - sur Ibn KHALDŪN.

(1) P.A. Février : article cité, p. 36.

DEUXIEME PARTIE

LES CONDITIONS DE L'URBANISATION DU TELL

DEUXIEME PARTIE

LES CONDITIONS DE L'URBANISATION DU TELL IFRIKIYEN DURANT LE HAUT MOYEN AGE LIGNES D'EVOLUTION PROBLEMES ET HYPOTHESES

Cette seconde partie est, en fait, la troisième. En retraçant l'histoire des cités du Tell ifrîkiyen entre la conquête arabo-musulmane et la fin du XI° siècle (1ère partie) j'avais en vue la compréhension du mouvement général de leur évolution dans le temps. Ce cadre historique d'ensemble une fois dessiné, il paraissait nécessaire de suivre cette évolution dans la vie de chaque cité. D'où la série de monographies particulières qui composent la troisième partie et sont regroupées en un volume à part pour les motifs invoqués dans l'introduction à cette partie.

Je voudrais maintenant, à partir de ces deux cadres - général et particulier - essayer d'expliquer comment, et si possible pourquoi, les cités du Tell ont été amenées à se développer ou bien à décliner, voire à disparaître.

En effet, la vie d'une cité est liée à certaines fonctions bien précises. Lorsqu'elle ne peut plus les assurer, en tout ou en partie, elle périt ou au moins périclite temporairement. Ce sont donc ces fonctions qu'il s'agit ici d'analyser, non pas seulement à partir des théories institutionnelles, mais à travers les mouvements que l'histoire et la géographie, malgré leurs lacunes, nous permettent de découvrir.

Ces fonctions sont essentiellement de quatre ordres:

- administratif
- stratégique
- économique
- socio-culturel.

Ces quatre ordres pourraient d'ailleurs se résumer par un seul terme : civilisation. Car du VII° au XI° siècle, inclusivement, c'est bien une civilisation spécifique, ifrīkiyenne, qui s'est formée sur la base des cités, en intégrant un héritage ancien, local, et des éléments orientaux. Autrement dit, il existe quatre éclairages possibles sur l'évolution de l'armature urbaine dans le Tell ifrīkiyen. Leur regroupement pourrait composer, une conclusion, un faisceau plus lumineux.

Mais s'il est nécessaire, et possible, de situer les fonctions administratives militaires, et économiques dans des ensembles géographiques plus ou moins vastes - ce sera l'objet des trois premiers chapitres - il est plus difficile d'étudier les caractéristiques socio-culturelles sans être gêné par la diversité des éléments qu'il convient d'analyser. C'est pourquoi, plutôt que de parler de fonctions socio-culturelles, j'essaierai de discerner la participation réelle des cités du Tell à l'élaboration de cette civilisation ifrīkiyenne du Haut Moyen-Age, dans ses composantes tant humaines que matérielles. Ce chapitre pourrait s'intituler : les cités (Mudūn) et la civilisation (Tamaddūn). Il comportera d'ailleurs plus d'hypothèses et de questions que de réponses, sur les permanences et les ruptures, le jeu des influences reçues et transmises, l'urbanisme et l'architecture, les regroupements et les divisions et autres problèmes inéluctables.

Toutefois il faut au préalable jùstifier la logique interne du plan choisi pour cette seconde partie.

Les fonctions d'une cité sont précisées tout d'abord à l'intérieur d'un projet politique ; d'où son rôle le plus évident mais pas toujours le plus important. La question est celle-ci : comment les cités du Tell ont-elles été utilisées par les régimes politiques qui se sont succédés à travers plus de quatre siècles ?

Mais cette question rebondit car le rôle administratif d'une cité est à la fois cause et conséquence de nécéssités stratégiques. La souveraineté exercée par une dynastie dans une région donnée peut s'appuyer sur les cités non seulement pour gouverner mais aussi pour s'étendre et se protéger.

Pourtant l'existence des cités ne dépend pas uniquement du bon vouloir politique du prince ou du besoin d'expansion ou de défense de son royaume. Liée à cette organisation administrative et militaire, la ville est aussi établie selon les possibilités naturelles d'une région et en vue d'un objectif économique. Dans ce domaine particulièrement, il est im-

possible de comprendre la signification de son existence sans faire appel à ses relations avec d'autres villes, à l'intérieur d'un réseau urbain, où elle assume un rôle de complémentarité, et d'autre part avec un arrière-pays rural.

C'est dire alors l'importance de la considération des hommes qui peuplent chaque cité . Les éléments de sa population traduisent la nature de ses liens avec la région environnante ou avec des groupes ethniques étrangers. Ils se répartissent aussi selon des considérations sociales qui échappent aux seuls critères économiques. En effet,la diversité des fonctions imparties à la cité ne suffit pas à rendre compte de son activité. Les hommes qui l'habitent jouent un rôle déterminant dans sa transformation ou son anéantissement.

Les regroupements que la ville facilite permettent la création d'un cadre de vie propre, l'instauration d'une culture, au sens le plus large, avec ses composantes intellectuelles et religieuses, toujours profondément solidaires en cette période de l'histoire musulmane où s'élabore la civilisation de l'Islam "classique". Tel est précisément le "Tamaddūn" (1) .

Ainsi l'histoire des cités du Tell est inséparable de leur géographie humaine, au sens que donnaient à ce terme les géographes arabes des premiers siècles. A leurs yeux, il s'agissait surtout "de mettre en lumière les relations de l'ordre du temps, car le milieu n'est pas seulement environnement naturel..., il est aussi cadre et parfois explication d'une histoire". (2) Les auteurs des *Masālik wa-l-Mamālik* ont centré leurs préoccupations sur les villes. (3) Conformément à leurs programmes, Ibn Hawkal exposait de la sorte son ambition, dans l'introduction à son

(1) cf. Djurdjī ZAYDĀN, **Al-Tamaddun al-islamī**, édition Ḥusayn Mu'nis, Le Caire, s.d. , 5 volumes ; IBN KHALDUN **Muqaddima**, (éd. Labica - Bencheikh pp. 94, 101, etc...) parle de "ʿUmran" avec, fréquemment, les sens de "**Kultur**", civilisation sédentaire et prospérité.

(2) A. MIQUEL, **La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI° S** , Paris, La Haye, 1967, p. 281.

(3) ibidem, p. 95, note 1 : Muqaddasi repprochera à Djayhānī d'avoir écrit une géographie purement physique :"Il n'a pas réparti les districts, précisé les zones militaires, décrit les chefs-lieux". Les rubriques essentielles de la géographie humaine sont : "distribution des peuples et des états, caractères ethniques, régimes alimentaires, milieux pathogènes, pratiques hygiéniques et vestimentaires,aires linguistiques et culturelles, productions et échanges" (ibid. , p. 281).

ouvrage: "A chaque partie j'ai consacré un chapitre particulier, avec la mention des localités et des territoires environnants, des villes et des provinces qu'elle contient" (1) .

Cette seconde partie pourrait donc s'agencer selon le plan suivant qui verrait le rôle des cités :

1°. dans l'organisation administrative de l'Ifrīḳiya
2°. dans l'organisation militaire
3°. dans l'organisation économique
4°. dans la constitution d'une "civilisation" (tamaddūn)

En fait, pour les trois premiers chapitres, une telle ordonnance est difficile à maintenir. Elle nécessiterait chaque fois la reprise de la description générale des ensembles urbains qui composent cette partie de l'Ifrīḳiya (2) . De plus, elle obligerait à séparer arbitrairement des fonctions qui, pratiquement, ont joué en coucurrence dans le développement ou la disparition des cités.

C'est pourquoi il m'a semblé préférable d'adopter ce plan:

1° Le rôle des cités du Tell dans l'organisation de l'Ifrīḳiya : institutions et structures.

Les institutions - politico-administratives, militaires et économiques - traduisent les fonctions qui furent données à remplir aux cités. Mais ce schéma institutionnel tout théorique est à confronter "sur le terrain" avec les données de l'Histoire. En conséquence, leur étude est à faire dans le cadre géographique à l'intérieur duquel les fonctions urbaines furent appelées à se modifier au cours des siècles pour voir comment elles furent mises à l'épreuve du temps.

Ce cadre géographique n'est pas strictement homogène, il peut se subdiviser en deux parties qui formeront la matière des chapitres suivants:

2° Le rôle des cités du Tell dans l'organisation de l'Ifrīḳiya proprement dite: (ancienne Proconsulaire et Byzacène septentrionale.)

3° Le rôle joué par les cités du Zāb (ancienne Numidie.) C'est dire que cette étude ne peut être que synchronique et diachronique dans une même aire géographique.

(1) IBN HAWKAL / Kramers, t. I, p. XV.
(2) Par exemple, le Hodna en tant qu'entité administrative (Ch. I), en tant que région militaire (ch II), en tant qu'unité économique (ch. III), etc....

CHAPITRE I

LE ROLE DES CITES DU TELL

DANS L'ORGANISATION DE L'IFRĪḲIYA:

INSTITUTIONS & STRUCTURES.

Comme nous l'avons déjà remarqué dans la première partie, ce sont les villes qui, pour les historiographes et les chroniqueurs, constituent principalement le point d'appui des événements politiques. Le déroulement des conquêtes et des révoltes notamment, ainsi que l'avènement des dynasties, sont marqués par le siége, l'occupation ou la délivrance, la fondation ou la destruction des cités. Celles-ci constituent le témoignage le plus clair de l'étendue d'une souveraineté, de la puissance militaire d'un royaume en même temps que de sa prospérité économique.

Mais au-delà des bouleversements qui ont jalonné l'histoire des cités du Tell, il est possible de déceler certaines permanences fondamentales auxquelles obéissent les événements eux-mêmes. Ces permanences sont liées à une organisation dans laquelle entrent en symbiose un projet politique manifesté dans des institutions et les structures imposées par des facteurs historiques et géographiques divers.

En conséquence, il est légitime de commencer cet examen des institutions par l'organisation politico-administrative qui préside au regroupement des cités du Tell.

I°. LES INSTITUTIONS ET LES STRUCTURES POLITICO–ADMINISTRATIVES.

Il n'est pas question ici de composer une théorie des institutions mais d'essayer de préciser les fonctions attribuées aux cités du Tell dans la constitution de l'Ifriḳiya en tant qu'entité géo-politique, depuis la conquête arabo-musulmane jusqu'à l'invasion des Banū-Hilāl. Une telle enquête correspond en partie à celle des fonctionnaires chargés de fixer pour le pouvoir khalifal les limites de sa souveraineté et les relations des cités avec la capitale de l'Empire. La géographie administrative ainsi constituée, née d'une nécessité d'information et de contrôle, a connu de brillants représentants, dont certains sont encore pour nous de précieux témoins du rôle des cités anciennes. (1)

Si donc nous pouvons prendre les itinéraires du Barīd (2), c'est-à-dire de la poste d'Etat, comme points de repére, il est certain que le relevé des villes qu'ils nous donnent est insuffisant; aussi est-il nécessaire de faire appel à d'autres documents historiques et géographiques pour dresser un inventaire plus complet qui permette de retrouver à travers les siècles une certaine permanence du réseau urbain qui s'étendait, à partir de ḲAYRAWĀN, sur tout le Tell ifriḳiyen. Cet inventaire sera fait, ou du moins tenté, dans les deuxième et troisième chapitres. Pour le moment, il s'agit décrire les différents instruments dont pouvait user le pouvoir politique pour administrer le pays par l'intermédiaire des cités.

C'est au VIII° siècle que la province occidentale de l'Empire Musulman - umayyade, puis abbaside - s'organise et se dote de structures administratives dont le schéma est emprunté au modèle du gouvernement khalifal et détermine tout autant par le legs byzantin. L'Ifriḳiya

(1) Cf. A. MIQUEL. **Géographie humaine du monde musulman**, op. cit. I° partie; IBN KHURRADADBIH, IBN–AL–FAQIH AL–HAMADHANI et IBN RUSTIH, **Extraits édités par M.** Hadj-Sadok sous le titre: **Description du Maghreb et de l'Europe au III/IX° S**, Alger, 1949.

(2) cf. E.I. (2), pp. 1077-1078, s.v. Barid, article de D. SOURDEL: "l'institution de la Poste d'Etat était connue des empires byzantin et sassanide auxquels les premiers califes n'eurent, semble-il, qu'à l'emprunter. Le service mis en place par les Umayyades couvrait tout l'Empire au milieu du IX° siècle. Il existait (alors) 930 relais dans tout l'Empire "abbaside".

(1) comme toute province de l'Empire Musulman, dispose d'une administration centrale au sommet de laquelle, le Wālī, nommé par le khalife, puis l'émir aghlabide ou ziride (2) ou le khalife fatimide (3), est "véritablement le détenteur de la souveraineté publique sous tous ses aspects" (4); c'est lui qui nomme les gouverneurs, (5) pour chaque région, chaque district (6), chaque canton (7). La liaison avec les provinces, pour la correspondance et l'information, mais aussi pour le contrôle des agents du pouvoir, se fait par l'intermédiaire du Barīd. A la tête de ce service (diwan), est un Ṣāḥib ou 'Amīr-al-Barīd, chargé d'organiser les

(1) L'historique du terme Ifriḳiya, dérivé du latin Africa, n'entre pas dans le cadre de cette étude. Cf. M. TALBI, **Emirat aghlabide**, pp. 17-21.

(2) Bien que celui-ci soit, au début, seulement "lieutenant" des Fatimides.

(3) Avant le départ des Fatimides pour l'Egypte.

(4) H. DJAIT, **La wilaya d'Ifrikiya au II° siècle, étude institutionnelle, pp.** 77 à 122 des **Studia Islamica**, XXVII, 1967, p. 97. Cette unité de pouvoir fut une force, propre à l'Ifriḳiya. En effet, (p. 98) "alors que l'Afrique connut sur sa fin une dualité entre un exarque militaire et un préfet du prétoire civil;que l'Egypte musulmane à son tour eut le plus souvent un walī-al-ḥarb wa-l-salāt, et un walī-al-kharadj (gouverneur fiscal)... cette dichotomie ne se produisit á aucun moment en Ifriḳiya. " Ce que M. DJAIT écrit pour le VIII° siècle se vérifie jusqu'au XI°, les régnes des trois premiers Zirides exceptés. Pour les Aghlabides, cf. M. TALBI, **Emirat Aghlabide**, p. 698.

(5) (gouverneur = ᶜamil, pluriel : ᶜummal. Parfois aussi : walī) c'est si vrai que lors de l'interrègne Kharidjite d'Abū-l-Khattab S d' ᶜAbd-al Rahmān ibn Rustum à ḲAYRAWĀN, le premier geste des usurpateurs - tout comme celui des dynastes postérieurs - est d'établir "des ummāl sur les villes d'Ifriḳiya et ses districts." Shammakhī: Siyar p. 130, cité par H. DJAIT, op. cit, p. 103.

(6) Pour désigner une région, les termes Nāḥiya et Kūra sont souvent interchangeables. La Kūra (pluriel : kuwar) - au sens propre : arrondissement, et synonymes de "cercle" est née de l'éclatement d'une entité naturelle, cf. A. MIQUEL, **Géographie humaine**, p. 293 : "Les kuwar, définies comme la mouvance d'une ville (madīna).... ce terme revétant ainsi peu à peu le sens - dans lequel Muqaddasī (après Al-Istakhri) le spécialisera définitivement - de chef-lieu, à la fois géographique et administratif d'une petite région. Avant le X° siécle, la terminologie géographique est assez flottante. Elle le redeviendra à la fin du XI° siècle. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le regroupement réel des cités dans une entité administrative."

(7) Rustāḳ.

relais dont les premiers géographes nous indiquent la disposition (1). Le souverain peut aussi se tenir au courant de l'opinion publique qui se manifeste au sein des cités, grâce à un fonctionnaire chargé de la renseigner à ce sujet, le "préposé à l'information". (2)

Le Ṣāḥib-al-Mazālim, quant à lui, veille à réprimer les abus de pouvoir de tous les agents du gouvernement. Mais il est difficile d'évaluer l'importance de son rôle et l'étendue de son autorité dans les cités provinciales (3).

A côté des gouverneurs civils par l'intermédiaire desquels il peut administrer, à l'échelon de la région, du district ou du canton, le gouvernement central de l'Ifrīḳiya délègue aussi son pouvoir dans chaque cité, soit à une personne (-ᶜāmil encore, ou muḳaddam, ou wakīl al-manzil) (4), soit à un groupe (conseil de shaykhs, ou djamaᶜa) (5). Il

(1) Al-Nuwayrī, en appendice à Ibn Khaldun / de Slane, t. I, p. 388, mentionne un Amīr al-Barīd en 171/187, mais l'institution des Barīd remonte sûrement à l'époque umayyade. cf. DJAIT, **op. cit**, **Studia Islamica** p. 87. On sait d'autre part que le Barīd ifrīḳiyen, si perfectionné durant le haut Moyen-Age, regressera sous les **Hafsides**, t. II, p. 65. E.I. (2), Barīd, **op. cit**, p. 1077. "Les maîtres de la poste... devaient fournir (aussi) au pouvoir central tous les renseignements nécessaires sur l'état de la province et l'activité des agents."

(2) Ṣāḥib-al-khabar. Il devait se trouver des agents de ce service au moins dans les grandes villes. Ainsi à Tunis, cf. M. TALBI, **deux passages peu connus de la Hulla d'Ibn al-Abbar**, pp. 19-31 des **Cahiers de Tunisie**, 1966, p. 24: "le préposé de l'information fit parvenir ses propos (=ceux de Manṣūr-al-Tunbudhī) à Ziyādat Allāh qui le destitua". Du même auteur, **Emirat aghlabide**, p. 171.

(3) cf. M. BEN-CHENEB, **Classes des savants..**, p. 1: "le ṣāhib-al-mazālim était un fonctionnaire chargé de contrôler tous les autres agents et par suite de réprimer tous les abus de pouvoir." On connaît aussi Ḥabīb b. Naṣr, nommé par Suḥnūn, Abū-l-Ḳāsim al-Tarzī à la fin des Aghlabides, et des shīᶜites: Djaᶜfar b. Aḥmad, Aḥmad b. Baḥr (p.250) cf. aussi AL-MAWARDI, **Al-Ahkām-al-sulṭāniya**, trad E. FAGNAN. Alger, 1915, p. 157 (texte arabe, p. 73) et M. TALBI, **Emirat aghlabide**, p. 698. C'est surtout une fonction judiciaire.

(4) cf. H.R. IDRIS: **Zirides**, t. II, p 523 : cette charge de wakīl-al-manzil = préposé à une localité, semble avoir disparu sous les Zirides.

(5) où les familles influentes jouent un rôle déterminant et souvent se disputent le pouvoir, comme à Biskra.

tient compte, en l'occurence, le plus souvent de structures sociales existantes qu'il essaie d'aménager à son profit.

Ainsi, chaque district (1) était gouverné par un ᶜāmil "nommé par l'émir, ce haut fonctionnaire avait sous son autorité des délégués locaux, (chefs de cantons) qu'il choisissait lui-même. Chaque canton avait pour chef-lieu un centre urbain de la région. Les populations rurales dépendaient de cheikhs, notables choisis parmi leurs contribules et agréés par le gouverneur." (2)

A ces charges administratives, il faut ajouter ici, bien qu'elles concernent plus directement le domaine religieux, celle du Ḳādī. "Dans chaque chef-lieu (de district) siégeait un cadi, dont la compétence judiciaire s'étendait aux affaires pénales et foncières. Ce magistrat était désigné par le grand Cadi de Kairouan et gardait une certaine indépendance vis-à-vis du Gouverneur." (3) Si nous connaissons bien le rôle du grand Ḳādī - Ḳādī al-Ḳudāt - de Ḳayrawān et la liste de ceux qui occupèrent ce poste, tant sunnites que shiᶜites, pour ceux des chefs-lieux nous n'avons que des renseignements fragmentaires. (4) Il est certain que cette charge, en général, renforçait le contrôle du pouvoir sur les populations citadines. Si celles-ci eurent maintes fois à intervenir pour soutenir ou contrecarrer l'action gouvernementale, il ne semble pas qu'après l'installation des dynasties autonomes en Ifrīḳiya (5) les populations aient été conviées à participer même à un semblant de vie démocratique au sein de leur cité.

(1) Kūra ou rustāḳ, ou ᶜammala, au sens adopté ici.

(2) H.H. ABDUL WAHAB: **les steppes tunisiennes**, op. cit, **Cahiers de Tunisie**, N° 5, 1954, p. 12. Pour les shaykhs cf. notice sur Baslī.

(3) H.H. ABDUL WAHAB: ibidem.

(4) Par exemple pour ṬUBNA, BĀDJA, TŪNIS et ḲAFṢA.

(5) Pour la période antérieure au IX° siècle aghlabide, par exemple en 102/720-21. cf. Ibn ᶜAbd-al-Hakam / Gateau, p. 115 "A la mort de Yazīd, le peuple en attendant la décision du calife Yazīd b. Abd-al-Kralik, tint conseil pour le choix d'un gouverneur. L'accord se fit sur Al-Mughira (qui se récusa)... les gens de l'Ifrikiya fixèrent alors leur choix sur Muhammad b. ᶜAmr al Ansari qui, à Tunis, commandait les expéditions maritimes." Ce consensus populaire n'est en fait, que celui du djund arabe présent dans la capitale et qui seul compose "le peuple et les "gens d'Ifrikiya".

Il convient enfin de remarquer que, si les rouages de cette machine administrative mise en place dès le VIII° siècle au service de l'autorité centrale, perdurent sans grands changements jusqu'au début du XI° siècle, pratiquement, les gouvernements durent tenir compte des réalités locales et s'adapter, parfois malgré eux, aux conditions imposées soit par les personnalités choisies pour administrer en leur nom (1), soit par les circonstances politiques.

C'est ainsi qu'en cas d'insurrection, de guerre ou d'invasion, ou de façon permanente dans des régions mal soumises, les gouverneurs militaires furent amenés à prendre le pas sur les civils, particulièrement dans les zones frontières. Au point qu'il est souvent difficile de distinguer les uns des autres dans les chroniques (2). Le phénomène de prééminence du militaire sur le civil existait déjà dans l'Afrique byzantine. (3). Par ailleurs, les analogies de l'organisation administrative arabe avec le système antérieur apparaissent de façon plus frappante dans la structuration des circonscriptions administratives.

– Tel qu'il est constitué, l'appareil administratif permet d'englober les cités dans un ensemble dirigé et contrôlé à partir de la capitale. Cet ensemble tient compte des entités naturelles et de l'importance des cités anciennes.

Laissant de côté la Tripolitaine et le Sud de l'ancienne Byzacène, nous considérerons seulement ici les différentes parties du Tell qui sont soumises au pouvoir ifriḳiyen. Il est possible de prendre comme référence de base le tableau des circonscriptions administratives dressé par M.H. Djait pour le VIII° siècle, pour le corriger et le compléter si

(1) Que l'on pense par exemple aux gouverneurs de ṬUBNA, de BALAZMA, de ḲAFṢA, de BŪNA ou de MĪLA à différents moments de cette période...

(2) Sauf exceptions, comme chez IBN–AL–ATHĪR, Annales, pp. 394-395. En 985, nomination par Al-Manṣūr de gouverneurs civils (ᶜummāl) et de militaires (umarā) districts.

(3) cf. H. DJAIT, op. cit, Studia Islamica XXVIII, p. 97. Au VIII° siècle la même évolution qui se produisit jadis sous Byzance et qui permit que les ducs réussissent à déposséder les praesides de la majeure partie de leurs attributions se remarque ici et fait éclater l'incontestable prééminence du militaire sur le civil dans l'organisation des pouvoirs provinciaux". La distinction des pouvoirs fut ignorée au Moyen-Age par les chefs de gouvernement, mais souvent aussi aux échelons inférieurs de la hiérarchie.

besoin est, et surtout en suivre les modifications jusqu'au XI° siècle dans les chapitres suivants (1).

Si aucun "limes" ne les matérialise sur le terrain, "il est révélateur que les Vandales, puis les Byzantins, puis enfin les Arabes, même aux moments des déboires, aient pu toujours conserver, vaille que vaille, les mêmes frontières.

Le pays compris entre ces frontières, c'est-à-dire l'Ifrikiya, se caractérisait par l'urbanisation et la sédentarisation les plus poussées de toute l'Afrique du Nord. Cette situation avait pour corrollaire une physionomie propre... Le pays ne manquait donc pas d'unité interne, de cohésion; en raison même de son passé, il se prêtait à se laisser gérer sans trop de difficultés, par un gouvernement suffisamment fort, et non dépourvu de sens politique." (2)

Au sein de cet ensemble géo-politique que constitue le Tell Ifrikiyen, deux grandes régions (Nāḥiya), correspondant aussi à des limites héritées du passé, se distinguent nettement (3) :

– L'Ifriḳiya proprement dite, c'est-à-dire les anciennes Proconsulaire (ou Zeugitane) et Byzacène, séparées depuis Dioclétien. C'est approximativement, l'actuelle Tunisie.

– Le Zab, ou ancienne Numidie.

Retenons cette distinction pratique, quitte à la nuancer par la suite. Chacune de ces régions se subdivise à son tour en districts (kuwar). Et comme chaque région a son centre administratif, chaque district dispose, lui aussi, d'un chef-lieu dont l'emplacement peut être changé au cours des siècles.

(1) H. DJAIT, la wilaya d'Ifrikiya, op. cit, Studia Islamica XXVIII, p. 97.

(2) M. TALBI, Emirat aghlabide, p. 129 (carte p. 127) cf. J. SAUVAGET, Introduction à l'histoire de l'Orient Musulman, Paris, 1961, p. 106, note 1 : "la notion de frontière précise, matérialisée par une marque quelconque est restée étrangère à l'Orient (et l'Occident) musulman du Moyen-Age."

(3) M. TALBI, Emirat, p. 125 note 2, "G. MARCAIS a relevé dans l'Ifrikiya aghlabide la survivance de la grande division entre deux provinces, Proconsulaire et Numidie."..

Si donc les cités délimitent l'étendue d'une souveraineté, elles forment aussi ses points d'appui pour la défense et le maintien des "frontières" ainsi tracées. Si les fonctions stratégiques paraissent au premier plan dans l'histoire, elles correspondent aussi à un regroupement institutionnel qu'il faut maintenant envisager sommairement avec les structures qui le soustendent.

2°. LES INSTITUTIONS ET LES STRUCTURES MILITAIRES.

Dans le cas présent, plus encore que pour le cadre administratif, les institutions connues par l'Ifrīḳiya durant prés de quatre siécles, sont dépendantes d'une armature urbaine installée par les Byzantins. Pourtant, si pour les conquérants du VII° siécle cette armature fut déterminante dans leur implantation, très vite, sous les wulāt, puis sous les dynasties qui se succédèrent jusqu'à l'invasion, les nécessités d'une occupation durable amenèrent les souverains à modifier la structure trouvée sur place et à l'ordonner selon un plan nouveau. Nous avons vu dans la première partie comment s'articulait le réseau des lignes défensives auquel se sont heurtées les forces arabo-musulmanes. Celle-ci par la fondation d'un "camp-retranché" (Ḳayrawān) au Sud du Tell entraînèrent un bouleversement de ce schéma unificateur qui devait désormais rayonner autour d'un axe central situé plus au Sud. En fait, l'immense "filet" jeté à partir de Ḳayrawān sur le Tell n'a pas abouti à une occupation militaire systématique qui puisse reprendre le dessin de la "toile d'araignée" tissée jadis autour de Carthage et des territoires contrôlés par les ducs Byzantins. Car cette occupation ne se fit pas selon un plan préétabli. Les *djunds* se taillèrent, "aux hasards de la conquête et des vicissitudes qui suivirent, de larges et riches domaines "(1), autour des citadelles qui leur semblaient les plus inexpugnables.

Quoi qu'il en soit, et avant toute considération des structures préexistantes, il est clair que l'organisation militaire de la province d'Ifrīḳiya fut voulu par le pouvoir central dés la fin de la conquête. M.H. DJAIT en a retracé les étapes (2).

(1) M. TALBI, Emirat aghlabide, pp. 189-190.

(2) H. DJAIT, op. cit, Studia Islamica, XXVII, pp. 116-117.

- A l'origine, c'est "une implantation de détail fondamentalement urbaine et garnisaire, sauf l'exception des ribāṭs maritimes du Sahel, que domine la ville-camp de type arabe oriental : Ḳayrawān.
- Puis les expéditions en Sicile impriment "une allure offensive au système d'implantation."
- Peu aprés les "troubles Kharidjites... suscitérent à l'inverse une tendance défensive quand... l'abcès se fut fixé dans le Zāb."

"Le système arabe se serait alors scindé en deux niveaux d'organisation: un niveau à vocation locale, celui des chefs-lieux garnisaires tels que : TABARḲA, BĀḎJA, ḲAFṢA, etc... où l'armée apparait comme force publique à la disposition du sous-gouverneur ou ᶜāmil, et un niveau d'intervention générale limité à ḲAYRAWĀN, TŪNIS, le ZĀB."

Les institutions traduisent donc la structure urbaine plus qu'elles ne la déterminent. Cependant l'organisation militaire obéit à une hiérarchie de commandement qui s'établit ainsi: (1)

- l'Amīr ou wālī de la province.
- deux ou trois Ḳuwwād qui le suppléent directement et qu'il peut déléguer à la tête de l'expédition,
- les commandants des contingents tribaux : les ᶜurafā'. Les Ḳuwwād sont les généraux - d'abord issus de grandes familles arabes, puis souvent princes de sang ou alliés des souverains - que nous avons vu se manifester lors des grandes expéditions de conquête, maritimes ou terrestres, ou des opérations défensives à un niveau d'intervention générale. Quant aux commandants des contingents tribaux, ils furent amenés peu à peu jusqu'à la fin du X° siécle à se regrouper selon leurs intérêts et des considérations plus régionales qu'ethniques. Ce fut d'ailleurs une des raisons principales de l'indiscipline du *djund* arabe à l'égard des souverains de Ḳayrawān.

Avec les Fatimides, un hiérarchie identique est adoptée mais les contingents berbères, jusque là encadrés par le *djund*, jouent désormais un rôle déterminant et les Kutāma occupent la plupart du temps les villes garnisaires. Ce remplacement n'alla pas sans risques pour le pou-

(1) ibid, p. 114.

voir, lorsque les garnisons se trouvèrent au milieu de populations berbères, comme dans le Zāb. Elles se montrèrent alos solidaires des tribus révoltées et les liens ethniques furent plus forts que l'attachement à la dynastie. Sous les Zirides, elles furent remplacées par des garnisons sanhadjiennes jusqu'à l'éclatement de l'Ifrikiya, la progressive séparation du Zāb occidental et le recrutement de Zanāta, puis des Banū Hilāl (1).

A cette rapide revue de l'organisation, il faudrait joindre l'examen des autres moyens dont disposait le pouvoir central pour faire respecter son autorité. Ainsi la shurta et le haras, les milices composées de noirs ou de chrétiens, berbères ou étrangers, mais ces différents corps n'intéressaient que la capitale (2) et non l'ensemble des cités du Tell. Il en est de même des ribāts et de leurs garnisons, établies sur le littoral, le plus souvent en dehors des villes, du moins dans les régions considérées ici (3). Abritant des contingents de volontaires soucieux de participer au djihad, les Ribāts qui s'étaient multipliés au VIII° et IX° siécle pour défendre la côte contre les incursions des "Rūm", perdirent ensuite leur destination militaire et pour la plupart, au moins dans le Tell, se transformèrent en "couvents". (4)

Par contre, l'implantation des différents éléments du djund correspond à un répartition des citadelles et des villes fortifiées à des fins autant politiques que stratégiques. (5)

(1) cf. H.R. IDRIS, Zirides; t. 2, p. 529 sv.

(2) Kayrawān, mais aussi la Kal'a des Banū Hammād au XI° s.

(3) Sauf à Carthage, Rādis, Banzart et Būna. Pour la côte orientale de la Tunisie surtout, cf. G. MARCAIS, **Note sur les Ribats en Berbérie, Mélanges, R. Basset** T. II, Paris, 1925, pp. 395-430. De même, les Ribāts de Sousse et de Monastir d'après A. LEZINE. **Cahiers de Tunisie**. N° 13. 1956. pp. 127-135, à propos de l'influence byzantine sur la construction des ribāts. E.I. (2), T. II, s.v. **Djihad**, article de E. TYAN, p. 553. Sur l'extension du terme et son application jusqu'à une période postérieure, cf. L. GOLVIN, **Note sur le mot : Ribat, Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée**, N° 6, Aix, 1969.

(4) Ou en repaires de malfaiteurs. cf. BEKRI / de Slane, p. 21, note 1.

(5) Cf. M. VONDERHEYDEN, **La Berbérie orientale sous la dynastie des Benou-l-Arlab**, Paris, 1927, chap. III (Les milieux Arabes), p. 81: "On distinguera les djunds anciens, réduits à l'état de milices, de bans (comme dans l'Europe féodale) et le Djund récent, c'est-à-dire l'armée officielle... l'un et l'autre excitant d'ailleurs, à des degrés divers, la méfiance des →

Si les garnisons arabes s'installèrent d'abord un peu selon les hasards de la conquête, cette répartition fut liée, dès le début du VIII° siécle, à des dotations en terres. Ces "fiefs" n'étaient distribués à l'origine que pour un temps, mais certaines fractions en firent leur domaine propre, qu'elles défendirent jalousement contre l'emprise du pouvoir central (1).

Le système de l'Iktā^c, s'il n'engendra pas une féodalité comme en Occident, donna cependant aux garnisons établies dans les anciennes citadelles byzantines et contrôlant le pays alentour, une autonomie parfois dangereuse pour l'unité de la Province. (2) La pratique se poursuivit après les Aghlabides, sous forme d'apanages ou de fermages que les bénéficiaires ont eu tendance à faire durer au-delà des limites prévues (3).

L'ikta^c étant un acte de concession par le souverain, soit d'un territoire (moyennant un impôt foncier), soit des revenus de ce territoire, l'implantation et l'organisation militaires durant le Haut Moyen-

→ émirs qui se constituent, en sous-main, une garde de mercenaires. "Nous étudierons les modalités de cette implantation dans les deux prochains chapitres.

(1) Que l'on pense par exemple à Tubna au VIII° siécle, à Balazma au IX° s. Cf. M. TALBI, **Emirat Aghlabide**, p. 85, note 1 : "on sait que les djunds étaient répartis en Ifrikiya selon leurs origines ethniques ou leur garnison de provenance, en des points précis du territoire. Cette répartition était sûrement liée à des dotations en terre... on connaît l'habitude des califes, et par voie de conséquence de leurs lieutenants (par exemple Hassan en 699) de concéder des iktā^c "....

(2) cf. E.I. (1), pp. 489-491 s.v. IKTĀ^c, article de M. SOBERNHEIN qui s'appuie sur les **Ahkām al Sultāniya** d'Al-Mawardi l'iktā^c comprend : 1° l'investiture donnée à un gouverneur de toute une province, moyennant tribut, 2° l'assignation faite d'une rente provenant d'une portion de territoire en qualité de traitement ou de pension...
Postérieurement (le terme) a revêtu le sens de "fief militaire". cf. également E.I. (2) pp. s.v. IKTĀ^c, article de C. CAHEN cf. aussi C. CAHEN: Bulletin critique sur l'ouvrage de F.L. KHEGAARD: **Islamic taxation in the classic period**, Copenhague, **Arabica**, t. I, 1954, p. 347 : distinction à faire entre le Kati^c a (avant le X° siècle) et l'iktā^c.
Du même auteur, l'Evolution de l'Iktā^c, **Annales**, 1953.

(3) Par exemple pour TUBNA au X° siècle avec les Banū Hamdūn et Fulful; pour la région accordée au fils de Hammād après la paix hammado-ziride. Mais, aussi dans le moindres proportions, pour les garnisons Kutama et Sanhadja.

Age sont donc liées à des institutions et à des structures économiques qu'il convient maintenant d'analyser brièvement, dans la mesure où l'évolution des cités en dépend. (1)

3°. LES INSTITUTIONS ET LES STRUCTURES ECONOMIQUES.

Pas plus que dans les chapitres suivants, il ne s'agit ici de dresser un tableau de l'évolution économique de l'Ifrīkiya; (2) il s'agit d'essayer de discerner les conditions générales - au plan des institutions et des structures - qui ont favorisé ou entravé la prospérité des cités du Tell.

(1) M. TALBI, Emirat Aghlabide, p. 189, remarque judicieusement que, sous le règne de Ziyādat Allah, par exemple, la division du Royaume se fit selon une ligne de démarcation qui était "militaire, ethnique, et économiques" L'émir ne conservera que le "plat pays et les régions qui, naturellement déshéritées, n'avaient jamais tenté le djund et les Arabes en général... Les gens des plaines côtières.. demeurérent en dehors de la tourmente et restèrent au côté du trône. Les régions éloignées de l'Ouest, celles du Nord et du centre-ouest où les Byzantins pour des raisons de sécurité, avaient multiplié fortifications et citadelles, offrirent par contre aux seigneurs insurgés des refuges d'autant plus appréciés que les territoires environnants.. étaient prospères. " Lors de l'invasion des Banū Hilāl, par contre, nous avons vu à la fin de la première partie que les visées économiques qui déterminèrent l'implantation des clans étaient toutes différentes. D'une part, il n'y eut probablement pas distribution (iktā^c) à priori, d'autre part, ces nomades étaient plus intéressés par les terrains des parcours que par les villes. D'où le bouleversement qui s'ensuivit dans l'urbanisation du Tell. Sur "le délicat problème des connexions possibles entre l'organisation des thèmes et celle du djund syrien". cf, H. DJAIT, op. cit., Studia Islamica, XXVIII, 107.

(2) Cette étude a été faite, grâce à divers travaux, notamment :
- pour l'Afrique byzantine avant la conquête arabo - musulmane, C. DIEHL, Afrique Byzantine;, 2° partie, chap. 1, pp. 382-407,
- pour l'Ifrīkiya aghlabide, M. VONDERHEYDEN, Berbérie orientale, pp. 239-243; G. MARCAIS : La Berbérie musulmane et l'Orient, pp. 76-87;
- pour l'Ifrīkiya fatimide, ziride et hammādide. G. MARCAIS, La Berbérie musulmane et l'Orient pp. 177-183. H.R. IDRIS, Zirides, t. II, pp. 603-687; L. GOLVIN, Le Maghrib central à l'époque des Zirides, pp. 76-91; 137-148.

Pour l'ensemble de ces périodes, cf. J. PONCET, Prospérité et déca- →

En échange de la sécurité du pays - et donc de l'usage des itinéraires routiers, de la possibilité des échanges commerciaux, de la culture et de l'artisanat - sécurité garantie par une organisation administrative et militaire, les souverains d'Ifrīkiya étaient en mesure d'exiger des citadins leur participation à l'entretien et au développement des institutions gouvernementales. (1) Si les wulāt puis les émirs cumulèrent tous les pouvoirs (2), ils eurent notamment - du moins en théorie - celui d'imposer à toute la province d'Ifrīkiya une législation fiscale, un statut foncier, une monnaie, un système de poids et de mesures, uniformes.

Dès le VIII° S, les organismes centraux furent constitués pour étendre à tout le Tell comme à l'ensemble de la province les exigences légales imposées dans les autres provinces de l'Empire. A KAYRAWĀN, le diwan-al-Kharadj ou bureau de l'impôt, le Dār al-Darb ou maison de la monnaie, le Dār al-Rizk ou office des distributions alimentaires, le Bayt al-Māl ou Trésor public, furent rapidement rattachés, à l'instar des provinces orientales, au Dar al-'imāra ou maison du gouvernement. (3) Dans quelle mesure et par quels moyens, ces organismes atteignaient-ils les cités ? C'est ce que nous ignorons souvent du moins dans les détails.

→ dence ifrikiyennes, Cahiers de Tunisie, n° 33-35, 1961, pp. 221-244, (article dont les idées seront discutées dans la conclusion générale) et R. MANTRAN, L'expansion musulmane VII°-XI° s., Paris, 1969, pp. 161-168 et 275-290.

S,D. GOITEN: La Tunisie du XI° siècle à la lumière de la Geniza du Caire, pp. 559-581 du T. II, des Etudes d'Orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal, 2 tomes, Paris, 1962. (commerce Egypte-Tunisie. Déclin économique en 1030-1040, AVANT l'arrivée des Banū-Hilāl)

(1) Cf. G. MARCAIS, La Berbérie musulmane et l'Orient, p. 76 : "Il semble qu'en terre d'Islam plus qu'ailleurs la situation économique soit fonction de l'état politique."

(2) Cf. M. TALBI, Emirat aghlabide, p. 693 : "Faut-il rappeller que le monde médiéval avait totalement ignoré la division des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire." A l'échelon des régions, districts et cités, une distinction semblable est souvent difficile à discerner.

(3) H. DJAIT, La wilaya d'Ifrīkiya, Studia Islamica, XXVIII, p. 80.

D'abord "assujettie au kharadj ou impôt foncier, (1) l'Ifrikiya vit son statut fiscal se modifier lorsqu'elle fut devenue terre musulmane, seuls les non-musulmans continuant d'être soumis aux impôts réservés aux "Ahl al-dhimma." Mais très fréquemment, pour les besoins d'une politique de prestige (construction de palais ou de villes princières avec le faste qu'ils impliquent) ou d'expansion (conquête de la Sicile sous les Aghlabides, expéditions vers l'Orient sous les Fatimides, vers le Maghrib sous les Zirides) les souverains ont été amenés à prendre des mesures d'exception qui prirent vite un caractère normal, et donc odieux aux yeux des citadins. (2) Si ces facteurs ont joué un rôle important dans la décadence de la dynastie aghlabide, ce fut surtout sous les Fatimides que les taxes et les exactions se multiplièrent et contribuèrent grandement à l'impopularité des Khalifes (3).

A l'échelon local, les impôts étaient recouvrés - en règle générale - par les ᶜUmmāl des régions et des districts soit par régie directe, par l'intermédiaire d'agents du fisc, soit par régie intéressée (4). Les différentes contributions (5) étaient perçus par des collecteurs d'impôts - itinérants ou à poste fixe - sur les communautés de "tributaires" (juifs

(1) ibidem, p. 81, note 3 : Le mot kharādj peut avoir le sens général d'impôt, ou celui plus particulier d'impôt foncier. De même celui de djizya (capitation) peut signifier l'impôt en général. Cf. E.I. (2); art. de C. CAHEN s.v. Bayt al-māl, p. II-79 : Du point de vue de la théorie musulmane, le kharādj constitue un loyer permanent de la terre au bénéfice de la communauté musulmane, éminent propriétaire... Du point de vue des indigènes, le kharādj perpétue simplement l'impôt foncier anté-islamique... La djizya, elle, cesse par la conversion. La distinction kharadj - djizya, nette en théorie, ne l'est pas toujours dans... la pratique,en particulier parce que l'empire byzantin avait pratiqué, semble-t-il un impôt jumelé, foncier - capitation.

(2) Comme à ceux des populations rurales. D'ou les multiples révoltes berbères, jusqu'à celles des Kutāma à la fin du X° siècle.

(3) Pour les Aghlabides, ce fut surtout visible à KAYRAWĀN même . Pour les Fatimides,cf. R. LE TOURNEAU : La révolte d'Abū Yazīd, pp. 103 à 125 des Cahiers de Tunisie, n° 2, 1953, pp. 109-110 (Ibn ᶜIdhari, Ibn Hawkal).

(4) Par exemple, pour MASILA sous les Banū Hamdūn. cf. H.R. IDRIS, Zirides.,p. 609.

(5) Impôt et taxes : kharadj, dime, aumônes légales, droits divers dont ceux des douanes dans les ports ou les "marsad" des itinéraires routiers. (v.g. DĀR MALŪL).

et chrétiens) ou sur les collectivités urbaines(1) ou sur certaines productions et transactions (2). Les exactions étaient nombreuses et difficiles à éviter.

Pour les impôts en nature comme pour les échanges commerciaux, les mesures de capacité variaient d'une région à l'autre, mais les références étaient prises généralement à KAYRAWĀN, parfois aussi à CORDOUE ou à MEDINE (3). Par contre pour les monnaies, chaque dynastie essaya d'en imposer le bon aloi à travers toute l'Ifrikiya.

Les étalons d'or et d'argent variaient donc d'une dynastie à l'autre - et parfois d'un émir à l'autre comme à la fin des Aghlabides - mais, du VIII° au XI° siècle, les souverains veillèrent à étendre un système unitaire dans toute la province. (4) Frapper monnaie demeura une prérogative du gouvernement central. Seuls se l'attribuèrent les gouverneurs qui entrèrent en révolte ouverte contre lui (5) et s'en détachèrent (6).

(1) Par exemple KAFSA qui, au XI° S. fournissait au Trésor central une "djibaya" de 50.000 dinars. Bekri/de Slane, p. 101.

(2) Par exemple pour le corail à MARSĀ-L-KHARAZ. Sur toutes ces questions, cf. pour l'époque aghlabide, M. VONDERHEYDEN, Berbérie orientale, pp. 184-185 (très sommaire) ; M. TALBI: Emirat aghlabide, p. 696 (sur le caractère très souvent illégal des impôts). Pour l'époque ziride, et même fatimide, cf. H.R. IDRIS, Zirides, t. II, p. 609 et s.v.

(3) V. g : Kafīz "du Prophète". cf. R. BRUNSCHVIG, Mesures de capacité de la Tunisie Médiévale, Revue africaine, 3-4ᵉ trim 1935, pp. 86-95. G. MARCAIS et E. LEVI-PROVENCAL. Note sur un poids de verre du VIII° S, A.I.E.O., t. VII, 1937, pp. 6-17. Muqaddasi/Pellat, p. 53. Dans le n° 13 des Cahiers de Tunisie, 1956, articles de F. VIRE: Dénéraux, estampilles et poids en verre, pp. 17-90. M. JUNGFLEISH: Où et comment furent fabriqués les poids, pp. 91-94. H.R. IDRIS : Mesures de capacité de l'époque ziride, pp. 95-118.

(4) Cf. G. MARCAIS, La Berbérie musulmane et l'orient, pp. 82-83 et les références de la note 58. FARRUGIA de CANDIA, Monnaies aghlabides du musée du Bardo, Cahiers de Tunisie, n° 13, 1956, pp. 95-118.Du même, monnaies fatimides et zirides du musée du Bardo, Revue Tunisienne,1936, (pp. 333, 372) 1937 (pp. 89-136).

(5) Par exemple Mansūr al-Tunbudhī au début du IX° siècle.

(6) Ainsi les Hammādides dès le début du XI° S.

En chaque cité, outre les Ummāl et les agents du fisc, le muhtasib - fonctionnaire, homme de loi et de religion - contrôlait les poids et les mesures, réprimait les fraudes, surveillait les prix et, d'une manière générale, toutes les activités commerciales (1). Son rôle ne se limitait d'ailleurs pas à ces aspects économiques; il n'était que l'un des agents du maintien d'un ordre nouveau, arabo-musulman, même si certains traits de la vie socio-économique, telle que nous aurons l'occasion de l'évoquer dans le quatrième chapitre, sont empruntés à un ordre plus ancien.

Toutes ces institutions, à l'échelon provincial où à celui, plus restreint, de la cité, doivent tenir compte d'une infrastructure existante, non seulement dans l'implantation des villes et des bourgades, mais aussi, et en conséquence, dans le réseau routier qui les reliait les unes aux autres. Si ḲAYRAWĀN, et plus tard MAHDIYA puis la ḲAL^{c}A des Banū Hammād, constituèrent autant de "pôles de développement" pour l'Ifrīḳiya, ces capitales eurent surtout pour fonction de réorienter un trafic commercial ouvert sur des marchés nouveaux mais utilisant un canevas antérieur.

Les itinéraires officiels, jusqu'au milieu du XI° siècle, sont centrés principalement sur ḲAYRAWĀN (2); néanmoins, ils reprennent souvent le dessin déjà tracé par les Romains et les Byzantins.(3) Ils répondent en effet aux mêmes nécessités tant économiques que stratégiques et administratives, (4) à l'intérieur d'un cadre qui n'a pas été fon-

(1) L'institution de la "hisba" existait déjà au temps des Aghlabides. Elle est mieux connue pour l'Andalousie. cf. E.I. (2), t. III, s.v. ḥisba, article de C. CAHEN et M. TALBI, pp. 504-505. Yahda b. ^{c}Umar : Ahkam al-suq publiés par ^{c}Ali MAKKI, **Revista del Instituto Egipcio de Estudios islamicos**, Madrid, 1956, t. IV, pp. 59-151. EMILIO GARCIA GOMEZ, **Unas ordonanzas des zoco del siglo IX**, Al-Andalus 1957, vol. XXII, fasc. 2. Avant le IX° S, le ṣāḥīb al-sūḳ - dont le nom demeura - se substituait à l'AGORANOMOS des cités byzantines. Pour l'Espagne, cf E. LEVI-PROVENCAL: **Séville musulmane au début du XII° siècle : Le traité d'Ibn ^{c} Abdun**, Paris, 1947.

(2) Chez Al-Bakrī, par exemple.

(3) Cf. P. SALAMA, **Les voies romaines de l'Afrique du Nord**, Alger 1951. C. DIEHL : **Afrique byzantine**, cartes, pp. 224 et 272.

(4) Ainsi pour le Barīd. cf. E.I. (2), t. I, p. 1017 article de D. SOURDEL, s.v. Barīd: "Au temps des Aghlabides, il existait 930 relais dans tout l'empire ^{c}Abbaside. Dans les provinces occidentales, ils étaient distants de 4 farsakhs (parasanges) = 24 km." Sur l'évaluation des distances, en mesures de lon- →

damentalement modifié. Il ne faut d'ailleurs pas penser cette infrastructure routière à l'image de nos voies modernes. Bien des routes, même principales, ne sont sur la plus grande partie de leurs tronçons que de simples pistes (1). Si "les voies romaines continuent à être empruntées parce qu'elles sont logiques et que leur tracé subsiste - il semble bien qu'aucun effort n'est fait ni pour les entretenir ni pour conserver les travaux d'arts. Les voyageurs... n'ont pas besoin d'un service spécial des Ponts et Chaussées parce qu'ils ignorent la voiture ou le chariot"(2).

Une étude comparative des itinéraires routiers reste à faire pour le Tell - comme pour toute l'Afrique du Nord - aux différentes périodes de son histoire. Elle devrait aussi s'étendre aux grandes voies maritimes qui, elles, ont été plus profondément bouleversées dans le Haut Moyen Age (3). Nous en aurons quelques aperçus dans les deux chapitres suivants, à propos des marchés, des gîtes d'étapes et des ports. En ce der-

gueur et en mesures de temps, cf. Ibn Khurradadbih /Hadj Sadok, p. 3, note 3. Muqaddasi / Pellat, p. 11, note 12 et 16.

(1) Cf. S. GSELL : **Monuments antiques de l'Algérie**, t. II, à propos des voies romaines. Elles "ne sont dallées qu'à l'intérieur ou dans le voisinage immédiat des villes" (p. 1). "Bien des routes, même parmi celles qui figurent sur des documents d'origine officielle ... ou que des bornes milliaires jalonnaient, étaient de simples pistes, surtout en pays de montagnes. On se contentait d'encaillasser les parties les plus exposées aux dégradations et de jeter des ponceaux sur les oueds." (p.4). Que l'on pense à la piste qui, sortant de la ḲAL^{c}A par Bāb al-Akwās reliait cette capitale à AL-GHADIR. Ce n'était - et ce ne pouvait être - qu'un chemin muletier.

(2) L. GOLVIN, **Maghrib central**, p. 87. En fait, le chariot existait bien, au moins jusqu'à la fin du IX° siècle, mais il n'était pas utilisé pour le transport sur les grands itinéraires. Cf. M. TALBI, **Emirat aghlabide**, p. 287 : mention de chariots (^{c}adjal) par Ibn ^{c}Idharī. Les distances indiquées par les géographes correspondent à des journées de marche à pied ou à dos de montures. On ne signale pas de construction de ponts dans le Tell (en dehors de celui de la ḲAL^{c}A).

(3) Cf. C. COURTOIS, **Les rapports entre l'Afrique et la Gaule au début du Moyen-Age**, **Cahiers de Tunisie**, t. II, 1954, pp. 127-145. Du même, **Remarques sur le commerce maritime en Afrique au XI° S.** in **Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'occident musulman**, Alger, 1957, t. II, pp. 51-59. Cf. M. LOMBARD, **Arsenaux et bois dans la Méditerranée musulmane** - tirage à part d'un recueil intitulé : **Le navire et l'économie maritime**" (Bibliothèque générale des Hautes Etudes. VI° section). Paris, 1958, pp. 53-106.

nier domaine il semble qu'une large place ait été faite aux initiatives locales, sauf pour tout ce qui touche aux arsenaux et aux installations portuaires. Evidemment, l'Etat devait disposer de moyens de contrôle - au moins fiscaux - et d'orientation des circuits commerciaux (1).

La prospérité de l'Ifrīkiya, liée à une organisation administrative, militaire et économique, est aussi trés dépendante des conditions naturelles et de la mise en valeur du sol. S'il y eut par exemple une réelle "politique de l'eau" de la part des souverains, celle-ci fut surtout axée sur ḲAYRAWĀN et sa région (2). Mais les cités telliennes ne profitèrent pas directement d'une telle entreprise. Dans les métropoles, des gouverneurs ou des princes restaurèrent parfois et aménagèrent les travaux hydrauliques dont bon nombre subsistaient de la période précédente (3). Ailleurs, les techniques anciennes d'irrigation se perpétuèrent dans la mesure où les mêmes populations purent se maintenir (4).

S'il y eut aussi introduction de cultures nouvelles (5), commercialisation de denrées jusque là inconnues (6), et exploitation de mines

(1) Par exemple, pour les dattes et les pistaches, le miel; cf. notice BISKRA.

(2) Cf. M. SOLIGNAC, **Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes du VII° au XI° S**, A.I.E.O., t. X., Alger, 1952, pp. 5-273. Comptes - rendus - de H.R. IDRIS, dans **Cahiers de Tunisie**, 1954, pp. 336-338; de G. LECOMTE, dans **Arabica**, t. I, 1954, pp. 232-233 : les Aghlabides, semble-t-il, "ont introduit en Ifrīkiya une technique bien particulière, celle des bassins jumelés (bassin de décantation et réserve, avec souvent un troisiéme organe : Le bassin de puisage)." Les Fatimides et les Zirides n'ont fait que maintenir les ouvrages existants, sauf exceptions.

(3) Ainsi à AL-MASĪLA, ṬUBNA, BAG͟HĀYA, TŪNIS, BADJĀYA. Pour la ḲAL^{c}A, il s'agit bien de création. A ḲAYRAWĀN siégeait le ṣaḥīb al-miyāh.

(4) Par exemple à BĀDĪS, ḲAFṢA, BISKRA et les villes environnantes.

(5) Comme le safran, signe de prospérité, le coton, la canne à sucre.

(6) Comme l'or (cf. M. LOMBARD, **Les bases monétaires d'une suprématie économique : l'or musulman du VII° au XI° S**, **Annales**, avril-juin 1947, pp. 143-160), le papier (cf. Muqaddasi / Pellat P. 47).... et les belles esclaves berbères ! (cf. M. TALBI, **Emirat aghlabide**, pp. 33-35. Ibn HAWKAL / Kramers p. 95).

abandonnées depuis les Vandales (1), il est difficile d'évaluer la part prise par les gouvernements dans ces innovations et leur extension. Dans quelle mesure dirigeaient-ils la production, c'est ce que nous ignorons, de même que pour l'artisanat (2). On peut seulement affirmer que l'ouverture de l'Ifrīkiya à de nouveaux marchés - au sein du monde musulman comme en dehors de lui - suivit de près l'action politique et militaire des souverains.

Après ce rappel sommaire des conditions générales, théoriques et pratiques, de l'évolution des cités du Tell, à l'intérieur d'un cadre administratif, stratégique et économique relativement unifié, il convient d'examiner comment ces cités ont pu effectivement assurer les diverses fonctions que les institutions et les structures leur fixaient. L'évolution de l'armature urbaine ne peut être étudiée, nous l'avons déjà souligné, qu'en distinguant les deux régions qui composent la province :

- l'Ifrīkiya proprement dite
- le Zāb.

(1) On sait que le Haut Moyen Age vit la reprise des activités minières. Voir notre monographie sur MADJADJANA. Pour l'exploitation du corail, voir celle sur MARSĀ-L-K͟HARAZ.

(2) Les mines appartenaient à des particuliers ou à des tribus. cf. notre notice consacrée à MAD͟JD͟JĀNA. Mais l'Etat devait pouvoir contrôler l'or et l'argent, à cause du monopole monétaire. Pour les arsenaux, liés à l'expansion maritime, la prépondérance du pouvoir était manifeste, cf. H.R. IDRIS, **Zirides**, t. II, pp. 639-641. A ḲAYRĀWAN, siégeait le ṣāḥib al-ma^{c}adin.

CHAPITRE II

LE ROLE DES CITES DU TELL EN IFRĪKIYA PROPREMENT DITE.

Si nous reprenons comme base la liste des circonscriptions administratives et militaires établie pour le VIII° siècle par M.H. DJAIT (1), nous trouvons dans la région (nāḥiya) d'Ifrīḳiya (2) les divisions suivantes que nous pouvons mettre en parallèle:

<u>Kuwar</u> (districts)	<u>Régions militaires</u>
ḲAYRAWĀN Ḳammūda ḲAFṢA	ḲAYRAWĀN, avec les circonscriptions du Ḳammūda et de ḲAFṢA
TŪNIS Djazīrat Sharīk BĀDJA TABARḲA Saṭfūra	TŪNIS, avec les circonscriptions de Djazīrat Sharīk, BADJA, TABARḲA, Satfūra

Cette classification, commode mais non contraignante, devra être modifiée, si besoin est; elle permet cependant d'organiser ce chapitre en constatant dès l'abord la similitude des subdivisions administratives et militaires et la conformité de leur répartition globale aux

---

(1) H. DJAIT. op. cit. Studia Islamica, XXVII, p. 119; XXVIII p. 97.

(2) A cette région se rattachent aussi, en dehors du Tell, les districts de Ḳastiliya, de Gabès et de Nafzawa. Délibérément les termes région, district et canton sont adoptés avec un sens précis en sachant bien que leur extension comme leur compréhension varient d'un géographe à l'autre ; cf. MUQADDASI / Pellat, p. 3, note 1.

anciennes Byzacène et Proconsulaire (1).

En effet, au milieu du VII° siècle, lorsque débutent les premiers raids arabo-musulmans en Africa Byzantine, le réseau urbain est encore très dense dans le Tell. L'urbanisation y avait accompagné, sous l'occupation romaine, la mise en valeur des terres et la sédentarisation de populations en partie semi-nomades. (2) Malgré les avatars survenus aux cités depuis trois siècles, le domaine byzantin en cette région est encore fortement urbanisé. S'il est difficile de recenser toutes les cités connues alors, il est pourtant nécessaire de dessiner les limites et l'orientation du réseau qu'elles constituent autour du centre que lui donnent dès le départ les nouveaux conquérants : Ḳayrawān.

I°. ḲAYRAWĀN, LA BORDURE DU TELL ET LES HAUTES STEPPES.

Nous avons déjà eu l'occasion de rappeler que le domaine ifrīḳiyen recouvrait d'Ouest en Est - jusqu'à la côte orientale - celui de la province grecque, mais aussi de noter que par la fondation de ḲAYRAWĀN, l'organisation des cités s'articulait autour d'un centre nouveau. Tout en utilisant la structure urbaine de l'ancienne Africa , le gouvernement de ḲAYRAWĀN l'axe dans un sens différent qui modifie profondément son dessin, tout comme le tracé des routes, auparavant centré sur CARTHAGE (3).

---

(1) Pour l'organisation de l'Afrique byzantine depuis Justinien, cf. C. DIEHL. Afrique byzantine,p. 110. Proconsulaire et Byzacène étaient confiées à des consulares, tandis que la Numidie et la Maurétanie première étaient administrées par des praesides.

(2) Cf. J. DESPOIS et R. RAYNAL, Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest, p. 183.

(3) Pour reprendre la pensée de Vidal de la Blache, citée par A. BERNARD. Les capitales de la Berbérie, p. 118 : "On n'imagine guère la possibilité de formation d'Etats là où il ne se trouve pas déjà d'importantes fondations de villes pour fixer, varier et étendre les relations. Au flottement des relations à l'état de nature, la ville substitue un principe de stabilité et de continuité."

Avec l'établissement d'un "camp" érigé en capitale (1), l'empire musulman disposait d'une nouvelle province (2).Que celle-ci ait été rattachée à FUSṬĀṬ avant de dépendre directement de DAMAS puis de BAGHDĀD ne change rien au rôle attribué à ḲAYRAWĀN. Cette cité, outre sa fonction de capitale pour toute l'Ifrīḳiya en tant que province (3), est aussi métropole régionale qui étend son influence au Nord sur le Tell (Byzacène méridionale et Proconsulaire) et au Sud sur toutes les steppes (Byzacène méridionale et Tripolitaine). A cet échelon, elle eut une activité surtout militaire au moment de la conquête des VII° et VII° siècles. Centre commercial et point d'aboutissement des grandes routes (4), elle eut aussi à tenir le rang de base économique. Mais sous les trois premiers Zirides, il semble que la région d'Ifrīḳiya - avec les frontières élargies mais n'atteignant pas celles de la province - fut temporairement considérée comme une entité administrative (5).

Enfin, et bien que les textes n'en disent rien, ḲAYRAWĀN est aussi un chef-lieu de district, très vraisemblablement, contrôlant les cités les plus proches.

---

(1) Ḳā^cida - base, madīna - ville, misr - métropole, Kasba - forteresse, citadelle. Tous ces termes employés par les différents géographes, et parfois par le même (par exemple, Muqaddasī : misr et Kasba) connotent l'idée de capitale.

(2) Iḳlīm est le terme géographique, celui dont Al-Istakhrī fixe la définition au X°S : Le pays ressortissant à un même pouvoir. Cf. A. MIQUEL, La géographie humaine, p. 293. Wilāya est le terme politique.

(3) C'est le rôle le plus important et le mieux connu. Nous n'y reviendrons pas car ḲAYRAWĀN n'est pas dans le Tell et le développement de la cité a été étudié par grand nombre d'auteurs. Cf. J. DESPOIS, La Tunisie orientale : Sahel et Basse Steppe, Paris, 1940, p. 175 et bibliographie en langue française ; H.H. ABDUL WAHAB, Warakat, Tunis, 1965, t. I, bibliographie en langue arabe.

(4) Cf. B. ROY et P. POINSSOT, Inscriptions arabes de Kairouan, Paris, 1950, vol. II, fasc 1, p. 104, note 1 (La route du Zāb, par 'UBBA, désignée sous le nom d'Al-Djanāḥ al-Akhdar porté actuellement par le cimetière qu'elle traverse). BEKRI / de Slane, p. 115 (cette dénomination se retrouvera pour les côteaux de l'Algérois, sous les Turcs). Cf. R. LESPES, Alger-Etude de géographie et d'histoire urbaine, Paris, 1930, p. 186.

(5) Cf. H.R. IDRIS, Zirides, t. II, pp. 513 et sv : vice - émirat et vizirat. La région fut confiée à un Kātib, sorte de vice-émir, tandis que les souverains guerroyaient dans le Zāb et au Maghrib.

a/ Les cités du district de ḲAYRAWĀN

Du gouverneur de la capitale - qu'il faut distinguer du vice-émir d'Ifriḳiya (1) - devaient dépendre non seulement les cités - satellites créées par les diverses dynasties qui ont marqué leur avènement par une fondation (2), mais aussi des villes plus éloignées dont l'existence était liée à celle de leur chef-lieu.

En l'absence de documents administratifs, il est impossible de préciser les limites de ce district, mais il s'étendait assurément, au Sud-Ouest jusqu'à celui de Ḳammūda; à l'Ouest, jusqu'à celui de SABĪBA; au Nord-Ouest et au Nord jusqu'au djebel Ousselet et à l'oued Nebhāna (3). Autrement dit, les villes d'ADJDJAR et de DJALŪLA étaient soumises directement à l'autorité du gouverneur de ḲAYRAWĀN, ainsi que SARDĀNIYA. Nous savons que cette dernière servit de résidence secondaire aux souverains fatimides, et surtout zirides, qui s'y transportaient avec leur cour durant l'été. Mais du point de vue administratif, AL-DJUHANIYIN et MAMMA, sur la route de SABĪBA, connaissaient le même statut. Vers le Nord, on ignore si MUNASTĪR ᶜUTHMĀN et AL-DAWĀMIS faisaient partie de ce district, bien que ce soit très plausible, ces cités n'étant qu'à une journée de marche de la capitale.

Sur les grandes voies de pénétration dans le Tell, il faut dépasser les limites de ce district pour trouver le bouclier de citadelles qui assurait la protection du chef-lieu. La première ligne de défense établie par les Byzantins en Byzacène est en effet singulièrement affaiblie. ADJDJAR, DJALŪLA et MAMMA - tout comme SBAYTLA dans le proche Ḳammūda - ont perdu très rapidement de leur importance stratégique au profit des places-fortes situées dans le massif de la Dorsale Tunisienne. C'est pourquoi ḲAYRAWĀN et les résidences des souverains qui l'entouraient furent tant fortifiées.

(1) Ibidem, p. 519.

(2) AL-ḲAṢR - AL-ḲADĪM - ALᶜ ABBĀSIYA, ṢABRA - AL-MANṢŪRIYA, RAḲḲĀDA et les bourgades avoisinantes : Al-Rawḥa, Ṣadaf, Ḳalshana, Munyat al-khil et Dārūn.

(3) En ne considérant que le Tell qui nous intéresse ici. Cf. J. DESPOIS, Le djebel Ousselet, les Ousseltiya et les Kooub, Cahiers de Tunisie, n° 28, 1959, pp. 407-428.

Par contre, ces cités nouvelles ne pouvaient vivre qu'avec l'aide de cet arrière-pays agricole sans lequel leur population croissante n'eût pas trouvé de quoi subsister. C'est pour elles que les souverains multiplièrent les travaux d'hydraulique (1) et les efforts de mise en valeur. Les cités établies en bordure du Tell profitèrent donc du développement de la capitale en même temps qu'elles participèrent à sa prospérité. Mais elles partagèrent aussi son destin. Ni le départ des Fatimides pour Mahdiya en 916 ni plus tard, en 947-949, leur installation à ṢABRA-AL-MANṢŪRIYA, n'avaient entraîné le déclin de la métropole fondée par ᶜUkba.

Si elle put survivre, bien déchue cependant, à l'occupation des Hilāliens après 1057, en raison de son passé glorieux, ḲAYRAWĀN ne joua plus jamais le rôle que le Haut Moyen Age lui avait connu.

Quant aux cités qui en dépendaient, désormais privées de la sollicitude des princes et de leurs fonctions de complémentarité par rapport à la capitale, elles ne purent maintenir la fragile victoire sur la steppe qu'avaient remportée pour elles les princes d'Ifriḳiya. Aucune d'elles ne put poursuivre les travaux d'entretien des cultures et des canaux d'irrigation (2). Le piémont du Tell fut dès lors livré aux nomades, tout comme les Hautes Steppes qui se prolongeaient jusqu'à ḲAFṢA, à travers le district de Ḳammūda.

b/ Les cités du district de Ḳammūda

Ce district aux frontières étendues (3) commençait, au Sud-Ouest de ḲAYRAWĀN, après BANŪ DA ᶜĀM (4). Il était lui aussi limi-

(1) Voir l'étude de M. SOLIGNAC, Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes, pp. 161-169. H.R. IDRĪS, Zirides, t. II, p. 473 : "Entre Mammas et Kairouan, Al-Bakrī énumère un certain nombre de localités qui correspondent à des installations hydrauliques : Qaryat al-Mustaᶜin, Qasr al-Khayr, Qasr al-Zarādiba..."

(2) Seule DJALŪLA, relativement isolée dans une vallée fertile, parvint à conserver une faible activité.

(3) cf. FOURNEL, Berbers, t. I, pp. 153 et 154, note 2. Al-TIDJĀNI : Riḥla, p. 31 : il s'étendait vers le Nord-Est jusqu'à Sahel.

(4) BANŪ DA ᶜĀM dépendait encore de ḲAYRAWĀN. La bourgade est à situer près de Sidi Naser Allah - Pavillier. H.H. ABDUL WAHAB, Les steppes tunisiennes (région de Gammouda) pendant le Moyen-Age, pp. 5-16 des Cahiers de Tunisie, n° 5, p. 11.

té par des villes et leurs territoires. M.H. Abdul Wahab a tenté d'identifier les cités qui le composaient et de tracer ses limites. (1)

Entre les districts de SABĪBA, de ĶAYRAWĀN, de SFAX et ĶAFṢA, celui de Ķammūda comprenait de nombreuses agglomérations, situées en grande partie sur le piémont du Tell et qui "représentaient toutes d'anciens centres urbains de l'époque romaine et byzantine " (2). Certaines ont pris une importance administrative nouvelle car elles contrôlaient le grand axe qui reliait ĶAFṢA à ĶAYRAWĀN. C'est ainsi que MADHKŪR fut préférée très tôt à SBAYTLA et ce gros bourg fut érigé en chef-lieu sous les Aghlabides, peut-être plus tôt. Après avoir été ravagé par les bandes d'Abū Yazīd, il fut supplanté par DJAMŪNIS, centre alors plus prospère et encore sur la route la plus directe vers la capitale (3).

Les places-fortes qui défendaient jadis le Tell: SBAYTLA(Sufetula), ĶAṢRAYN (Cillium) et AL–HŪRIYA (Thelepte) passèrent vite au second plan, par suite du déplacement vers l'Est de l'axe central de l'ancienne circonscription byzantine (4). Ce glissement, opéré du Tell vers les Hautes Steppes, favorisa la prospérité de la région quand les conditions de sécurité furent réunies pour autoriser l'irrigation et le trafic des marchandises. Mais lors de la révolte d'Abū Yazīd et de l'invasion hilālienne, la précarité de la défense de ce plat pays apparut à l'évidence.

Le Ķammūda qui avait été durant plus de trois siècles l'une des plus riches régions d'Ifrīķiya, grâce à sa population sédentaire très active, fut transformé en terrain deparcours. Et il était déjà trop tard pour en ranimer les cités lorsque les Banū Rand l'occupèrent à la fin du XI° siècle. Pourtant le district voisin de ĶAFṢA, que l'on atteignait après FADJDJ-AL-ḤIMĀR (5) et ṬARRĀĶ, jouissait encore d'une certaine prospérité.

---

(1) H.H. ABDUL WAHAB : ibidem Kammuda – ancienne Thacamuda.

(2) idem, p. 12 - voir notre monographie sur DJAMŪNIS.

(3) Ibn HAWKAL / Kramers, p. 92, cite MADHKŪR, NAFAYID et KAMŪNIS –AL–SABŪS. "Ce sont de toutes petites agglomérations de médiocre condition : avant l'année 330/942, elles se signalaient par leur excellente prospérité ; mais elles ont été ravagées par Abū Yazid".

(4) Selon la direction Sud-Ouest - Nord-Est.

(5) H.H. ABDUL WAHAB, op. cit, p. 49 - c'était un important caravansérail.

c/ Les cités du district de ĶAFṢA

Entre le Ķammūda, au Nord, et le Ķaṣṭilīya au Sud (1), le district de ĶAFṢA était célèbre par le nombre de ses villages fortifiés qui couvraient une zone d'habitat ancien et abritaient une population rurale rompue aux techniques agricoles. Ses citadins peu belliqueux surent toujours, à travers les bouleversements politiques, éviter habilement la dévastation de leurs centres urbains et des territoires avoisinants.

De même qu'au moment de la conquête arabo-musulmane, lors de l'invasion des Banū Hilāl, l'isolement de ĶAFṢA et de son district aurait pu leur être fatal. Mais les Banū Rand surent profiter des richesses de leur "principauté" et même augmenter leur domaine du Ķaṣṭilīya puis du Ķammūda. De la sorte, l'ancien district put non seulement conserver quelque temps encore sa prospérité agricole mais aussi maintenir une partie du trafic commercial avec le Sud et le Nord-Est (2).

Ainsi, le territoire correspondant à la Byzacène septentrionale, où une implantation urbaine parfois récente avait suivi la mise en valeur des Hautes Steppes, se trouvait-il à la fin du XI° siècle, soumis à une désurbanisation rapide, sauf dans la principauté de ĶAFṢA, aucun pouvoir politique n'étant assez fort pour contenir les nomades hors des itinéraires routiers et des régions cultivées sans lesquelles les cités ne pouvaient vivre. D'autre part, les citadelles byzantines établies sur la bordure méridionale du Tell ne pouvaient plus jouer depuis longtemps aucun rôle stratégique. Lesquelles les avaient donc remplacées ? Le Haut Tell continuait - il à protéger les deux pôles de l'Ifrīķiya, TŪNIS et ĶAYRAWĀN ? S'était-il urbanisé durant le Haut Moyen Age ? Ses cités pouvaient elles - et comment - conserver leur prospérité ? Autant de questions auxquelles il faut essayer de répondre.

---

(1) cf. L. POINSSOT, Castella (Qastiliya), Bulletin archéologique du Comité, mai 1940, pp. V à IX. Ibn KHURRADADBIH/Hadj Sadok, p. 7, note 75 : "ce curieux toponyme désignait le territoire situé entre le Chott-al-Djerid et le Chott-al-Gharsa, entre Tozeur, Nafta, Taqiyūs et Al-Hamma." YA ᶜKUBI / Wiet, p. 212. Ibn HAWKAL / Kramers, p., 92. MUQADDASI / Pellat, pp. 5, 27, 65. Bekri / de Slane, p. 102.

(2) cf. J. DESPOIS et R. RAYNAL : Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest, p. 250. Des "deux cents Kṣūr" de ĶAFṢA " huit villages, restés cramponnés aux montagnes, ont résisté à la "bédouinisation" générale des steppes". En fait, celle-ci se fera plus tard.

2°. LES CITES DU TELL IFRĪKIYEN JUSQU'AU LITTORAL

Entre la Dorsale et la côte nord de la Tunisie, depuis TEBESSA jusqu'à TŪNIS, et dans le prolongement de l'Atlas tellien et des Hautes Plaines, il est possible de distinguer six régions qui se distinguent assez nettement par le relief, l'altitude et les sols (1). Leurs différenciations ont d'ailleurs donné naissance à des divisions administratives permanentes :

- le Haut Tell proprement dit
- les pays de la Medjerda
- les pays forestiers du Nord-Ouest
- les contrées maritimes qui se subdivisent en trois :
  le Saṭfūra,
  TŪNIS et ses environs,
  la Djazīrat Sharīḳ (presqu'île du Cap Bon).

a/ Les cités du Haut-Tell

De FAḤṢ ABĪ ṢĀLIḤ au Nord-Est jusqu'à TEBESSA au Sud-Ouest, en passant par SABĪBA, la Dorsale Tunisienne présente un relief plus accusé et plus élevé où les communications demeurent relativement aisées. Si, pour les Byzantins, elle formait une barrière suffisante qu'il avait fallu simplement renforcer (2), à partir de la fin du VII° siècle, lorsque les conquérants arabo-musulmans eurent contourné cet obstacle par le Nord et investi CARTHAGE, elle constitua avec tout le Haut-Tell un réduit de la résistance. Les Khāridjites prirent la relève des Berbéro-Byzantins mais les massifs qui abritaient les dissidents furent conquis l'un après l'autre. D'abord le Zaghwān dès le début du VIII° siècle (3), puis les régions de SABIBA et de TEBESSA, enfin celles d'AL–URBUS et de SHAḲBANARIYA.

(1) J. DESPOIS et R. RAYNAL, **Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest**, pp. 236-243.

(2) cf. C. DIEHL, Afrique byzantine, pp. 236-243.

(3) voir notre notice sur FAHS ABI SALIH.

Du fait de cette conquête longue et difficile et des troubles qui s'ensuivirent, les cités du Haut-Tell gardèrent un statut administratif et militaire spécial jusqu'à l'époque fatimide (1). Celles de la Dorsale dépendirent vraisemblablement de la zone sud et furent rattachées à ḲAYRAWĀN, depuis FUNDUḲ RIHAN jusqu'à SABĪBA et TEBESSA. L'antique THEVESTE ne joua plus son rôle de charnière entre la Byzacène et la Numidie car , pour des raisons stratégiques, la frontière militaire avait été déplacée et reculée vers l'Ouest. La citadelle avancée de BAGHĀYA, tout en faisant partie du Zāb, relia directement, au détriment de TEBESSA, l'Ifrīḳiya proprement dite à l'ancienne Numidie. C'est seulement au X°S. que TEBESSA retrouva son importance stratégique et administrative, devenant le chef-lieu d'un district qui allait de MASKIYĀNA à MARMĀDJANNA et marquant la "frontière" réelle de la nāḥiya d'Ifrīḳiya. Cette région fut dès lors délimitée à l'Ouest par l'oued Mellegue et son affluent l'oued Chabro.

Au Nord de ce "pays minier" et de la Dorsale, sur l'axe TEBESSA - TUNIS, les cités du Tell ayant appartenu à la Proconsulaire et englobées dans la région militaire de TŪNIS (2), dépendirent du gouverneur de BĀDJA, au moins jusqu'au début du X° siècle. Avec les Fatimides, le district d'AL–URBUS constitua une entité administrative distincte dont le territoire s'étendait jusqu'aux districts de TEBESSA, de SABĪBA, de ḲAYRAWĀN et de BĀDJA et comprit SHAḲBANĀRIYA, 'UBBA, TAMADJANNA et AL–FAHMIYĪN.

SABIBA commanda-t-elle vraiment un district ? Ne fut-ce pas plutôt un canton ? En tous les cas, la cité contrôlait une contrée relativement prospère qui desservait la capitale et en assurait la protection. A l'Est enfin, aucun chef-lieu n'est signalé dans le Zaghwān. Les cités établies dans le massif et sur son pourtour, sur les routes de ḲAYRAWĀN à TŪNIS et à BĀDJA et plus proches de ces deux métropoles,

(1) A partir du X° S. en effet, certaines cités semblent reprendre une certaine vie. Ainsi MAKTAR, entre ADJDJAR et AL–FAHMIYIN, dont le musée renferme des céramiques et des lampes à huile de la période fatimide, mais aucun vestige datant des VII° - IX°S.

(2) M.H. DJAIT ne la mentionne pas, mais je pense qu'AL–URBUS, avec son djund syrien, fut le centre d'une circonscription militaire à partir des Abbassides. On sait l'importance de ce lieu stratégique dans l'histoire de la dynastie aghlabide. Sur les plans civil et religieux, BADJA et AL–URBUS avaient alors même gouverneur et même Ḳādi.

leur furent peut-être reliées administrativement.

Tant que les citadelles du Haut-Tell purent former un bouclier défensif, en seconde ligne, pour ḲAYRAWĀN, leur cohésion put se maintenir. Mais dans la seconde moitié du XI°S., la capitale étant tombée aux mains des Banū Hilāl et n'assurant plus son rôle unificateur les unités administratives qui les regroupaient se fractionnèrent et les principales cités devinrent autant de "fiefs", détachés progressivement des influences ḥammādide et ziride, mais seuls les grands centres purent conserver une certaine activité, selon la richesse de leur arrière-pays et la protection naturelle de leur site. Les autres disparurent.

Cependant, les cités du Haut-Tell avaient une double fonction stratégique : la défense de la capitale, au Sud, et celle de la vallée de la Medjerda et de ses affluents, au Nord.

b/ Les pays de la Medjerda

C'est la région la plus fertile de l'Ifriḳiya, particulièrement dans le bassin de la moyenne Medjerda. Depuis FAHṢ–AL–BŪLL jusqu'à MAD̲JĀZ–AL–BĀB, elle avait été jalonnée sous les Byzantins par une suite de forteresses qui protégeaient les deux rives du fleuve. Du djebel AZRŪ, qui se prolongeait de S̲HAḲBANĀRIYA au Nord-Est jusqu'aux hauteurs de BALṬA, la densité urbaine était très forte et elle est encore rappelée au XI°S. par Al-Bakrī (1). Il est néanmoins difficile de l'évaluer.

BĀD̲JA y fit tout de suite figure de centre administratif, militaire, économique et religieux dominant. L'autorité de son gouverneur s'étendit aux VIII° et IX° siècles au Sud-Ouest jusqu'au district d'AL-URBUS, inclusivement, au Sud-Est jusqu'à Zaghwān, au Nord-Ouest jusqu'au district de TABARḲA, au Nord-Est jusqu'à celui de Saṭfūra et à l'Est jusqu'à celui de TŪNIS. A partir des Fatimides, le district fut amputé du territoire d'AL–URBUS mais il ne perdit rien de sa prospérité. Bien que nul historien ne l'indique, on peut penser que le gouvernement de BĀDJA demeura aussi recherché après les Aghlabides que de leur temps. Ce district, aux abords des vallées, perdit sa protection de citadelles, et les fonctions économiques des centres urbains prévalurent.

(1) Et par l'anonyme de l'Istibsar. TEBOURSOUK, DOUGGA, AIN TOUNGA, ḲARBA étaient des sites fortifiés par les Byzantins, entre l'oued Tessa et la Medjerda.

Aussi, lors de l'invasion des Banū Hilāl, BĀD̲JA fut la seule cite à pouvoir se maintenir. Par ailleurs il est probable que le district du Nord-Ouest lui avait été rattaché depuis plus d'un siècle.

c/ Les pays forestiers du Nord-Ouest.

Depuis l'occupation romaine, "le grand obstacle qui s'est opposé, entre la plaine de la Medjerda et la côte septentrionale aux progrès de toute colonisation et surtout au développement de toute vie municipale, c'est moins le relief tourmenté du sol que la forêt elle-même... Si donc aucune cité ne s'est jamais fondée dans les montagnes du Nord de la Tunisie, c'est parce que les montagnes et les vallées qu'elles enserrent ont toujours été couvertes de hautes futaies ou de fourrés presque inextricables" (1).

Seule TABARḲA faisait exception. Chef-lieu administratif et militaire au VIII° siècle, la cité régressa au siècle suivant et dut alors dépendre de BĀD̲JA, ainsi que son district. Malgré la reprise des activités maritimes sous les Fatimides, il ne semble pas qu'un gouverneur y fut à nouveau nommé, sinon pour la perception des impôts. Lors de la décadence de TABARḲA, MARSĀ–L–K̲HARAZ, vraisemblablement reliée à elle jusqu'au XI°S. fut ensuite rattachée à BŪNA sous les Ḥammādides.

Au Nord-Est, en liaison plus facile avec l'intérieur, les contrées maritimes formaient trois districts diversement urbanisés.

d/ Les cités des contrées maritimes.

D'Ouest en Est, le Saṭfūra, le pays de TŪNIS et la Djazīrat S̲harīḳ, compris entre le Tell et la mer, avaient été occupés dès la fin du VII°S. et leurs cités définitivement conquises après la prise de CARTHAGE.

Remplaçant cette dernière, TŪNIS assura dès le début du VIII° S., une fonction centralisatrice pour tout le littoral, au détriment de BANZART et de NŪBA. Même la concurrence de Sousse, sous les Aghlabides, ne parvint pas à amoindrir sa puissance. Si elle n'eut jamais, durant cette période, à supplanter ḲAYRAWĀN, la métropole du Nord constitua une base d'expansion maritime et un centre de développement économique qui draina les richesses de l'ancienne Proconsulaire

(1) J. TOUTAIN, *Les cités romaines de la Tunisie*, p. 45.

et en assura les échanges. Au débouché des grands itinéraires qui venaient du Zāb - les anciennes voies romaines qui passaient par BŪNA et TEBESSA - TŪNIS n'eut pourtant pas la même importance que CARTHAGE. Le réseau routier retracé par les géographes part toujours de ḲAYRAWĀN et relie la capitale aux cités du nord: BASHSHŪ, BANZART, BĀDJA, TABARḲA et AL–BŪLL, mais la voie transversale qui empruntait la vallée de la Medjerda nous est mal connue, même si elle peut être supposée recouvrir un tracé romano-byzantin.

Des trois cités du district de Saṭfūra, seule BANZART, ouverte sur la mer, put se maintenir et même se développer à la fin du XI°S. La présence des Banū Hilāl sur son territoire l'empêcha de poursuivre ses echanges avec l'intérieur et les autres agglomérations périclitèrent. Si le Saṭfūra peu fertile n'eut jamais une population urbaine nombreuse, il n'en était pas de même dans la Djazīrat Sharīḳ.

Outre les villes de la côte, la presqu'île comprenait un grand nombre de localités qui abritaient des sédentaires très actifs (1). Les ports, excepté NŪBA jusqu'à la fin du IX°S., ne purent pas rivaliser avec ceux de TUNIS et de SOUSSE mais ils ne cessèrent d'être utilisés par les navigateurs comme escales obligées. Conquise dès le VII°S. (2), la Djazīra eut très tôt son régime administratif propre. Le transfert de son chef-lieu opéré par les Aghlabides de NUBA à BASHSHŪ, correspondit à la prépondérance des fonctions économiques d'une région particulièrement prospère et bien peuplée. Si les "seigneurs" de BASHSHŪ purent s'opposer aux émirs aghlabides, leurs ambitions s'appuyaient sur des bases matérielles très solides, beaucoup plus que sur une infrastructure militaire (3).

(1) Groupés en 12 cantons (Muqaddasi : Pellat p. 21). Les toponymes d'AL–FALLĀḤĪN (H.R. IDRIS, Zirides, t. II, pp. 440-441) ou de MADĪNAT–AL–YAHUD (IBN–AL–ATHĪR : Annales p. 207), par exemple révèlent la composition de ce peuplement.

(2) Dès 671 ; AL–TIDJANI, Rihla, p. 11 : La Djazīrat Sharīḳ tire son nom de Sharīḳ b. al ᶜAbsī, l'un des chefs placés sous le commandement d'Abū-l-Muhādjir.

(3) M. BENCHENEB, Classes des savants d'Ifrikiya, p. 135. IBN–AL–ATHĪR, Annales, p. 207. Sur la Djazīrat Sharīḳ comme foyer de rebellion, cf. M. TALBI, Emirat aghlabide, pp. 216 et 244.

Avec sa foire mensuelle (1), BASHSHŪ centralisait toute l'activité de cette région et assurait la commercialisation des produits agricoles sur TUNIS et ḲAYRAWĀN. Cependant la péninsule était sans défense naturelle et, coupées de leurs débouchés traditionnels, ses cités ne purent survivre à l'invasion hilālienne. Les Banū Ghaniya accélèreront leur déclin.

A la fin du XI° siècle, dans les trois contrées maritimes, BANZART et TUNIS (2) seulement demeurèrent à l'état de cités et de centres politiques autonomes. La seconde surtout jouit des plus grandes chances de durée, parvenant à préserver la plaine du Murnaḳ du pillage. Quant aux agglomérations qui l'entouraient et à celles qui la reliaient à la capitale à travers le Tell ou le littoral, elles sont toutes appelées à décliner.

3°. CONCLUSION SUR L'IFRĪḲIYA PROPREMENT DITE

Ainsi durant quatre siècles, la "région" d'Ifrīḳiya proprement dite a-t-elle été le théâtre d'une lente "désurbanisation" dont les phases principales se situent à la charnière des VII° et VIII° S., au milieu du X° S. avec la révolte d'Abu Yazīd, et à la fin du XI° S. L'habitat urbain s'est alors concentré sur la côte et dans quelques "principautés" indépendantes éloignées de ḲAYRAWĀN, à BĀDJA, autour de LARIBUS et de ḲAFṢA. Partout ailleurs, la rupture de l'armature urbaine - à la fois administrative, militaire et économique - à l'intérieur d'un ensemble politique qui en maintenait la cohésion, a contraint les citadins à modifier leur genre de vie même là où une implantation séculaire avait fixé des populations rurales.

Des citadelles qui marquaient les lignes de défense byzantines, seules subsistèrent celles qui disposaient encore d'un territoire assez riche pour leur permettre de vivre dans une quasi-autarcie économique et comprenait de véritable villes. Certes, les autres agglomérations n'ont pas disparu aussitôt, mais isolées les unes des autres, elles ne furent plus que les témoins d'une situation révolue. Le sang ne circulait plus dans les artères. Le coeur qu'était devenu ḲAYRAWĀN ne pouvait plus irriguer les vaisseaux de ce grand corps disloqué. AL–MAHDIYA ne con-

(1) Ibn Hawkal / Kramers, p. 69.
(2) Et, dans une faible mesure, à TABURBA.

trôlait que le Sahel. La TŪNIS des Banū Khurāsan prenait peu à peu la place occupée jadis par sa voisine CARTHAGE. Avec elle, le Tell et les quelques places-fortes qu'il contenait encore, retrouva un rôle prédominant dans toute la région.

Mais l'Ifrīkiya tellienne ne s'arrêtait pas aux limites de l'actuelle Tunisie. Comme sous les Byzantins, elle se prolongeait bien à l'Ouest dans les anciennes Numidie et Maurétanie première. Liée à cette région d'Ifrīkiya par le relief et l'hydrographie, la nāḥiya du Zāb lui fut dès le VIII° siècle - et selon un dessin identique dans ses grandes lignes à celui de l'occupation byzantine - rattachée politiquement. Elle prit néanmoins une figure particulière dont plusieurs aspects intéressent la vie des cités.

CHAPITRE III

LE ROLE DES CITES DU TELL DANS LE ZĀB

Comme l'écrit M. H-R IDRIS, "à l'Ifrīkiya proprement dite.. où les communications sont faciles, rares les passages obligés et les massifs fermés, pays fortement organisé autour de KAYRAWĀN, s'oppose le Maghrib central, complexe de massifs montagneux, plus ou moins anarchiquement isolés les uns des autres " (1). Dans cette partie du Tell ifrīkiyen, au lieu de la division presque verticale de l'occupation byzantine - entre la Numidie et la Maurétanie première (2) - la carte des cités fait apparaître une division horizontale.

Une sorte de no man's land sépare en effet cette région en deux parties districtes : au nord d'une ligne SAṬĪF - TĪDJIS - TAMADĪT et au sud d'une autre ligne qui suivrait approximatirement la bordure septentrionale des Monts du Hodna et des Aurès - Nemenchas. Cette séparation n'est pas arbitraire; elle est due aux conditions géographiques - la configuration de l'Atlas Tellien et de ses hautes plaines et celle de l'Atlas saharien - et correspond en fait à celle que révèle la carte des cités byzantines, établies de part et d'autre de la succession de chotts et de guaraas qui va du Sud de Sétif à Aïn Beida.

Avant d'examiner le processus historique selon lequel ces deux divisions, horizontale et verticale, se combinèrent pour former des ensembles urbains spécifiques, il est possible de reprendre le schéma de

(1) H-R. IDRIS, Zirides, t. II, p. 409.

(2) Celle-ci regroupe la province romaine de Maurétanie sitifienne et les débris de la Césarienne. cf. C. DIEHL, Afrique byzantine, pp. 469-470.

base proposé par M.H. Djeït pour le VIII° siècle. Dans cette nāḥiya du Zāb, cet auteur a dressé la liste des circonscriptions suivantes (1) :

Districts administratifs (Kuwar)	Centre – ṬUBNA	Circonscriptions militaires
MĪLA	- au Nord	- MĪLA
SAṬĪF		SAṬĪF
BAGHĀYA	- au Sud	- BAGHĀYA
NIKĀWS		NIKĀWS
MAKKARA		MAKKARA
BALAZMA		BALAZMA

L'on constate que les circonscriptions administratives et militaires sont identiques (2). Cette identité reflète la situation particulière faite à cette région depuis les premiers siècles et la prédominance des considérations stratégiques. Terre de conquête - d'une conquête plus tardive, plus rude et plus excentrique par rapport non seulement à ḲAYRAWĀN mais surtout à l'Orient, le Zāb "a été de tout temps une marche militaire" même s'il "est indéniable qu'il s'individualisa comme entité militaire et subsidiairement comme entité administrative après l'instauration des troubles kharidjites" (3).

Pour la période qui nous intéresse ici, c'est, chronologiquement, la zone méridionale qui prit tout de suite - dès l'expédition de ᶜUkba b. Nāfiᶜ - la plus grande importance stratégique et politique. C'est elle qui comprenait le plus de chefs-lieux, correspondant à l'implantation de forteresses byzantines. C'est elles enfin qui donna son nom à toute cette partie de l'Ifrīḳiya.

(1) H. DJAIT, **La wilaya d'Ifrikiya**.., op. cit, Studia Islamica, XXVII, p. 119 (circonscriptions administratives), XXVIII, p. 98 (circonscriptions militaires).

(2) Comme le notait G. MARCAIS (**La Berbérie au IX° s. d'après Al-Yaᶜqubi**, **Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman**, Alger, 1957, t. I, p. 44), plutôt que de circonscriptions, il vaudrait mieux parler, avec le géographe, de "résidences des représentants provinciaux du pouvoir central".

(3) H. DJAIT, op. cit, XXVIII, p. 94 ; cf. XXVII, p. 118.

I°. LES CITES DU ZĀB MERIDIONAL.

Commandant toutes l'accès des Hautes plaines du nord, les chaînes telliennes forment cependant des massifs nettement différenciés. Tandis qu'à l'Ouest, les pays du Hodna et des Zibane débordent sur des dépressions moins facilement défendables sur lesquelles les occupants ont toujours eu à veiller avec une attention plus grande, à l'Est, les Aurès-Nemenchas présentent une structure physique - et sociologique - propres (1).

a/ Les cités établies dans les Monts et la plaine du Hodna

A la charnière des deux grands ensembles telliens, occidental et oriental, le Hodna forme un bassin fermé, sauf au Nord-Ouest, au pied des monts du même nom, dont le versant méridional, bien arrosé, est propice aux cultures irriguées. Le Djerr du piémont, recouvert de limon laissé par les rivières nombreuses qui, de l'oued el-Leham à l'oued Barika, vont se déverser dans le chott, permet aussi le même type de cultures et donc une sédentarisation (2).

Pour protéger ces zones de culture, le limes, depuis les Romains, était jalonné de points fortifiés dont certains ont donné naissance à des cités, surtout ZABI, MACRI, NICIVIBUS et TUBUNAE. Outre leur importance militaire, ces cités jouèrent dans l'organisation administrative du Zāb, et dans sa prospérité économique, un rôle déterminant. Dès le VIII° siècle, à la ZABI JUSTINIANA devenue AZBA (3), les gouverneurs de ḲAYRAWĀN ont préféré ṬUBNA, l'antique TUBUNAE, dont la position commande l'entrée dans la vallée de l'oued Barika, entre les monts du Hodna et ceux de Batna.

Le choix de ṬUBNA, qui s'explique d'abord par des motifs d'ordre stratégique, comme base de conquête et d'occupation, peut être fixé avec certitude au milieu du VIII°S, lors des troubles Kharidjites. Mais fort vraisemblablement TUBUNAE supplanta BAGHĀYA beau

(1) Cf. M. TALBI, **Emirat aghlabide**, p. 261.

(2) Cf. J. DESPOIS et R. RAYNAL, **Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest**, pp. 189-190.

(3) C'est du moins ce que j'ai essayé de démontrer dans un article de la **Revue d'histoire et de civilisation du Maghreb**, Alger, 1970, n° 8.

coup plus tôt (1). En tout cas, la cité devint la capitale du Zāb tout entier et la résidence de ses gouverneurs. Ce siège administratif prit une telle importance face au royaume de TAHART (2) que les représentants du pouvoir à ṬUBNA acquirent une puissance considérable et plusieurs d'entre eux firent de leur poste un moyen d'accéder au gouvernement de toute l'Ifrīḳiya.

Les cités voisines de MAḲḲARA et de NIḲĀWS eurent à travers ces quatre siècles un rôle bien moindre à jouer, celui de "sous-préfectures". La première profita du déclin d'AZBA et de l'essor de ṬUBNA et les citadelles situées à proximité participèrent, avec la métropole, au maintien de la nouvelle frontière jusqu'au début du X^{o}S. Quant à NIḲĀWS, à l'extrémité nord-est du Hodna, elle commandait l'accès du Tell et ouvrait sur un réseau de routes qui menaient vers le Nord et l'Est où elles enserraient l'Aurès.

L'installation des Fatimides ramena les limites de la région vers l'Ouest. Ce déplacement donna lieu, en Ifrīḳiya proprement dite, à la "ranimation" de TEBESSA et, dans le Zāb à la reprise du "limes Zabensis" qui, sous l'occupation byzantine, avait partagé le Hodna avec celui de TUBUNAE. La fondation d'AL-MASĪLA, qui remplaça ZABI / AZBA en 315/928 et succéda, administrativement et militairement, à ṬUBNA, fut le signe le plus clair d'une orientation politique nouvelle.

Afin de mener à bien leurs projets de conquêtes en Orient, les Khalifes durent faire appel à des gouverneurs dotés de pouvoirs accrus (3) pour gouverner la marche occidentale en contenant la poussée des Zanāta. La famille des Banū Ḥamdūn fut bien près d'aquérir autant de puissance que les ᶜummāl de ṬUBNA à la fin du VIII° S. Mais le choix fait par Al-Mu ᶜizz de son auxiliaire ziride pour gouverner en son nom

(1) BAGHĀYA fut conquise en 701.

(2) dont on connaît les liens, par les Steppes - au Sud du Hodna, des Zibāns et du pays de Ḳasṭīliya - avec le djebel Nafūsa.

(3) cf. H-R. IDRIS, Zirides, t. I, p. 33 : "Al-Muᶜizz avait à se plaindre de la gestion financière de Djaᶜfar (b. Ḥamdūn) lequel, en tant que gouverneur à pleins pouvoir (du Zāb), sans contrat, n'était pas obligé de verser au trésor une somme déterminée d'avance. Djawdhar conseilla au prince d'accepter les propositions de certains, disposés à affermer les impôts de MASĪLA et du Zāb pour 70.000 dinars annuels... "C'est dire l'importance des pouvoirs des gouverneurs du Zāb et l'étendue de leurs revenus.

l'Ifrīḳiya s'opéra au détriment des gouverneurs d'AL-MASĪLA et de la ville elle-même. Celle-ci, occupée par les Sanhādja, conserva néanmoins sa fonction administrative.

Bien que située en dehors du Tell oriental, l'ASHĪR ziride dépendait d'AL-MASILA et faisait partie du Zāb (1). Il faut rappeler ici que 'Abū-l-Ḳāsim avait apporté tout son soutien à la fondation de cette métropole, conformément à la politique générale des Fatimides, qui s'appuyaient sur leurs auxiliaires pour faire face à l'offensive des Zanāta, alliés des Umayyades d'Espagne. Mais plus importante pour le Zāb méridional fut la fondation de la ḲALᶜA des Banū Ḥammād en 398 / 1007-1008, sur les derniers contreforts du djebel Maadid, dont le versant sud domine la plaine du Hodna.

Ce repli à l'intérieur du massif correspondit à un abandon partiel des frontières traditionnelles, dont les villes situées sur le pourtour du chott - AL-MASILA, MAḲḲARA, ṬUBNA et, dans une moindre proportion, NIḲĀWS - eurent à pâtir. Certes les Ḥammādides trouvaient avantage, dans cette position élevée, à préserver des voies de communication plus aisées avec le Nord-Ouest jusque dans le Titteri, et avec le Nord, mais de leur jeune capitale ils ne parvinrent plus à repousser les invasions des Zanāta. Ces derniers, qui depuis la fin du X^{o} siècle, parcouraient librement la dépression du Hodna, avaient réussi à réoccuper quelques parties du piémont et certains mêmes à s'intégrer dans les rouages de l'administration ziride dans ce district.

L'insécurité qui régna dès lors ne favorisa guère la poursuite des cultures irriguées ni les échanges commerciaux. Lorsque les Banū Hilāl vinrent en 1065 ravager les cités du Hodna jusqu'à la ḲALᶜA, ils ne firent que précipiter la décadence de centres urbains déjà devenus très vulnérables. La fragilité du pouvoir ḥammādide dans le Zāb méridional apparut vite, bien que la ḲALᶜA ait pu profiter un tempsdu déclin de sa rivale ḲAYRAWĀN.

Si donc l'armature urbaine de cette partie du Zāb a pu rompre sous la pression des nomades après avoir pu favoriser l'avènement de dynasties locales quasi-autonomes, voire ouvertement indépendantes, comment expliquer que les cités voisines situées plus au Sud-Est aient pu se maintenir ? Au Sud-Est du Hodna, dans le coin formé par l'Au-

(1) MUQADDASI / Pellat, p. 9.

rès et les monts du Zāb, au centre des actuels Zibān (1), BISKRA n'acquit une certaine importance administrative que sous les Ḥammādides. Auparavant, elle avait été insérée dans le réseau politique, militaire et économique des cités aghlabides puis quelque peu délaissée, de même que les proches TAHŪDHA et BĀDĪS, par les Zirides.

Cependant, tandis que ces deux cités se laissèrent progressivement "étouffer" par les nomades Zanāta et Banū Hilāl, BISKRA (2) dut à la puissance de son organisation socio-politique, établie sur de fortes bases économiques, de pouvoir résister aux assauts des uns et des autres. A l'orient de ce noyau originel du Zāb, elle menait, ainsi que NIKĀWS - comme elle, relativement préservée - aux Aurès-Nemenchas, massif auquel ses caractères physiques et sociaux avaient donné une physionomie particulière et où ils avaient dessiné une implantation urbaine originale.

b/ Les cités des Aurès-Nemenchas

C'est dans cette région, toujours rattachée au Zab sur le plan administratif et surtout militaire, que la structure urbaine héritée des Byzantins semble au premier regard avoir laissé une empreinte profonde. Or il est significatif qu'en dehors des gîtes d'étapes nécessaires, les conquérants du VIII° siècle et leurs épigones n'aient gardé sur la bordure septentrionale de l'Aurès aucun centre de quelque importance. Tous les fortins et citadelles qui protégeaient auparavant les débouchés des vallées n'eurent pas, avant le milieu du X° siècle, de fonctions stratégiques nettement définies (3). On se rappelle que les cités fortifiées avaient été évitées dans les débuts de la conquête par ʿUkba b. Nafiʿ. Des lieux comme LAMBESE (4) et TIMGAD, dont les constructions

(1) Si le terme Zāb - du moins dans cette partie de l'empire musulman - fut emprunté à ZABI, et appliqué à toute la région, le pluriel "zibān" ne fut employé qu'après le Haut Moyen Age, et dans un sens plus restreint. Cf. R. BRUNSCHVIG, Hafsides, t. I, p. 296, qui distingue les "Zab" occidental, central et oriental.

(2) Les Banū Sindī, installés par leur suzerain ḥammādide, constituèrent une véritable dynastie locale, maîtresse de toute cette région urbanisée du Zāb central actuel, avec les oasis de TAWLAḲA et de BANṬIYŪS.

(3) Ainsi ḲASĀS, ʿAYN-AL ʿASĀFĪR et DŪFĀNA, ces deux dernières localités étant essentiellement des relais routiers.

(4) cf. S. GSELL. Atlas, f° 27, n° 222 - 224. La "Dar-al-Muluk" mentionnée par l'auteur d'après Ibn Hawkal n'est autre que DAR MALUL, située plus au Sud-Ouest.

témoignent encore de l'effort défensif déployé par Solomon et ses successeurs, ont été abandonnés.

Les djunds arabes s'installèrent au VIII° siècle aux deux extrémités, orientale et occidentale, des chaînes aurasiennes, sur des sites bien défendus certes - et qui contrôlaient des couloirs de passage -, mais aussi parce que les villes alors occupées disposaient d'un arrière - pays fertile. Entre BAGHAYA et BALAZMA, l'Aurès maintint à travers tout le Haut Moyen Age une tradition séculaire d'indépendance(2). Le déclin du Kharidjisme - qui consolidait cette tradition séculaire - fut amorcé avec la réaction Shiʿite après la victoire remportée sur les forces d'Abū Yazīd. C'est le moment où la route septentrionale de l'Aurès fut dotée de gîtes fortifiés sur l'emplacement de sites byzantins jusque là plus ou moins abandonnés (1).

L'Aurès formait donc un bloc difficile à entamer qui isolait BAGHĀYA du district occidental. Aussi, bien qu'appartenant au Zāb, la citadelle eut toujours tendance à se rattacher à l'Ifriḳiya proprement dite (2). Elle demeura continuellement sous la mouvance de ḲAYRAWĀN(3) jusqu'au moment, où, trop éloignée des deux royaumes rivaux

(2) Déjà sous les Vandales et les Byzantins (cf. C. DIEHL, Afrique byzantine, p. 11). Puis sous le gouvernement des Wulāt et des Aghalabides (cf. M. TALBI, Emirat aghlabide, pp. 261-263) et ensuite au début de la dynastie fatimide (cf. H-R. IDRIS, Zirides, t. I, p. 11) l'Aurès Kharidjite échappa au pouvoir de ḲAYRAWĀN. C'est là que fut déclenché le mouvement insurrectionnel anticitadin d'Abū Yazīd. Pour la période qui suit, cf. R. BRUNSCHVIG : Hafsides, t. I, p. 329.

(1) Au XI°S. encore, l'Aurès, "renfermait un grand nombre de places fortes appartenant aux Hawwāra et aux Miknāsa qui professaient les doctrines hérétiques de la secte ibādite". (BEKRI / de Slane, p. 276).Cf. CHIKH BEKRI, Le kharidjisme berbère, A.I.E.O., Alger, t. XV, 1957, p. 79. E.I. (1), s.v. Awras, art. de G. YVER, t. I, p. 528.

(2) Peut-on expliquer ainsi le refus exprimé par la population de BAGHĀYA de recevoir un gouverneur nommé par Bulukkin b. Ziri, encore trop marqué par son origine sanhādjienne (de l'Ouest).

(3) Par l'intermédiaire de TEBESSA à partir du X°S. BAGHĀYA était une clef de l'Ifriḳiya. On le vit bien en 907 et en 945.

ḥammadide et ziride, elle se trouva dans l'impossibilité d'utiliser l'influence de l'un ou de l'autre.

A l'Ouest du massif, par contre, BALAZMA et les proches cités de ḲAṢR–AL–LŪZ et de DĀR MALŪL étaient en relations plus aisées avec ṬUBNA et les autres métropoles successives du Hodna. Abritant des djunds frondeurs, elles virent leur puissance réduite à la fin du IX° siècle par les derniers souverains aghlabides. Indispensables pour surveiller le tronçon de la grand ' route médiane, de KAYRAWĀN au Zāb, qui les séparait, elles ne déchurent définitivement qu'à la fin du XI°S, lorsque les relations qu'elles contrôlaient jusque là furent interrompues par l'occupation des nomades.

Au delà, entre les versants nord des monts du Hodna et de l'Aurès et d'autre part, la ligne SAṬĪF - TIDJĪS - TAMADĪT, les géographes signalent une suite de bourgades à vocation commerciale habités par des Kutāma. Les toponymes, pour la plupart berbères, cachent probablement des noms plus anciens. Ce ne sont jamais - sauf MADĪNAT-AL-GHADĪR si liée depuis le début du XI°S. au destin d'AL–ḲAL'A - des villes, à proprement parler, mais de gros marchés aux carrefours de routes passagères (1). Protégés des invasions venant du Sud par les massifs telliens et leurs citadelles, ils n'étaient pas fortifiés.C'est pourquoi ils furent rapidement submergés par la vague hilālienne après le XI° siècle, quand les limites du royaume ḥammādide reculèrent vers le Nord.

Les lignes d'évolution des cités du Zāb méridional aboutissent donc à une rupture entre les parties occidentale et orientale. La première englobe les cités ḥammādides et traduit un abandon des villes établies sur les piémonts du Hodna et en bordure de l'Aurès (1). A l'Est de ce massif, la seconde partie, orientée vers l'Ifrīḳiya, échappe finale-

---

(1) Par exemple TAMASNAT. Est-ce l'antique ZARAI qui aurait repris au XIII°S. son premier nom, à peine déformé, ZARĀYA ? ZARĀYA (Zraïa) permettait de joindre le Hodna à SAṬĪF et BADJĀYA. cf. R. BRUNSCHVIG : *Hafsides*, t. I, p. 292.

(1) sauf NIḲAWS située dans une position intermédiaire et récemment reconstruite. Mais la cité entre néanmoins dans une phase de décadence.

ment à tout pouvoir et voit son centre, BAGHĀYA, décliner rapidement.

Ce partage se fit-il de la même manière dans le Zāb septentrional, là où la carte révèle des zones de densité urbaine fort disparates ? A quels principes de regroupement correspondent ces inégalités ? S'il est difficile de saisir le détail de la structure administrative, l'examen de l'implantation des cités devrait permettre d'en dessiner les phases de développement ou de régression.

2° LES CITES DU ZĀB SEPTENTRIONAL

Les hautes plaines orientales d'Algérie qui s'étendent à l'Est des Biban et des Monts du Hodna - abri naturel bien protégé - et l'Atlas tellien qui les domine avaient constitué depuis l'Antiquité romaine des terres de colonisation à grande densité urbaine (comme un simple coup d'oeil sur la carte du Réseau routier de l'Afrique romaine dressée par M. Salama permet de le constater) (1). A l'abri des chaînes de l'Atlas saharien, il semble que ces pays furent conquis assez tardivement, au début du VIII° siècle, et de façon plutôt anarchique. En effet, ce ne furent pas les chefs-lieux administratifs ou militaires de l'Afrique grecque - CONSTANTINE et TĪDJĪS – qui furent d'abord pris, mais MĪLA. La légende rapportée par Abu-l-Maḥāsin qui fait d'Abū-l-Muhādjir le premier occupant de cette citadelle est significative malgré son peu de fondement historique. La cité acquit très vite une place prépondérante dans le Zāb septentrional au point qu'il y eut peut-être, avec 'Abd-al-Raḥmān ibn Ḥabīb, "un essai de regroupement bicéphale dirigé par deux pôles de surveillance, MĪLA au nord et TUBNA au sud" (2). Mais la première dépendit en fait de la seconde et des capitales qui lui succédèrent dans le Hodna. Cette dépendance se modifia au cours des siècles selon les regroupements des cités opérés par les dynasties ifrīḳiyennes.

Si MĪLA est au centre géographique de la zone plissée qui va des Biban à l'oued Mellègue, l'autorité de ses gouverneurs ne s'exerça

---

(1) cf. C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, p. 116.

(2) H. DJAIT : *La wilaya d'Ifrikiya au II°/VIII° siècle*, Studia Islamica, XXVIII, p. 94.

pas également sur toutes les parties de cette zone. Et plusieurs métropoles furent appelées à rivaliser avec elle ou à la supplanter. La carte des cités du Zāb septentrional fait apparaître deux grandes lignes d'implantation urbaine : la première va de SAṬĪF à TĀMADĪT et la seconde suit la côte, de BADJĀYA à BŪNA.

a / Les cités des Hautes-Plaines et du Tell algériens.

D'Ouest en Est, ces cités formaient trois groupes distincts sur les plans militaire et administratif. La plus occidentale était SAṬĪF, dont le territoire couvrait en partie la Maurétanie première, retraçant dans cette région la division verticale traditionnelle. Reliée au Hodna par AL-GHADĪR (1), la citadelle vécut dans une très grande autonomie jusqu'au X° S. Certes, sa garnison maintint l'autorité des Wulāt puis des Aghlabides, mais ses liens avec l'ensemble du royaume apparurent avec plus de netteté au moment de l'insurrection shī'ite. Il est peu probable que d'autres forteresses la joignaient aux cités du centre (2). Au sein du pays Kutāma, elle fut associée aux progrès de la dynastie fatimide et plus tard à celui de la dynastie ḥammādide qui la relia à la côte, dont les ports étaient alors en plein essor.

Tandis que SAṬĪF surveillait la frontière nord à l'Est du Zāb, au centre, MĪLA forma la tête de pont des conquérants jusqu'au milieu du VIII° S. avant de devenir la capitale - militaire plus qu'administrative - de toute cette marche septentrionale de l'Ifriḳiya. Elle aussi entourée de Kutāma, elle fut la première à faire face à l'expansion shī'ite au début du X°S., la première aussi à être conquise. Devenue par la suite centre des insurrections berbères, elle perdit son hégémonie politique dès la fin du siècle.

(1) Le tracé des routes autour de cette ville et des autres cités : AWSADJIT, DAKKAMA et TAMASNAT est hypothétique car les descriptions des géographes sont très approximatives. Mais nous sommes certains que la liaison existait, de même que, plus tard, avec ASHĪR et le pays des Sanhādja.

(2) DJAMĪLA a disparu au moment de la conquête . La DJAMĪLA mentionnée par Al-Mukaddasī (ed. Pellat pp. 8 et 9) est citée parmi les villes du Zāb méridional. Elle n'est sûrement pas l'ancienne CUICUL mais appartient plutôt aux Oasis des Zibān, entre ṬAWLAḲA (Tolga) et BANṬIYŪS.

Ce fut alors que CONSTANTINE - jusque là sans importance - la supplanta, tant sous les Zirides qu'avec les Ḥammādides.

L'accession de CONSTANTINE au rang de métropole fit apparaître avec plus d'évidence les liens des cités du centre avec celles de l'Est, de TĪDJĪS à TĀMADĪT (1). Celles-ci formaient-elles, avant d'être regroupées sous l'autorité d'Abū-Za'bal, en 988, un district particulier? Il semble que TĪDJĪS en ait été le chef-lieu militaire et administratif, en dépendance de BAGHĀYA. Là aussi une division verticale se retrouve et le groupe TĪDJĪS - TĪFĀSH - BAGHĀYA, avec les citadelles annexes, paraît avoir formé - bien qu'appartenant au Zāb - une sorte de glacis protecteur pour l'Ifriḳiya proprement dite au fur et à mesure que le Maghrib central s'en détachait. La permanence de cette fonction permet d'expliquer pourquoi ces cités furent l'enjeu de la rivalité entre Ḥammādides et Zīrides. Si ces derniers l'emportèrent, ce fut en définitive au détriment de ces postes avancés lesquels, éloignés, au moment de l'invasion hilālienne, des deux capitales (BADJĀYA et AL-MAHDĪYA) furent délaissés et condamnés à péricliter.

Au Nord de ces cités, l'indépendante ḲĀLAMA n'eut jamais l'importance que les occupants précédents lui avaient donnée. Isolée des citadelles situées plus au Sud, elle fut à partir du X°S. reliée à CONSTANTINE, comme un poste frontière du royaume ḥammādide. Par ailleurs, elle redevint désormais un relais sur la route du littoral que le Tell élevé avait rendu jusqu'alors presque inaccessible.

b/ Les cités du littoral septentrional.

Tard venues à l'histoire du Haut Moyen Age les cités du littoral furent aussi celles qui résistèrent le plus longtemps aux facteurs de désurbanisation de la fin du XI°S. De BŪNA à BADJĀYA, les sites

(1) Nous laissons de côté les cités éphémères de TAZRŪT et d'IKDJĀN. Mais l'histoire de ces deux capitales shī'ites prouve que des sites très anciennement fortifiés, abandonnés plus ou moins longtemps, pouvaient reprendre vie sous la pression de nécessités stratégiques, comme d'autres pouvaient le faire (les cités situées sur la route de TĪDJĪS à DAKKAMA par exemple) pour des raisons économiques.

portuaires antiques se ranimèrent à partir du X° siècle. A l'Est et au centre, seules BŪNA et SKIKDA avaient constitué des places aghlabides. Mais l'activité maritime dans la Méditerranée occidentale ne reprit réellement qu'avec les Fatimides (1) et surtout avec les Ḥammādides.

Les regroupements de cités opérés dans le royaume d'Al-Nāṣir rétablirent une liaison organique et permanente entre la côte et les Hautes Plaines à travers le Tell. BADJĀYA étendit son influence jusqu'au Hodna et se relia à AL-ḲAL ʿA par une ancienne route stratégique byzantine qui fermait la frontière occidentale. A l'Est, CONSTANTINE gouverna le district qui comprenait les ports échelonnés d'AL-ḲULL à BŪNA (2).

3° CONCLUSION SUR LE ZĀB

En quatre siècles, les cités du Zāb se retrouvèrent ainsi englobées dans un ensemble géo-politique qui couvrait approximativement les anciennes Numidie et Maurétanie première (= Sitifienne). Comme l'occupation byzantine tardive, la ḥammādide devint fragile dans le Hodna. Mais les analogies s'arrêtent là. Car si la dynastie sanhādjienne reprit une ligne de partage antérieure (3), elle accentua une division qui s'avéra fatale aux cités telliennes intermédiaires entre le Zāb (Algérie orientale) et l'Ifriḳiya (Tunisie). D'autre part, les citadelles de la zone méridionale et celles qui défendaient la route de ḲAYRAWĀN étaient déjà cernées par les Hilāliens et la vie citadine se réfugia dans le Nord, principalement sur les côtes.

Par la scission, consommée à la fin du Haut Moyen Age, entre les deux parties orientale et occidentale, le Tell ifriḳiyen voyait son armature urbaine désarticulée. La civilisation "Kairouanaise" - et le mode de vie urbaine qu'elle impliquait - se transportaient au Nord-Ouest, et l'ensemble du Tell subissait alors une mutation - socio-politique mais

---

(1) Correspondant au réveil des pays kutama, qui s'étendaient des environs de BADJĀYA jusqu'à MARSA TAKŪSH.

(2) Même si celle-ci eut, un moment, un gouverneur particulier.

(3) Quelque peu déplacée d'Est en Ouest.

aussi économique - dont les conséquences ne seront pleinement perceptibles qu'au XIII° siècle, au moment où il sera à nouveau réunifié par les Ḥafṣides.

CONCLUSION
LES CITES DU TELL IFRĪḲIYEN (MUDŪN) ET LA CIVILISATION (TAMADDŪN)

Au terme de cette étude qui essaie de retracer les lignes d'évolution des cités du Tell à travers le Haut Moyen Age, il est difficile d'éviter la question posée en termes renouvelés depuis quelques années: l'invasion hilālienne, au milieu du XI° S., fut-elle le "cataclysme" qui mit fin à la vie urbaine, ou du moins à un type de civilisation, en Ifrīḳiya ? (1).

Ayant abordé cette étude sans a priori, il doit être possible de dégager maintenant les éléments d'une réponse nuancée, en tenant compte d'une part, de l'objet limité de nos recherches et d'autre part, des nombreuses lacunes de notre documentation. "Il serait grand temps, écrit M. Poncet, de prendre conscience des erreurs commises touchant les responsabilités des Hilaliens et d'étudier, sans prévention plus ou moins raciale, les causes réelles des transformations économiques, so-

---

(1) J. PONCET, L'évolution des "genres de vie" en Tunisie, Cahiers de Tunisie, n° 7-8, 1954, pp. 315-323 ; Id, Le mythe de la catastrophe hilalienne, Annales E.S.C., sept-oct. 1967, pp. 1099-1120. Cf. la réponse de H-R. IDRIS, De la réalité de la catastrophe hilalienne, Annales, mars-avril 1968, pp. 390-396 ; H. TERRASSE, Citadins et grands nomades dans l'histoire de l'Islam, Studia Islamica, 1969, n° 29, pp. 5-16; M. TOUILI, Un mythe tenace : la catastrophe hilalienne, Reflets (Revue de la commission nationale algérienne pour l'U.N.E.S.C.O), n° 2, 1968, pp. 27-31; M. DJENDER, Introduction à l'histoire de l'Algérie, Alger, 1968, p. 187; et enfin H.R. IDRIS, L'invasion hilālienne et ses conséquences, Cahiers de Civilisation Médiévale, Poitiers, 1968 (XI année, n° 3), pp. 353 - 369.

ciales ou géographiques survenues en Afrique du Nord " (1). Il ne s'agit pas ici de ranimer une polémique mais d'essayer de clarifier un problème concernant, non le Maghrib tout entier mais seulement le Tell oriental, par ailleurs circonscrit à ses structures urbaines.

L'évolution des cités du Tell ifrīḳiyen entre le VII° et le XI°S. se caractérise par plusieurs traits qui permettent d'apercevoir à la fois des permanences et des ruptures. Et celles-ci furent marquées par l'action de facteurs tant externes qu'internes qu'il convient d'analyser et d'évaluer. Car si un rapide examen de la carte aboutit au constat d'une diminution du nombre des cités durant cette période, les pages qui précèdent nous amènent à réfléchir sur la diversité et la complexité des facteurs qui ont entraîné leur décadence ou leur essor. Il n'existe pas de lois - géographiques, sociologiques ou autres - qui puissent en rendre compte parfaitement, mais les vicissitudes de l'histoire de ces cités obéissent à certaines données qui, malgré des changements partiels, dans l'espace et dans le temps, traduisent des permanences.

A l'évidence, l'existence et la continuité d'un réseau urbain supposent d'abord un pouvoir fort qui en assure la cohérence, établisse les liaisons entre les localités et les maintienne dans un système "politique". Ce système peut être modifié (2), son centre peut être déplacé (3) et les fonctions imparties aux cités varier (4), il n'en demeure pas moins que, jusqu'à la fin du X°S., l'autorité qui préside à la destinée des villes parvient à préserver l'unité de leur ensemble . C'est par les cités que le pouvoir – depuis l' occupation romaine – exerce son autorité, c' est sur

---

(1) J. PONCET, op. cit, Cahiers de Tunisie, 1954, p. 323.

(2) Des Wulāt aux Zirides, avant la création du "royaume" ḥammādide.

(3) Mais dans la mesure où il reste unique. Sans oublier que "c'est un anachronisme ... d'envisager des Etats fortement centralisés . L'autonomie des provinces excentriques est la règle." (H.R. IDRIS, De la réalité de la catastrophe hilalienne, Annales, mars-avril 1968, p. 392).Voir paragraphe suivant.

(4) Les caractères militaires, administratifs ou économiques apparaissent tour à tour au premier plan selon les événements et les phases de développement.

elles qu' il s' appuie pour la maintenir ou l' étendre (1).

Mais lors même que le pouvoir se fractionne, le maintien des cités dans une armature qui favorise l' homogénéité de leurs regroupements , ainsi que les complémentarités et les échanges, montre que les conditions politiques ne sont pas suffisantes pour assurer et expliquer les permanences. Les facteurs économiques jouent un rôle déterminant dans la durée d'' une cité, son déclin ou son relèvement. Quand AL–Bakri nous dresse le tableau le plus complet de cette armature, avant l' arrivée des Banū Hilāl, la prospérité des cités ne semble pas affectée par le partage du Tell entre les deux dynasties sanhadjiennes rivales. Outre le climat (2) , la configuration du terrain, la nature (3) déterminent de façon essentielle l' implantation des cités, la conservation de leur site ou leur "fondation (4) .

---

(1) Il faut certes se souvenir que c' est en elles aussi qu' il trouve parfois les plus fortes oppositions et que la portée des révoltes se mesure au nombre des cités conquises (argument a contrario)

(2) Quasiment inchangé depuis l' Antiquité; cf. S GSELL, Le climat de l' Afrique du Nord dans l' Antiquité, Alger, 1911; X. de PLANHOL, Les fondements géographiques de l' histoire de l' Islam, Paris ,1968, pp. 134 – 139 (Le problème des variations climatiques) ; J. BIREBENT, Aquae Romanae, Alger, 1963, p.491 et ss .

(3) Problème de l' eau notamment, pour l' irrigation mais aussi pour la boisson .

(4) Pour l' implantation des cités, J. TOUTAIN, Les cités romaines de la Tunisie, p. 46 : Aucune de ce villes n' est située en plaine; c' est au pied des montagnes, à flanc de coteau ou dans des vallons étroits que les villes d' autrefois ont toutes ou presque été fondées. "Pour les fondations ultérieures (que l' on pense à AL-MASĪLA ou à BADJĀYA).cf . IBN KHALDUN, Discours sur l' histoire universelle (AL-Muqaddima), trad. v. MONTEIL, - Beyrouth, 1968, t.II, chap. IV § 5: Principes pour la fondation d'une ville. L' auteur analyse successivement les problèmes de l' eau,

De ce point de vue, on ne peut manquer d'être frappé par la relative stabilité des éléments favorables à l'urbanisation du Tell. Même le caractere spécifiquement militaire de certaines villes - fortes (1) ne saurait faire oublier ces bases économiques. Il en est de même, pour une large part, de la nature du peuplement urbain (2). Hormis les fondations qui ont exigé des transferts de populations (3), la stabilité des habitants contribue à celle des cités, par la poursuite des mêmes techniques - agricoles, artisanales ou commerciales (4) - des mêmes traditions citadines et en général du même genre de vie sédentaire (5).

Cependant, plus d'attention à ces problèmes économiques et sociaux nous amène à plus de sensibilité aux ruptures opérées durant cette période parce que l'évolution des cites les accuse davantage que les permanences. En effet, l'arrivée des conquérants arabo-musulmans a pour première conséquence - outre l'abandon d'un certain nombre de sites urbains (6). et le départ de la quasi-totalité des Byzantins, l'installation d'un peuplement nouveau, oriental et arabisé (1) qui marqua d'une empreinte originale la vie des cités. Ces envahisseurs étaient en effet "issus des vieilles civilisations sédentaires et agricoles d'Egypte, de Syrie et de Mésopotamie" (2), et ils durent "faire figure d'élites et d'éléments de progrés (3)."

Ces étrangers occupent, durant les deux premiers siécles, une situation dominante dans les cités, y constituant une aristocratie tant militaire que civile. Mais progressivement, la fusion des divers groupes ethniques, indigènes et allogènes, se réalise à la faveur d'une renaissance de la vie urbaine. Tandis que s'affirme l'existence de classes sociales (4), des liens s'établissent aussi, de plus en plus serrés, entre tous ceux qui participent au même genre de vie (5). Non seulement des Mawālī

---

pâturages, des terres cultivables et des ports. En passant il essaie d' expliquer le " dépérissement" inévitable de ḲAYRAWĀN, pour la fondation de laquelle "on ne s' était pas soucié des avantages naturels indispensables." (p. 721). Dans le Tell même, il n'y a pas en quatre siécles de fondation qui ne tienne compte de l'ensemble de ces principes, énoncés par Ibn Khaldūn, en même temps que des conditions déjà réunies sur un site plus ancien, identique ou proche.

(1) Caractère dû principalement au legs byzantin marqué par des considérations stratégiques et accentué parfois par les souverains d'Ifrīḳiya : le paralléle entre les thémes et les djunds a déjà été évoqué, de même que celui des frontiéres.

(2) La même remarque pourrait être faite à propos du peuplement rural autour des cités.

(3) Par exemple AL-MASĪLA, AL-ḲAL ʿA, TŪNIS et RĀDIS, pour ne considérer que le Tell. Les déplacements de populations pour des motifs de représailles furent rares, et toujours partiels. Ainsi de MĪLA à BAGHĀYA.

(4) Même si ces techniques se sont enrichies d'apports nouveaux.

(5) Cette permanence est la plus manifeste dans les cités de la bordure méridionale du Tell, de BISKRA à ḲAFṢA et au Ḳammūda; mais elle existe aussi dans le Zāb et dans maintes cités du Haut Tell.

(6) Que l'on pense à l'un des plus connus, TIMGAD, où entre 641 et 647, à la veille même de la conquête, Jean, duc de Tigisis, bâtissait encore une église.

(1) Cf. W. MARCAIS, Comment l'Afrique du Nord a été arabisée, A.I.E.O. t. IV, 1938, pp. 1-22. L'estimation de ce peuplement est difficile, cf. M. TALBI : Emirat aghlabide, p. 21. Sur sa composition originelle, cf. M. BENCHENEB : Classes des savants de l'Ifrikiya, p. 45 ss. Ce sujet a été évoqué dans la premiére partie.

(2) R. LE TOURNEAU, cité par M. TALBI : Emirat aghlabide, p. 22. Il faut y ajouter, par la suite, les gens du Khurāsān. Pour les Arabes de la Péninsule et leurs traditions citadines, cf. J. CHELHOD, Introduction à la sociologie de l'Islam, chap. III.

(4) Khassa et ʿāmma, "aristocratie" et peuple", catégories qu'il ne faudrait pas trop figer ni durcir car en fait nous sommes bien mal renseignés sur le rôle exact de ces classes dans la vie des cités, de même que celui des corporations (du moins pour cette époque reculée, même si nous avons vu l'activité de l'une ou l'autre s'exercer, par exemple à TŪNIS). A l'intérieur d'une cité comme ṬUBNA, l'on sait que les dissenssions entre Arabes et Muwalladūn n'ont cessé de troubler l'ordre et l'équilibre urbains jusqu'au XI° S. Les solidarités ethniques ont joué aussi un grand rôle sous les Aghlabides, tantôt contre le pouvoir, tantôt à son avantage. Mais ailleurs il semble que les particularismes raciaux se soient atténués au fur et à mesure que la fusion s'opérait, laissant place à des solidarités de classes, de religion (sunnites malékites contre shīʿites) ou de genre de vie (citadins de vieille souche contre ruraux).

(5) Comme en Andalousie, cf. E.I (2), t. I, p. 507 s.v. Andalus, art. d'E. LEVI-PROVENCAL : "La population musulmane d'Al-Andalus, à la fois si composite à l'origine, puis demeurée peu à peu relativement homo-

cien des Muwalladūn, des Berbères citadinisés accèdent à des postes d'autorité, mais, au-delà des conflits politiques ou religieux, une "bourgeoisie" contribue à redonner aux cités du Tell une activité commerciale et artisanale qui, tout à la fois, dérive de traditions anciennes et s'ouvre sur un monde, aux dimensions de l'Empire musulman (1).

Le "Melting pot" qui s'effectue à l'intérieur des cités dépend certes de conditions politiques et économiques mais aussi d'un mouvement culturel et religieux, arabo-musulman, dont le caractère unificateur ne s'oppose pas alors au pluralisme. Sur ce plan, Rūm, Afāriḳ, "métis" et Berbères ou, souvent confondus avec eux, "protégés" (ahl-al-dhimma) juifs et chrétiens, en tant que restes de populations (indigènes ou non) ou installés là de fraîche date, contribuent eux aussi à l'élaboration d'une nouvelle société urbaine(2). Si l'aspect religieux est dominant pour les mentalités, il est difficile néanmoins de jauger l'importance réelle de sa contribution au développement des cités(3).

Par contre il est certain que la ville favorise le maintien des com-

---

gène, se divisait au X°S. suivant un certain nombre de classes sociales, les mêmes que dans le reste du monde de l'Islam". L'examen de ces facteurs internes d'évolution exigerait une autre étude.

(1) C'est pourquoi d'ailleurs il ne faudrait pas concevoir l'évolution des cités du Tell ifriḳiyen isolément. Elle est liée à celle de tout l'Empire ᶜabbaside.

(2) Sur la composition de cette population, cf. G. MARCAIS : La Berbérie au IX° siècle d'après Al-Yaᶜqoûbi, op. cit, p. 40 : "Dans l'ensemble des "non arabes du pays " (aᶜdjam al-balad) El-Yaᶜqoûbi distingue : 1° des berbères, 2° des Roûm, 3° des Afāriq. El Bekri ne parle plus de Roûm, mais connaît : 1° des Berbères, 2° des Afāriq, 3° des métis" - p. 41 : "Si l'identité des Roûm et des Métis se laisse aisément concevoir, celle des Afāriq est moins saisissable... Il semble bien que bon nombre se distinguent aussi par un autre trait (que la langue, latine ou plutôt "romane", comme à ḲAFṢA): leur fidélité à la foi chrétienne ou le souvenir que l'on conserve de leur récente conversion".H-H. ABDUL WAHAB, Les Steppes tunisiennes, op. cit, p. 7.

(3) Cf. W. MARCAIS, L'Islamisme et la vie urbaine, dans le volume Article et Conférences, Alger, 1961, t. XXX des Publications de l'Institut d'Etudes orientales d'Alger. W. SESTON, Sur les derniers temps du christianisme en Afrique, Mélanges de l'Ecole française de Rome, 1936, pp. 100 - 124.

munautés religieuses minoritaires(1) voire leur installation (2) ou leur extension (3) -comme elle le fait pour l'islamisation (4). Elle autorise en

---

(1) Pour les chrétiens, pas seulement à ḲAYRAWĀN (cf. Amar MAHJOUBI, Nouveau témoignage épigraphique sur la communauté chrétienne de Kairouan au XI° siècle, Cahiers de Tunisie, n° 45-46, 1964, pp. 159-161, avec bibliographie en note ; B. ROY et P. POINSSOT, Inscriptions arabes de Kairouan, Paris, 1950, vol. II, fasc. I, p. 27 n° 4) mais aussi dans les cités du Tell (TŪNIS, BADJĀYA et sûrement bien d'autres que l'archéologie nous permettrait de mieux connaitre comme à SBAYTLA. cf. P. MESNAGE, Le Christianisme en Afrique, déclin et extinction, Paris, 1915. C. COURTOIS, Grégoire VII et l'Afrique du Nord - Remarques sur les communautés chrétiennes d'Afrique au XI° S., Revue historique, 1945, t. CXCV, pp. 97-122, 193-226. C.E. DUFOURCQ, Berbérie et Ibérie médiévales - un problème de rupture, Revue historique, 1968, t. pp. 313-315.

(2) Pour AL-ḲALᶜA et BADJĀYA, cf. L. GOLVIN, Maghreb central, pp. 151-152.

(3) Sur l'évolution des groupements juifs et du judaïsme, cf. IBN KHALDUN/de Slane, t. I, p. 208; M. SLOUSCHZ, Judéo-hellènes et judéo-berbères (Recherches sur les origines des juifs et du Judaisme en Afrique), Paris, 1909; H-R. IDRIS, Zirides, t. II, pp. 757-764 (chrétiens), 764-769 (juifs); A. CHOURAQUI, Les juifs d'Afrique du Nord, Paris, 1952, pp. 57-58. S'il est sûr que le développement de la communauté juive - comme son renouvellement religieux et culturel - put se faire à ḲAYRAWĀN, pour les autres cités les indices sont plus rares (par exemple dans la Djazīrat Shariḳ) sauf à TŪNIS.

(4) Certes l'islamisation s'est faite surtout par l'armée durant le premier siècle et aussi pour des raison économiques (moyen d'échapper au Kharadj et à la djizya), politiques (lassitude à l'égard du pouvoir byzantin) et proprement religieuses, comme par la contrainte sous certains gouverneurs (cf. pour ᶜAbd Allah b. Saᶜd, le texte d'Abū-l-Maḥāsin in E. FAGNAN : Extraits, p. 274). Mais les villes ont permis plus qu'ailleurs la consolidation de ce mouvement d'islamisation; cf. G. MARÇAIS, La Berbérie musulmane et L'orient au Moyen-Age, pp. 35-40 (islamisation), 40-42 (arabisation).

effet la diffusion de l'Islam par l'enseignement (1) à tous les niveaux (2) mais plus encore par les règles juridiques (3) imposées aux citadins et qui régentent toute la vie urbaine sous tous ses aspects, les plus "spirituels" comme les plus "temporels" (4). Quoi qu'il en soit de nos lacunes sur ce sujet, il est certain que nous assistons, durant la période étu-

(1) cf. G. LECOMTE, **Sur la vie scolaire à Byzance et dans l'Islam . I : l'enseignement primaire à Byzance et le Kuttab, Arabica**, t. I, 1954 pp. 324-331. Du même auteur, **Le livre des règles de conduite des maîtres d'école, Revue des Etudes islamiques** t. XXI, 1953, pp. 77-105 (traduction d'un ouvrage de Saḥnūn composé au IX° S. et édité par H.H. ABDUL WAHAB); cf. HR. IDRIS, Zirides t. II, pp. 773-775.

(2) Il n'existait pas alors de "madarsa"; c'est dans les mosquées que se donnait l'enseignement religieux, même supérieur. On se souvient de l'importance des "écoles", juridiques (= madhāhib) dans des centres comme BISKRA, BŪNA, TŪNIS ou TAHUDHA. Mais à ce niveau, la "Riḥla" en Orient s'imposait au chercheur.

(3) On sait l'important développement des études juridiques en Ifrīkiya. Les plus grands représentants de la vie intellectuelles née de ces études (et des impératifs de la vie urbaine) sont surtout connus à ḲAYRAWĀN; cf. IBN ABĪ ZAYD AL-QAYRAWĀNĪ, Al-Risala (ou Epitre sur les éléments du dogme et de la loi de l'Islam selon le riche malikite), texte arabe et trad. par L. BERCHER, 5° édition, Alger, 1968. Mais les "ethniques" des gens de loi et de religion - comme des militaires et des fonctionnaires - indiquent (surtout après le VIII°S.) des origines telliennes (par exemple: Ḳafṣī, Tebessī, Ṭubnī, Tūnisī, Būnī etc...), cf. M. BENCHENEB, **Classes des savants de l'Ifrīkiya**, pp. 71-352. ᶜIyad : **Madarik**, passim (v.g. pp. 26, 83, 206, 309, etc...)
cf. BOUYAHIA Chedly, **La vie littéraire en Ifriqiya sous les Zirides**,Tunis, 1972.

(4) La théorie est exposée par L. GARDET, **La cité musulmane (vie sociale et politique)** , Paris, 1954 ; E. GRUNEBAUM : **L'Islam medieval**, Paris, 1962, (pour la vie orientale). Pour des aperçus sur la vie réelle, cf. H-R. IDRIS, **Zirides**, t. II, chap. IX, valables surtout pour ḲAYRAWĀN. L'ouvrage annoncé par M. Talbi sur la civilisation aghlabide nous apportera des éclaircissements pour le IX° S. Trop souvent les études d'ensemble généralisent des données recueillies dans la capitale et les villes "créées". La vie des cités du Tell est plus originale.

diée ici, à une restructuration de la cité et donc à une transformation du paysage urbain (1).

L'urbanisme des cités du Tell prêterait à de multiples recherches (2) qui aideraient à mieux discerner les permanences et les ruptures (3) dans l'évolution interne de chacune (4). Si la croissance d'une cité fondée par les dynasties arabo-musulmanes se fait autour d'un centre : la mosquée ou le djāmiᶜ (5) puis développe ensuite, après la maison du gouvernement (dar-al-'imāra, dans les chefs-lieux), ses marchés, ses funduks, ses caravansérails, ses bains, ses faubourgs, ses jardins et ses cimetières selon un agencement hiérarchisé, qu'en est-il exactement dans les

(1) cf. l'étude si intéressante, mais difficilement vérifiable "sur le terrain", pour cette époque reculée, de R. BRUNSCHVIG : **Urbanisme médiéval et droit musulman, Revue des Etudes islamiques**, 1947, pp. 127-155.

(2) Les monographies de la 3° partie voudraient seulement inciter à des recherches approfondies, liées à l'archéologie. Je pense particulièrement à des sites privilégiés comme ceux de ṬUBNA et de BAGHĀYA.

(3) D'ordinaire, les historiens contemporains insistent sur les ruptures. Ainsi C. COURTOIS, **Les Vandales et l'Afrique**, p. 329 : "Quand aux historiens et géographes arabes... leur témoignage est vicié à la base par le fait que si les villes musulmanes se sont fréquemment établies dans le cadre même des villes antiques ou latéralement à lui, rien ne permet d'affirmer la continuité entre les unes et les autres ..." En fait, nous l'avons vu tout au long de ces pages - et M. Talbi le réaffirme plusieurs fois dans sa thèse - il est impossible de comprendre les événements qui ont marqué l'Ifrīkiya du VII° au XI° s, si l'on ne tient pas compte du substrat byzantin.

(4) Cf. R. LE TOURNEAU, **Les villes musulmanes d'Afrique du Nord (Bulletin de l'Institut d'Etudes supérieures islamiques)** Alger, 1957. G. MARCAIS, **L'urbanisme musulman, Mélanges d'histoire et d'Archéologie de l'Occident musulman**, t. I, Alger, 1957, pp. 219-231. Du même auteur: **La conception des villes dans l'Islam, Revue d'Alger**, II, 1945 pp. 517-533 E. PAUTY, **Villes spontanées et villes crées en Islam, A.I.E.O.** t. IX, Alger, 1952. Pour un pays proche et de même civilisation, cf. L. TORRES BALBAS : **Les villes musulmanes d'Espagne et leur Urbanisation** (trad. R. RICARD), **A.I.E.O**, t. VI, Alger, 1942-47, pp. 5-30.

(5) A la fois lieu de culte et de rassemblement, d'enseignement religieux mais aussi d'information politique - remplaçant le forum ou l'agora - centre vital pour la vie économique et refuge à l'occasion.

agglomérations établies sur des sites byzantins ? Des fouilles méthodiques à MĪLA, BAGHĀYA, ṬUBNA, BALAZMA et autres villes enfermées dans leurs anciens remparts devraient pouvoir nous éclairer sur les phases de progression des cités du Tell à partir du cadre fixé par les précédents occupants (1).

Des recherches semblables seraient à mener dans le domaine artistique, car jusqu'à présent on a, soit trop cherché "du romain" (2), soit voulu nier ou minimiser l'apport du passé et son influence (3). On imagine difficilement, dans les grandes cités du Tell tout au moins, que le style des constructions anciennes ait dû se modifier radicalement alors que les nouveaux occupants étaient eux-mêmes des citadins et constituaient une fraction minoritaire. Les liaisons entre l'architecture

---

(1) Même quand, en fait, par suite de l'activité économique, la ville déborde ses remparts. Si des villes comme Sousse et Sfax laissent bien voir leur plan initial, romano-byzantin, il devait en être de même à KAFSA au IX^{e}S. avec ses rues pavées.

(2) P. BLANCHET, Excursion archéologique dans le Hodna et le Sahara, pp. 285-319 du Recueil de Notices et Mémoires de la société archéologique de Constantine, n° 33, 1899, p. 290 et p. 292 : "Grave question de méthode : nous oublions trop volontiers, en matière d'archéologie africaine que le départ des troupes grecques ne donne pas à la Berbérie le signal d'une décadence soudaine et complète; nous oublions que, jusqu'à l'invasion hilalienne, les villes continuèrent de développer leur commerce, et les campagnes d'améliorer leurs cultures... Les grandes villes de la Berbérie musulmane sont des villes militaires de l'Afrique byzantine; je crois que tous les monuments durent être employés, beaucoup modifiés et decorés à nouveau"; p. 293 : ce sont, "en l'état où nous en pouvons aborder l'étude, des villes berbères des quatre premiers siècle de l'hégire (surtout TUBNA)".

(3) Cf. A. LEZINE, Architecture d'Ifriqiya (Recherches sur les monuments aghlabides), Paris, 1966, p. 138. En sens inverse, cf. l'article de P. Blanchet cité dans la note précédente et G. MARCAIS, Les ribats de Sousse et de Monastir d'après A. LEZINE, Cahiers de Tunisie, n° 13, 1956, pp. 127-136. Du même auteur, L'Architecture musulmane d'occident, Paris, 1954, pp. 55-60. Du même auteur, Art chrétien d'Afrique et art berbère, Annali dell' Instituto Universitario dei Napoli (Mélanges Beguinot), Rome 1949, pp. 63-75; et les monographies de C. VARS, Inscriptions inédites de la province de Constantine, Recueil... de Constantine, 1899, n° 33, pp 320-431 (analogie du décor d'une basilique byzantine de Morsott avec celui de ḲAL^{c}A et de SADRATA); P. CAYREL, Une basilique donatiste, de Numidie, Mélanges d'archéologie et d'histoire, 1934, pp. 114-142; P. COURCELLE, Une seconde campagne de fouilles à Ksar-el-Kelb, Mélanges d'Archéologie et d'histoire, 1936, pp. 166-197; C. COURTOIS, De Rome à l'Islam, Revue Africaine, t. LXXXVI, Alger, 1-2e trimestre 1942, pp. 24-55, a insisté sur l'intérêt de ces recherches qui permettent d'établir une liaison entre la décoration antique et la musulmane.

et le décor des monuments byzantins et ceux de l'époque suivante devraient être établis avec plus d'assurance (1).

Bien d'autres questions concernant la vie des cités restent sans réponse, faute de documents archéologiques ou écrits. Nous voudrions mieux connaître le rôle des édiles - s'il y en eut - et la participation des différentes classes sociales à l'édification des cités, comme en général l'organisation municipale. Car si les villes sont vivantes, elles nous apparaissent souvent comme trop soumises au bon vouloir du prince (2) et la part d'initiative laissée aux populations locales semble bien maigre. D'autre part, nous aimerions savoir, sur le plan quantitatif, l'importance réelle de la population citadine - dont nous supposons pourtant le poids dans la vie politique et économique - par rapport à la population totale.

---

(1) Il est certain que l'attention trop exclusive aux monuments de l'Antiquité a détourné beaucoup de chercheurs de cette période de transition durant laquelle s'opère la symbiose des éléments orientaux, berbères et byzantins. La stratigraphie aurait pu permettre de mieux percevoir la continuité d'un site (v.g. MĪLA) et les étapes de l'évolution architecturale, religieuse (v.g. SBAYTLA) ou militaire (v.g. BAGHĀYA).

(2) Des gouverneurs, comme à MASĪLA, ou des grandes familles de notables, comme à BISKRA ou BANZART; cf.R. MANTRAN, L'expansion musulmane, p. 271. H. TERRASSE, Citadins et grands nomades dans l'histoire de l'Islam, Studia Islamica, 1969, n° 29, pp. 5-16 insiste, p. 9, sur l'absence de vie municipale.

Or nous ne disposons pas d'échelle de comparaison, ni pour chaque cité, ni pour leur ensemble (1).

Plus largement, et de toutes manières, si nous sommes bien sûrs qu'une armature urbaine solide a pu se constituer dans le Haut Moyen Age sur un fonds byzantin, et contribuer à la formation d'un type de civilisation original, le problème des relations entre le monde urbain et le monde rural n'est pas élucidé. Les cités ne peuvent prospérer sans leur environnement humain et économique, mais en même temps l'ordre urbain, que promeuvent les souverains et sur lequel ils s'appuient pour gouverner, est continuellement remis en cause, pour des motifs socio-politiques qui prennent toujours une coloration religieuse (2) par un autre ordre, rural. Chaque fois qu'il se manifeste, celui-ci fait avancer le processus de désurbanisation du Tell.

Resistances berbères de la fin du VII° siècle, révoltes Kharidjites du milieu du VIII° S, poussée kutāmienne, shī ᶜite, du début du X°S., soulèvement d'Abū Yazid, poussée des nomades zanāta à la charnière des X° et XI° S., avec leur aspects anti-citadins, marquent les étapes de ce mouvement que l'invasion des Banū Hilāl ne fait que précipiter (3)

---

(1) Si des géographes comme Ibn Hawkal et Al-Idrisi (qui le copie) établissent des comparaisons entre certaines cités, ils ne nous donnent pas de chiffres. Même lorsque nous en possédons - fournis par Al-Bakri pour AL–GHA-DĪR - il s'agit plus probablement de la tribu berbère des environs que de la population citadine. Cf. A. LEZINE, Sur les populations des villes africaines, Antiquités africainés n° 3, Paris, 1969, pp. 69-82. L'auteur souligne les difficultés d'une telle estimation et les problèmes de l'urbanisme et de l'habitat du Haut Moyen Age, insistant plus, là encore, sur les ruptures que sur les permanences.

(2) Semblables aux mouvements nés de la Shu ᶜūbiya en Orient; cf. C. CAHEN, La changeante portée sociale de quelques doctrines religieuses, Elaboration de l'Islam , Paris, 1961, pp. 5-23.

(3) Mais la décadence urbaine est bien antérieure à la conquête arabo-musulmane. "Sans doute déjà sensible au V° siécle, .. elle s'est vraisemblablement accentuée au début du VI° siécle" écrit C. COURTOIS, Les Vandales et l'Afrique, p. 329. Quel changement est intervenu entre le X° S. (Muqaddasi / Pellat p. 23 : "Je ne connais pas de district (que l'Ifrīkiya) qui possède plus d'agglomérations") et le XII° ! (Al-Idrīsī et l'Istibsar, pour

L'équilibre villes-campagnes, si fragile, et maintenu dans le Tell par un gouvernement dont la puissance est déjà entamée après la division ḥammādo-ziride, est alors rompu. Certes, les villes ne sont pas détruites, mais peu à peu coupées de leurs centres de relations vitales (1) et de leur arrière-pays, et condamnées à l'étouffement.

Ce serait "puérilité" que de "faire une théorie et réduire toute l'histoire, comme on dit, à l'éternel conflit des nomades et des sédentaires" (2) ou bien de porter un jugement normatif sur l'évolution analysée ici. Une étude si limitée nous permet seulement de constater qu'à la fin du XI° siècle le Tell ifrikiyen (3) voit la fin d'une phase d'acculturation (4) dans laquelle l'influence des cités était prédominante (5). C'est bien un changement de "mode de vie" qui s'opère pour une grande partie de la population du Tell.

---

ne pas parler d'Al-Tidjānī et d'Ibn Khaldun si postérieurs et dont le témoignage est si contesté).

(1) Cf. L. FEBVRE, La terre et l'évolution humaine (Introduction géographique à l'histoire), Paris, 1949, p. 422 : "C'est du fait des routes que les villes croissent ou décroissent... Rien n'influe plus que l'histoire des routes sur les destinées des villes."

(2) ibidem, p. 353.

(3) Hormis la côte septentrionale et quelques places-fortes.

(4) Littéralement "culture en formation : phase durant laquelle une culture cherche à assimiler les emprunts faits à une autre culture, ou à plusieurs.

(5) La ré-urbanisation du Tell se fera plus tard, avec l'aide de populations à traditions citadines, notamment andalouses; et des sites anciens seront repris, comme à Teboursouk. En lisant ces mois-ci les projets de développement du Plan quadriennal algérien et des Programmes spéciaux je ne peux m'empêcher de remarquer la coincidence des sites choisis avec les plus anciens (v.g. Barika (TUBNA), MSILA SETIF, etc....) ; cf. Secrétariat social d'Alger, Monde rural et monde urbain (l'Algérie en voie d'urbanisation), Alger 3° trim. 1969.

TABLE DES PLANS ET DES FIGURES

TABLE DES MATIERES

PREMIER VOLUME

SECOND VOLUME

TROISIEME PARTIE

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'OFFICE DES PUBLICATIONS
UNIVERSITAIRES

1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)